FM.8°0239

PAUL FLAT

# Vers la Victoire

*Préface de M. Louis BARTHOU*

Quelques traits de l'Ame française.
Esquisse d'un Esprit nouveau. — Un Prophète de l'Allemagne.
Le Prestige de la Victoire. — L'Institut et la Guerre.
Le Devoir des Intellectuels. — Chauvinisme et Patriotisme.
Soyons durs. — Allemands contre l'Allemagne.
La Guerre et la Littérature de demain.

PARIS, FÉLIX ALCAN.

PRIX : 1 fr. 25

Lecture
sur Place

FLM.8°

(239)

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1705136

# *Vers la Victoire*

## OUVRAGES DE PAUL FLAT

### CRITIQUE

Journal d'Eugène Delacroix (Plon) ........ 3 vol.
Essais sur Balzac (Plon) .................. 1 vol.
Seconds Essais sur Balzac (Plon) .......... 1 vol.
Les Premiers Vénitiens (Laurens) .......... 1 vol.
Figures de Rêve (Lemerre) ................ 1 vol.
Le Musée Gustave Moreau .................. 1 vol.
Nos Femmes de Lettres (Perrin) ............ 1 vol.
Figures du Théatre Contemporain (Sansot) .. 2 vol.
Figures et Questions de ce Temps (Sansot) .. 1 vol.

### ROMAN

Deux Ames souffrantes (Lemerre) .......... 1 vol.
Pastel Vivant (*Revue Bleue*) ............. 1 vol.
L'Illusion sentimentale (Fontemoing)....... 1 vol.
Le Roman de la Comédienne (Fontemoing) .. 1 vol.
Le Frein (Sansot) ........................ 1 vol.

926082

PAUL FLAT

# Vers la Victoire

*Préface de M. Louis BARTHOU*

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES ★ BIBLIOTHÈQUE ★

Quelques traits de l'Ame française.
Esquisse d'un Esprit nouveau. — Un Prophète de l'Allemagne.
Le Prestige de la Victoire. — L'Institut et la Guerre.
Le Devoir des Intellectuels. — Chauvinisme et Patriotisme.
Soyons durs. — Allemands contre l'Allemagne.
La Guerre et la Littérature de demain.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1915

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

A LOUIS BARTHOU

*Qui donna à la France ce double et inappréciable gage d'amour : la Loi de Trois Ans et le jeune sang d'un fils unique.*

P. F.

# Préface

La littérature qui est née de la guerre est déjà abondante et variée. Elle vient de s'enrichir avec le nouveau volume de M. Paul Flat d'un livre impartial, élevé et profond dont le titre *Vers la Victoire* suffit à marquer les tendances et à annoncer les conclusions. Quoiqu'elles aient été écrites par intervalles, et sous l'inspiration directe des événements, ces études ont une unité réelle. Elles procèdent d'un haut désintéressement qui leur donne toute leur valeur morale. Elles témoignent aussi de cette confiance tranquille, prête, pour vaincre, à tous les sacrifices, qui fait la force de la France et assurera, peut être plus tôt qu'on ne le pense, le triomphe du droit cyniquement outragé.

*
* *

La Prusse a créé l'Allemagne à son image, disciplinée et brutale, violente et hypocrite, gloutonne et dévote, avide de conquêtes maté-

rielles et de domination intellectuelle. La victoire, la richesse et l'ambition ont fait perdre la tête à l'Empire. Ses historiens, ses philosophes et ses écrivains militaires lui avaient offert le monde comme une proie destinée par les desseins d'une Providence complice à satisfaire ses besoins et à s'y asservir. Il a envahi, puis il a affronté le monde. « L'Empire, a écrit Karl Lamprecht. n'est plus aujourd'hui un corps politique enfermé dans les limites territoriales ; il est une puissance vivante agissant dans l'univers ; il est partout où les intérêts économiques allemands étendent leurs tentacules : il est tentaculaire. » Un professeur de l'Université de Berlin, Willamovitz-Mollendorf, exaltant contre la race slave la civilisation germanique, a dit : « Nous sommes la race des grands et des puissants. Schiller l'a proclamé : le jour du peuple allemand sera une moisson pour le monde entier. » Schiller et Fichte, que les Allemands invoquent, sont leurs prophètes, mais ils mettent Dieu dans leur jeu avec une aisance dont l'expression ne laisse pas parfois d'être grotesque. « On entend approcher les pas de Dieu », écrivait, il y a trois ans, le général von Bernhardi, qui n'a pas eu un mot de protestation depuis qu'on a entendu sur les terres de la Belgique et de la France les pas des in-

cendiaires, des voleurs et des assassins portant un uniforme à tout jamais déshonoré.

Henri Heine lui-même ne s'était pas assez libéré de l'esprit et du caporalisme prussien, que pourtant il détestait, pour échapper au rêve d'une domination universelle de l'Allemagne. Nous savons trop, hélas ! comment, installés en maîtres sur notre territoire, miné de plus d'une façon, les Allemands, hospitalisés sans méfiance ou naturalisés sans précaution, ont préparé leur conquête. Ce n'est pas que les avertissements nous aient fait défaut. Dès 1872, un écrivain admirable, dont l'œuvre est supérieure à la renommée, Paul de Saint-Victor, nous donnait dans *Barbares et Bandits* des conseils singulièrement prophétiques. Il est tel chapitre sur Paris Grand Hôtel, où l'espionnage est dénoncé et flagellé avec vigueur, qu'on ne peut pas relire sans un sentiment de tristesse, d'amertume et de remords. Tandis que l'Allemand a la rancune tenace, nous avons la mémoire courte. Son obséquiosité provoque et trompe notre générosité. Il n'est servile que pour devenir arrogant. Il n'oublie rien. Henri Heine racontait qu'un jour dans un cabaret de bière de Gœttingue, un jeune Vieille-Allemagne criait qu'il fallait venger dans le sang des Français le supplice de Konradin de

Hohenstaufen, décapité à Naples en 1268 ! Et l'auteur de *Germania* ajoutait, en 1844 ! « Je vous conseille d'être sur vos gardes. Qu'il arrive ce qu'il voudra en Allemagne, tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions, et j'ai été presque effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France.., »

*
* *

Insensible au conseil d'Henri Heine, comme elle fut indifférente aux rapports de Stoffel, la France se laissa surprendre par l'agression combinée de Bismarck et de Moltke. Et une fois encore, la leçon, quoique tragique, risqua d'être perdue. Il me souvient d'un maître laïque de mon enfance qui avait apposé sur les murs de son école deux grands écriteaux avec ces mots : « Enfants, n'oubliez jamais 1870-1871. » Je crains que trop peu d'écoles aient lu des écriteaux semblables. Nous n'avons pas oublié, mais nous n'avons pas assez haï. A force de *n'en pas parler*, nous avons risqué de *n'y penser plus* et de méconnaître que les nobles revanches du droit tiennent plus au sort des armes qu'aux arrêts problématiques d'un incer-

tain tribunal de justice internationale. L'hypocrisie allemande nous enveloppait et nous assoupissait peu à peu. Entre le Congrès de Berne et la déclaration de guerre, il s'est écoulé, en 1914, tout juste le temps qui sépara le printemps de l'été. Et c'est à Vienne que devait avoir lieu, le 15 septembre dernier, un nouveau congrès des sociétés pacifistes internationales, qui s'était assuré les bonnes grâces du comte Berchtold, ce Janus de la monarchie austro-hongroise, occupé sans doute au même moment à préparer contre la Serbie le perfide et odieux guet-apens d'où la guerre a surgi, préméditée et inévitable.

*
* *

L'agression a mis toute la France debout. Ce miracle d'union agissante a déconcerté l'Allemagne. Le prince de Bülow, dont M. Paul Flat analyse le livre célèbre avec une pénétrante finesse, a été sans doute le seul allemand qu'il n'ait pas surpris. N'est-ce pas lui qui a constaté « l'indestructibilité des forces vitales de la nation française » et n'a-t-il pas noté comme un de ses traits essentiels sa tendance à « placer les besoins psychiques avant les besoins matériels » ? Entre l'Allemagne et la

France, il y a toute la différence d'une machine à une âme. Notre âme est vivante, passionnée, frémissante. Ceux qui la jugeaient du dehors se réjouissaient ou s'affligeaient, selon qu'ils étaient nos adversaires ou nos amis, de ses hésitations, de ses soubresauts et de ses contradictions. Les uns et les autres se laissaient tromper par les apparences. Et peut-être nous-mêmes, partageant cette erreur, aidions-nous à la répandre. On nous connaissait et nous nous connaissions mal. Nous étions divisés : on nous croyait irréconciliables. Nous étions légers : on nous disait corrompus. Nous amusions le monde : on nous proclamait incapables de défendre la France. Nous la défendons et nous la défendrons jusqu'au bout. Et ce *jusqu'au bout,* qui est le cri de ralliement du pays unanime, sera fait, jusqu'au triomphe final et vengeur, de toutes les disciplines et de tous les sacrifices, de toutes les résignations et de tous les héroïsmes. C'est la France qui fera la victoire de la France. Elle ne sera pas l'œuvre d'un homme, d'un gouvernement ou d'un parti. Voulue, poursuivie, obtenue par tous, elle rejaillira sur tous en honneur et en gloire, depuis les soldats admirables qui ont écrit en lettres de sang une épopée sublime jusqu'aux mères stoïques dont la douleur a exalté le devoir et dont le cœur

meurtri s'est fait, dans les hôpitaux où elles cachent leurs larmes, plus tendrement pitoyable aux camarades blessés des fils qu'elles ont perdus.

M. Paul Flat a devancé, en termes d'une noble émotion, l'hommage que l'Histoire rendra aux femmes vaillantes et généreuses de France. Il les a vues à l'œuvre. Il sait et il a pu dire l'ardeur, la délicatesse, la spontanéité de leur dévouement. Les ambulances, les hôpitaux et les ouvroirs ont, à leur manière, accompli le même rapprochement et la même fusion que les tranchées. Ce n'est pas vainement que des femmes de toutes les conditions sociales, de tous les mondes, de toutes les professions et de toutes les confessions, auront secouru, souffert et espéré ensemble. Il y a des mépris, des rancunes ou des préjugés qui ne survivront pas à la guerre. La victoire morale que nous remporterons sur nous-mêmes ne sera pas moins féconde que la victoire remportée sur l'Allemagne. Et ainsi à la joie de sa défaite s'associera la satisfaction de notre relèvement. Double revanche, et doublement glorieuse, que ses hommes d'Etat, ses penseurs et ses généraux, dont la *Kultur* est étrangement dépourvue de psychologie, n'avaient pas fait entrer dans leurs calculs.

*
* *

Mais il ne suffit pas de vaincre l'Allemagne, il faut l'abattre, et la réduire à l'impuissance, et la haïr. M. Paul Flat dit : *Soyons durs,* Je le dis avec lui, non par représaille — et pourtant comme les représailles, après tant de forfaits, seraient légitimes ! — mais par précaution. Il ne faut pas qu'une paix « louche, fausse ou débile » permette à cette force de barbarie de se reconstituer pour menacer et troubler le monde qu'elle opprime depuis un demi-siècle. Qui parle ainsi ? C'est Anatole France, dont M. Paul Flat a jugé les illusions anciennes avec une sévérité qui n'a pas tenu suffisamment compte des retouches que la terrible leçon des événement a loyalement inspirées au maître écrivain. Presque en même temps que le livre *Vers la Victoire* de M. Paul Flat, des pages d'Anatole France seront mises en vente, au profit de l'Œuvre des Mutilés de la Guerre, sous le titre de *Sur la Voie Glorieuse*. Les deux titres révèlent plus qu'une coïncidence. Ils sont l'expression d'une même confiance et, sur le point capital de la paix rigoureuse, d'un entier accord. Anatole France veut, dans l'intérêt de l'humanité, de sa sécurité, de sa liberté et de ses espérances, l'anéantissement du militarisme

allemand. Il se refuse avec indignation à « une défaillance honteuse » ou à « une sensibilité maladive ». Et il s'écrie avec une noble éloquence : « Il ne faut pas que le sang de nos frères, de nos enfants, tombés pour la cause de la justice et de la liberté, crie contre nous. Nous devons à leur mémoire d'achever leur ouvrage. Nous devons aux héros et aux justes morts devant l'ennemi une tombe tranquille, où les lauriers et les oliviers ne meurent jamais. »

Ainsi la nécessité d'imposer à l'Allemagne *une paix dure afin qu'elle soit durable* réunit tous les partis. S'il se rencontrait des esprits débiles ou des cœurs amollis pour demander une paix précoce, ou une paix stupidement généreuse, ils ne trouveraient pas d'écho. La pire des victoires serait celle qui préparerait une abdication. Elle associerait une imprudence à une honte. La France et ses alliés ne consommeront pas ce suicide. Les intellectuels allemands se sont solidarisés avec le militarisme allemand dont ils n'ont désavoué aucun crime. Ils ont proclamé le droit de la force. La force leur répondra en assurant au droit humain des garanties que la barbarie teutonne ne pourra pas violer et des barrières que ses armées dissoutes ne pourront pas franchir.

*
* *

Le livre de M. Paul Flat déborde son titre. Ce n'est pas seulement *Vers la Victoire* qu'il nous conduit à travers des réflexions historiques et philosophiques où l'on goûte, à le suivre, le plaisir que l'on peut recevoir d'un esprit cultivé, d'une parole aisée et d'une conscience indépendante. Il pose aussi certaines des questions qui suivront la victoire. Il y aurait sans doute imprudence à les soulever toutes. Les événements peuvent leur donner une forme nouvelle ou une accentuation particulière. On risquerait, si l'on voulait se prononcer trop tôt, des démentis et des surprises. D'ailleurs l'heure est toute à l'action. Il ne faut vouloir que la victoire et ne préparer qu'elle. Quel prophète pourrait se flatter d'en mesurer les conséquences ? Je goûte donc la prudence et la discrétion avec lesquelles M. Paul Flat a effleuré les problèmes qui surgiront demain. C'est surtout de la littérature qu'ils s'est occupé. Je crois bien qu'il conseille aux littérateurs d'entrer dans les assemblées parlementaires. Ne risquerais-je pas de paraître trop exclusivement homme politique, et jaloux de garder le terrain habituel de mes chasses, si je me hasardais à le contredire ? Pourtant, je ne sais pas si les

hommes de letres ne feraient pas mieux de préparer les lois que de les voter. Veuillot disait qu' « un peuple qui donne la parole aux poètes sur les affaires de l'Etat est un peuple abêti ». C'est que Veuillot, si grand écrivain, manquait de mesure. Mais un Lamartine, qui déchaîne une révolution par sa parole, et un d'Annunzio, qui entraîne un peuple vers une guerre nationale, n'en sont pas moins des exceptions, dont le génie seul n'explique d'ailleurs pas l'action. La guerre, si tragique et si glorieuse, si féconde en tristesses et en héroïsmes, pleine d'anecdotes, de souvenirs et d'enseignements, aura de quoi solliciter les historiens et les romanciers, les auteurs dramatiques et les poètes, sans que leur talent s'essaie et s'égare sur la scène parlementaire.

M. Paul Flat, recherchant ce que sera la littérature de demain, a surtout établi avec force ce qu'elle ne sera pas. Il est probable, comme il le croit, que le sentiment et l'idéalisme y prendront la place que la sensation et l'instinct ont, depuis quelques années, trop brutalement usurpée. La mort, acceptée ou recherchée comme le risque des existences individuelles, nécessaire à la vie collective d'un peuple, y trouvera son vrai prix, supérieur à la joie de vivre. Entre le dévouement qui se sacrifie et

l'égoïsme qui se satisfait la guerre a imposé, au profit du devoir sur la passion, un choix dont la noblesse prolongera longtemps ses effets dans la conscience nationale.

La *littérature brutale*, dont J.-J. Weiss analysait déjà l'éclosion en 1858 dans un article célèbre, se ressentira inévitablement du nouvel état d'âme créé soit par le conflit européen, soit par ces conséquences, et peut être M. Paul Flat pourra-t-il, dans quelques années, donner comme conclusion à un nouveau livre le vœu exprimé par son prédécesseur, si injustement oublié, de la *Revue Bleue :* « La littérature a ressaisi l'estime de l'homme et s'est élevée aux pensées les plus hautes. »

*
* *

Ces hautes pensées inspireront-elles le mouvement et l'action politiques ? L'auteur de *Vers la Victoire* n'est pas tendre pour les *politiciens*. Je lui concède sans peine que le régime parlementaire a été singulièrement déformé et que le suffrage universel, dont personne ne se rencontrerait pourtant pour demander la suppression, n'a pas toujours été guidé par le souci exclusif des intérêts généraux du pays. Mais la séance du 4 août 1914, si magnifique par sa sponta-

néité, sa dignité et sa fermeté clairvoyante, n'a-t-elle pas racheté des fautes, expié des erreurs et peut-être même apaisé des remords sur lesquels l'*union sacrée* commande le silence ?

S'il est trop tard pour récriminer, est-il trop tôt pour prévoir ? M. Paul Flat ne s'aventure pas sans précautions sur un terrain dont il sait les dangers, mais « chacun, dit-il, sent, à part soi, qu'il est impossible qu'il n'y ait pas quelquelque chose de changé dans les mœurs politiques ».

C'est, d'un point de vue plus général, l'avis de M. Henri Bergson, qui a fait à une conférence de M. Paul Flat l'honneur d'une introduction où se retrouvent ses qualités, à la fois habituelles et extraordinaires, de pénétration, de finesse et d'élégance. M. Bergson se demande ce que sera la France de demain. Et il répond tout de suite : « Elle sera ce que nous voudrons qu'elle soit. » Cette fière et ferme déclaration fait ainsi, dans les événements futurs dont la victoire sera la préface, leur part à la liberté et à la volonté humaines. Elle écarte des théories qui se réclament arbitrairement de la science pour assigner à l'histoire des lois inéluctables dont le fatalisme aurait pour effet de condamner et de décourager l'action. Un pays

fait sa destinée. Mais précisément parce qu'il en est le maître, il est impossible d'en prévoir les conditions avec une précision rigoureuse et une certitude complète. Ne peut-on pas, du moins, discerner la direction dans laquelle s'exerceront les forces et les volontés créatrices ? Oui, répond M. Henri Bergson, « pourvu que la prévision s'attache *à prolonger des tendances plutôt qu'à prophétiser des événements* et qu'elle tienne compte, avant tout, des éléments psychologiques du problème ». Selon cette méthode et avec ces données, l'éminent philosophe pense que la France victorieuse « *voudra* et *pourra* conserver assez de force et d'élan pour se porter à des destinées de plus en plus hautes ».

On ne saurait attacher trop de prix à un témoignage aussi autorisé et aussi désintéressé. Il appartiendra aux hommes politiques d'y puiser des raisons de croire et d'espérer, de vouloir et d'agir.

*
* *

La France de demain ne sera pas, elle ne pourra plus être la France d'hier. Les tranchées, en confondant les Français dans les mêmes fatigues et dans les mêmes périls, les ont révélés à eux-mêmes. Leurs divisions étaient faites trop

souvent d'une ignorance réciproque. Ils ont, sous le feu de l'ennemi, vaillamment supporté ou affronté en commun, appris à se mieux connaître et, se connaissant enfin, à mieux s'aimer. L'horreur et la grandeur de la guerre leur ont montré la vanité de certaines querelles où l'esprit de parti avait plus de part que l'intérêt national. Ils sentent qu'on s'est parfois servi d'eux sans les servir. On ne les trompera plus. Leurs yeux reviendront avec des clartés qu'on n'éteindra pas. Il y a des choses dont la guerre aura rendu le retour impossible. Les partis, tous les partis, devront s'élever au-dessus d'eux-mêmes pour se hausser au rang de ceux qui rapporteront, avec la victoire, une France nouvelle. Quels en seront les traits distinctifs ? Ni M. Henri Bergson, ni M. Paul Flat ne se sont essayés à les discerner. Je me garderai bien d'opposer à leur prudence une audace prématurée. Il est plus facile, dans cet ordre d'idées, d'espérer que de prévoir et il faut compter avec ce que M. Bergson appelle, d'une expression pittoresque, les chiquenaudes imprévues. Mais est-il téméraire d'espérer que la victoire prolongera l'esprit de discipline, de cohésion et d'union dont elle aura été faite elle-même ? Tant de problèmes surgiront, et si nouveaux, et si vastes, et si complexes, qu'il n'y aura pas

trop, pour les résoudre, du concours de toutes les volontés, de toutes les compétences et de tous les dévouements. La question de la race elle-même, menacée par l'alcoolisme, se posera de telle sorte qu'il y aurait, à ne pas l'aborder avec un ferme courage, une véritable désertion de l'intérêt national. Je n'en sais pas de plus angoissante et de plus urgente. La France sera ce qu'elle voudra être, mais il faudra d'abord vouloir que la France soit. La crise de la dépopulation, aggravée par les ravages de la guerre, résume tous les problèmes où se jouera l'existence nationale. La façon dont on l'abordera sera révélatrice et décisive. La victoire remportée contre la barbarie extérieure n'aura tout son prix que si elle est suivie d'une autre bataille, celle-ci voulue délibérément par nous. Et la guerre, malgré tant de misères, de douleurs et de sacrifices, sera doublement bienfaisante si elle a successivement libéré la France, consciente, maîtresse et responsable de ses destinées, de l'oppression allemande qui la menaçait au dehors et des fléaux qui la ravagent au dedans.

LOUIS BARTHOU.

# VERS LA VICTOIRE

## Quelques traits de l'Ame française

> La politique de revanche des Français est soutenue par une foi inaltérable en l'indestructibilité des forces vitales de la Nation. Ce dogme se base sur toutes les données de l'Histoire de France. Aucun peuple n'a, chaque fois, réparé aussi vite les suites d'une catastrophe nationale; aucun n'a retrouvé avec la même aisance le ressort, la confiance et l'esprit d'entreprise après de cruels mécomptes et des défaites écrasantes.
>
> Prince DE BULOW.

Durant la lutte épique qui met aux prises, nous ne savons pour quelle durée, les trois quarts de l'Europe dite civilisée, et au cours de laquelle ceux qui, généreusement, s'attribuent la plus haute culture, auront donné l'exemple inattendu, mais, somme toute, salutaire, de la plus affreuse régression aux pires instincts de la brute, chacune des nations intéressées aura découvert son âme mise à

nu, et cet aveu dépouillé d'artifice aura servi à préparer la plus précieuse contribution qui, depuis un siècle, ait été fournie à l'histoire du Monde.

*
* *

L'Allemagne aura montré, dans une lumière sinistre où l'ombre des victimes se dresse contre des murs illuminés par les reflets de l'incendie, sa colossale puissance d'organisation, subordonnée à un plan depuis longtemps mûri et vouée aux seuls instincts de haine. Nous montrerons tout à l'heure, sous la garantie d'un illustre Allemand, quel rang occupent ces instincts dans la constitution de l'âme allemande. Et c'est là à peu près tout ce qui reste de la fameuse Gemuthlichkeit, que nous vantaient nos maîtres de la quinzième année. Après la haine, le mensonge et l'espionnage qui en est la consécration politique, auront apparu comme les traits essentiels de la race. L'espionnage, il était partout organisé, érigé à la hauteur d'une institution d'Etat, depuis ces officines où d'innombrables employés, de nom à désinence allemande, préparaient les rapports qu'ils envoyaient à leurs chambres de commerce, sur la topographie des lieux marqués pour l'invasion, jusqu'à l'ambassade allemande où des listes d'illustrations parisiennes étaient dressées par les représentants de l'Empire

en vue d'une occupation prochaine de la capitale... jusqu'à la tribune des représentants de la presse étrangère au Parlement, où l'on pouvait voir, où j'ai vu, durant deux années, un célèbre docteur de Berlin, principal rédacteur d'un de nos magazines internationaux, de qui la figure s'épanouissait de joie chaque fois que les débats publics y marquaient un affaissement dans la conduite de nos affaires extérieures !... Combien nous nous montrâmes naïfs et confiants... Français incorrigibles que nous sommes ! c'est trop peu de le dire... Il faudra que ce soit une leçon pour l'avenir. Quoi de surprenant, après tout, venant d'un peuple où les dirigeants se comportent à la façon d'apaches, où l'héritier du trône apparaît comme une émule de Garnier et de Bonnot (1), de sinistre mémoire, où des corps réguliers d'incendiaires marchent en pays conquis, parallèlement avec l'artillerie et la cavalerie, où la charité féminine se manifeste sur les champs de bataille sous la forme d'injections de strychnine à

(1) Rien de curieux comme de relire à distance nos jugements sur cet intéressant personnage. C'est ainsi que M. Jules Huret écrivait, voici un an. « Il adore sa femme. Se trouvant à la chasse, en compagnie de deux ou trois intimes, il la voit arriver sans être du tout attendue. Tendrement ému de cette surprise, il sauta de cheval et l'embrassa pendant trois minutes. Que voilà donc un kronprinz et une kronprinzessin spontanés et tendres!

l'usage des blessés français... Le voilà bien, le Gemuth allemand !...

*
* *

En face de la psychologie allemande, la psychologie française se révéla dans une pleine lumière, dont il faut aujourd'hui,comme pour celle du spectre solaire, décomposer les rayons, car elle ira profond en nous et servira, dans l'avenir, à nous permettre de discerner les manques et de combler les lacunes.

Il y a deux sortes de courage : le militaire et le civique. Du premier, l'histoire de France tout entière montre qu'il est une vertu essentielle de la race. Le drame épique de 1914 n'aura donc rien appris de nouveau au monde, puisque,d'un tel point de vue,il n'aura été que la suite d'un passé glorieux et qui laisse un sillage de flamme à travers dix siècles d'histoire. Du moins aura-t-il démontré que toutes les calomnies dont, au dehors, on nous chargeait, par envie de nos qualités brillantes — celles-là même dont certains de nous se faisaient l'écho — ne reposaient sur aucun fondement solide, puisque la France entière allait retrouver l'unanimité de son élan sous la menace de l'agresssur ! Les magnifiques actions d'éclat de nos soldats sur la ligne de feu correspondirent exactement à l'inoubliable élan dont furent les témoins enthousiastes tous ceux qui

assistèrent au départ des différentes classes durant les premiers jours de la mobilisation. De qui partait à la rencontre de l'ennemi avec une telle foi dans la victoire finale, nous comprîmes que l'on pouvait tout attendre comme héroïsme sous la mitraille, et les traits innombrables — innombrables autant que divers — de leur endurance et de leur mordant sous le feu, ne font que continuer les exploits quasi-légendaires dont est tissée la trame de notre Histoire !

*
* *

Mais il est un autre courage qui, pour avoir moins d'éclat visible que celui du combattant, pour frapper moins vivement l'imagination des foules, garde pourtant sa valeur et sa signification aux yeux de qui s'applique à réfléchir ; c'est celui que l'on baptise : courage civique et qui trouva, durant les premières semaines de la campagne française, une si belle occasion de s'illustrer. Je demande qu'il me soit permis ici de rééditer quelques-uns des termes précis dont j'usais, dans une circonstance récente. Tandis qu'un certain nombre d'âmes timides — il va sans dire que je ne parle pas du Gouvernement, obligé de se soustraire aux pièges de l'ennemi — quittaient l'enceinte de Paris, la masse donnait ce bel exemple de constance et d'intrépidité, de demeurer ferme à son poste, ferme et inébranlable, se

considérant comme la gardienne des pierres et monuments légués par nos pères, qui figurent la gloire du monde civilisé. Et pourtant quelles craintes légitimes venaient assiéger ses nuits ! La certitude, ou, tout au moins, la probabilité que l'entrée des Allemands à Paris, ce devait être, en même temps qu'une suprême humiliation aux yeux du monde, la plus lourde et la plus grossière oppression que jamais vainqueurs d'un pays aient fait peser sur des vaincus ! Qu'est-ce, en effet, que cela représentait à nos yeux ? Nous n'avons qu'à évoquer nos nuits et les hallucinations qui les meublaient ! C'étaient nos vieilles pierres, nos chers monuments, livrés au pillage et au feu, nos demeures souillées, plus encore... c'était la chair vivante et souffrante, nos femmes, nos sœurs, toute cette grâce, toute cette beauté, j'ajouterai : toute cette bonté de la capitale, exposées à la dure agression des Teutons... et qui sait jusqu'où ils fussent allés ! Ah ! j'avoue qu'à cette pensée mon cœur défaillait, et, si je songe à la façon dont ailleurs ils se sont conduits, n'avais-je pas raison d'avoir de telles angoisses ?

Il y a un mot du chancelier Bethmann-Holweg, digne ministre de l'homme de proie qui, sur le monde, a déchaîné cette guerre impie, et qui me revient à la mémoire. Un jour, dans la période des grands armements de l'Allemagne, il disait au Reichstag, pour justifier ses demandes de crédit :

« Si nous ne garnissons pas la frontière de Prusse Orientale,un jour viendra où les hordes de Cosaques entreront à Berlin pour s'attaquer à nos femmes et à nos filles. » On entend bien que j'use ici d'une périphrase. Par une légitime et cruelle ironie du destin, nous pouvons dire aujourd'hui que cette heure approche, et il nous faut ajouter : juste revanche de la Belgique et de la France. Même contre nos pires ennemis, ne souhaitons pas qu'une telle prédiction se réalise jusqu'à l'extrême, car il est dans le génie de notre race, et, si j'ose dire, dans sa mission surnaturelle, que nous, si forts et si vaillants à la guerre, nous demeurions des ouvriers de paix, pour tout dire, des chevaliers et des chrétiens ! En sorte que, par une seconde ironie du destin, nous aurons offert au monde surpris ce prodigieux contraste d'une nation, la *nôtre*, réputée anarchique, sans foi, déchirée par les disputes religieuses, et cependant donnant l'exemple de l'honnêteté, du respect des conventions passées, dirai-je de la charité vis-à-vis de l'adversaire lui-même ; cependant que les souverains alliés, dont l'un, sans trêve, avait à la bouche le nom de Dieu, tandis que l'autre, hypocrite félon, suivait en se signant la procession du Saint-Sacrement, s'entendirent pour proposer au monde les plus saisissantes leçons de rapine, de mensonge et de férocité ! Même à cette heure où légitimement nous pourrions nous aban-

donner à des mouvements de haine, je souhaite pour ma part que la rude main-mise des Cosaques du Tsar Nicolas, notre allié, soit épargnée aux femmes de Berlin, et je suis convaincu que celles qui me lisent pensent comme moi, parce qu'elles sont françaises et chrétiennes ; et cependant, nous autres hommes, comme les Anglais, nous avons ce ferme propos de ligoter à jamais et de rendre impuissant dans l'avenir le militarisme allemand !

Nos admirables soldats, petits par la taille, mais grands par le courage, auront collaboré à l'œuvre de libération salutaire, en faisant de leur corps un rempart aux murailles sacrées de Paris, cerveau du monde et centre de la civilisation latine ! Ah ! cher et grand Paris, de quelle tendresse reconnaissante et fidèle nous allons maintenant t'envelopper ! J'avoue, pour ma part, qu'à plus d'une reprise, j'avais méconnu ce qu'il y a en toi de signification éternelle et profonde, toi qui figures à la fois ma grande et ma petite patrie ! Je t'avais trouvé souvent bien léger, frivole, et même, l'avouerai-je, un peu futile. C'était là m'attacher par trop au dehors, à ce vernis brillant qui recouvre de si puissantes réalités ! D'avoir été menacé par la souillure des Barbares, nous allons t'aimer maintenant davantage ! Et comme un être cher, pour la santé duquel on a tremblé, nous saurons te tenir encore plus près de notre cœur !

*
* *

Par le plus heureux des rythmes, ou, si l'on veut, par une concordance étrangement expressive, les deux sexes collaborent chez nous à cette démonstration que le courage civique est aussi nécessaire que l'autre pour mener à sa conclusion une épreuve du genre de celle que nous traversons. Souvent on m'accusa d'être misogyne, injuste pour l'effort féminin et ses diverses applications. C'était là étrangement méconnaître ma pensée et cette conviction, la mienne, à savoir que le domaine artistique et littéraire n'est évidemment pas celui où s'applique le mieux le génie de la femme. L'événement l'a prouvé de façon surabondante. A toutes les créations sorties de leur plume je préfère, et je ne m'en cache pas, la leçon vivante et expressive de ces mères, de ces épouses, de ces sœurs qui marquèrent le plus saisissant courage civique et cet art de refouler les larmes qui viennent aux yeux dans les heures de trop grande tristesse, en substituant aux douleurs individuelles l'image du risque collectif.

Je demande qu'il me soit permis ici d'évoquer un souvenir personnel et qui date d'hier. J'ai fait partie d'une œuvre qui s'appelle l'œuvre des *Trains de Blessés*, et qui a pour but principal de ravitailler nos pauvres soldats quand ils arrivent du front dans les gares d'évacuation. C'est une œuvre admi-

rable, faut-il le dire ? la plus utile, la plus urgente de toutes, qui vient d'être fondée sous les auspices du Syndicat de la Presse. Une de nos attributions consistait à enregistrer et à contrôler l'emploi des personnes qui veulent bien accepter d'accompagner les blessés dans les trains pour les soigner, de se trouver aux gares pour leur distribuer les boissons chaudes et les aliments qui leur sont nécessaires. Il venait à nos bureaux, 50, 60, 100 personnes par jour, depuis les aïeules de 70 ans jusqu'aux jeunes filles de 16 à 18 ans. Et ces femmes, c'étaient toutes des mères, des épouses, des sœurs, des fiancées, ayant chacune quelque tête chère sous le feu. Il nous fallait demander à toutes, avant de leur assigner un emploi, quel était l'état de leur santé... Eh bien ! par un miracle unique et que seule peut créer la suggestion patriotique, toutes ces femmes étaient merveilleusement bien portantes ! Un médecin de mes amis, à qui je contais le miracle, me disait : « Mais alors... que deviendra notre métier ? » « Rassurez-vous, lui dis-je, âme timorée! Après la guerre, vos malades vous reviendront, votre salon d'attente se remplira à nouveau !... » Car le Risque, pour nous autres Français, c'est le plus puissant des toniques, celui auquel nous devons la victoire, plus encore qu'à l'excellence de notre canon de 75 ! Cet état d'âme de nos chères Françaises, portez-le à la dixième puissance... vous aurez celui de nos

soldats ! C'est lui qui est en train de vaincre et de restituer à la France le rang qui lui est dû dans le monde et qu'elle avait perdu depuis l'amputation de l'Année Terrible.

*
* *

Nous venons de marquer la face de la médaille. Il convient de ne pas négliger le revers. Nous avons précisé notre première vertu... ce qui fit la France éternelle, et qui garantit sa durée...Laisserons-nous pour cela dans l'ombre nos lacunes et nos fautes ? La première de toutes, il faut bien le dire, c'est notre *faculté d'oubli*. Un grand écrivain, qui nous connaissait pour avoir vécu parmi nous, et solennellement renié sa patrie de naissance pour sa patrie d'élection, écrivait ces paroles mémorables qui, à l'heure présente, résonnent si douloureusement dans notre âme : « Nous ne haïssons pas pour des raisons purement extérieures, pour un froissement de vanité, une épigramme, une carte de visite sans réponse. Nous, nous haïssons en nos ennemis le plus intime de leur être, leur pensée. Vous autres Français, vous êtes *superficiels*, *changeants* dans la haine comme dans l'amour. Nous, Allemands, haïssons du fond de l'âme et pour longtemps. Etant trop malhabiles pour nous venger rapidement, nous haïssons jusqu'à notre dernier

souffle. » Et il ajoutait ceci : « La *générosité*, une *bonté*, non seulement généreuse, mais puérile dans le pardon des offenses, forme le *trait fondamental du caractère français*. Cette vertu vient de leur principal défaut : l'absence de mémoire. *Ils n'ont pas besoin de pardonner les offenses : ils les ont déjà oubliées !* »

Henri Heine — puisqu'il s'agit de lui — précisait en ces termes notre faculté d'oubli. C'est à elle que nous devons une part de la politique néfaste qui, dans l'ordre intérieur comme dans l'extérieur, a failli plus d'une fois nous entraîner aux pires destins. C'est grâce à elle que des politiciens, assurés du principe de *non-responsabilité*, qui est une des formes, la plus grave, de l'oubli, commirent impunément des actes que toute autre nation eût traités de forfaitures, et punis comme telles avec la dernière rigueur. En France, pourquoi ne pas le dire ? la responsabilité apparaît d'autant moins grande que le coupable est plus haut placé. Simple nonsens, puisque, logiquement, elle doit se mesurer au degré de culture... et c'est en escomptant cette grave lacune de notre organisation politique que furent commises les pires fautes de ces dernières années.

Il importe qu'à l'heure des règlements décisifs et des comptes suprêmes, cette grave lacune s'amende — je n'ai pas dit : qu'elle disparaisse — car c'est un défaut de *caractère* chez nous, et comme on l'a

écrit, avec une vue profonde des réalités : « Les mœurs s'améliorent, le caractère presque jamais. » Celui qui atteint à modifier son caractère remporte une victoire plus difficile que tous les Austerlitz et tous les Iéna. Le jour où un écrivain célèbre, porteur du plus beau nom qui soit chez nous — nom qu'il avait élu entre tous comme un symbole et nullement reçu de ses pères — célèbre d'ailleurs par la virtuosité avec laquelle il modulait sur la flûte ses doctrines d'anarchie, et ayant contribué pour sa part à la déliquescence de toute une génération ; lorsque cet écrivain, dis-je, eut l'audace d'imprimer, après les horreurs de Senlis et de Louvain, qu'une heure viendrait où nous pourrions restituer aux Teutons un rang dans notre amitié, il ne fit que manifester à un degré stupéfiant la faculté d'oubli que Heine nous reconnaissait. Il eut tôt fait d'ailleurs de reconnaître, au tolle général, toute l'étendue de sa maladresse, et s'efforça d'y parer en s'offrant à prendre place sur la ligne des combattants. Offre vraiment gratuite et même légèrement nuancée d'ironie, puisqu'il savait bien que ses cheveux blancs lui interdisaient cet honneur !

Je conclurai donc en insistant sur ce grave danger de notre caractère, et sur les conséquences néfastes qu'il aurait, si nous y persévérions. Il importerait, pour bien faire, d'instituer toute une médication préventive qui agirait dans l'ordre moral à la

façon dont agissent dans l'ordre physiologique certains vaccins. Le meilleur de tous les toniques, ce sera une visite des régions dévastées par l'invasion allemande, pour nous fortifier, je ne dis pas dans la haine, mais dans l'horreur d'une race qui, victorieuse, nous eût abolis jusqu'au dernier. Le jour où les Allemands auront été repoussés au-delà du Rhin, ce sera un devoir patriotique d'aller méditer aux lieux même où s'exerça leur génie d'organisation, méthodique jusque dans la dévastation. Toujours par quelque côté, ne l'oublions pas, nous restons les descendants, et qui se reconnaissent à des signes certains, des combattants de Fontenoy, car le fameux : « Tirez les premiers » ne pouvait sortir que d'une poitrine française. Si le geste du chevalier compose une belle attitude, telle heure vient où il apparaît un pur non-sens. L'Allemagne, même vaincue, et seule avec la France, fût arrivée à tirer son épingle du jeu. Dieu merci ! les Anglais sont avec nous, et pareils aux bouledogues, ils ne lâcheront pas leur proie qu'ils ne l'aient réduite à néant! C'est la meilleure garantie de notre alliance, car eux seuls possèdent la froide décision qui est comme leur signalement, convaincus qu'avec une bête enragée on ne discute pas, mais on l'abat, sans commentaire !

# Esquisse d'un Esprit nouveau

Une des conséquences les plus certaines, ou les plus probables de cette guerre, sera de rendre impossible, tout au moins difficile, certaines positions morales où se complaisaient ceux que nous appelions jadis « nos Intellectuels ». Par parenthèse, défions-nous un peu du mot, depuis que le fameux manifeste d'outre-Rhin lui a imprimé un sens péjoratif. Beaucoup d'entre eux y étaient arrivés par le lent et souterrain travail de désagrégation que l'affaissement consécutif à la guerre de 1870, avait préparé et que favorisa le culte par trop exclusif des raffinements de l'esprit, comme l'humidité d'une serre chaude exalte en quelques heures l'épanouissement de certaines plantes. Cette attitude trouva son expression la plus caractéristique sous la plume d'un homme de lettres, d'incontestable talent, qui la manifesta en cette circonstance, je n'en doute pas, par snobisme d'Initié : — « Le jour viendra peut-être, écrivait-il, où l'on nous enverra à la frontière. Nous irons sans enthousiasme : ce sera notre tour de nous faire tuer. Nous nous ferons tuer avec un réel déplaisir. Mou-

rir pour la Patrie : nous chantons d'autres romances, nous cultivons un autre genre de poésie. S'il faut d'un mot dire nettement les choses, eh bien, nous ne *sommes pas patriotes !* »

Je laisse à d'autres le soin de s'indigner en face de déclarations où la verve de l'auteur, qui n'était nullement un *anarchiste*, mais simplement un *artiste*, dépasse évidemment le but qu'elle s'est proposé. Ce ne sont, à nos yeux, que témoignages outrés d'un état d'âme qui fut commun à l'élite intellectuelle de notre jeunesse, pendant les heures les plus troubles du Dreyfusisme et l'actualisation des circonstances prêterait à l'indignation je ne sais quelle apparence de facilité dont il convient de se garder. Je ne crois pas que j'eusse jamais signé une profession de foi aussi catégorique ; mais je ne suis pas bien sûr qu'aux environs de la vingtième année j'aie été complètement étranger à l'état d'esprit qui l'a rendue possible : il ne me conviendrait donc nullement de faire la grosse voix. Ayant appartenu à cette génération des Enfants de la Guerre — la *petite*, celle de 1870, puisqu'il est entendu que celle de 1914, nous l'appelons : la *grande*, — j'ai toute licence et presque le devoir de faire ma confession. Si elle datait d'aujourd'hui, ce serait un bien tardif aveu. Mais elle est d'hier, c'est-à-dire d'avant la période

des hostilités. C'est là tout son mérite, et je demande qu'il me soit permis de rappeler les lignes qu'autrefois j'inscrivais sous ce titre : *La Jeune Génération.*

*
* *

« D'une façon générale, disais-je alors en parlant de notre jeunesse, je les vois qui se détournent de l'Idéologie, au sens où l'entendait Bonaparte, pour reporter tous leurs soins sur la vie active et les réalités immédiates. Pragmatistes, ils le sont, non point par théorie, mais par tendance spontanée de l'être, et j'imagine que si les plus cultivés d'entre eux se déclarent fervents disciples d'un Boutroux ou d'un Bergson, c'est qu'ils ont senti, en ces deux maîtres de la pensée, des rénovateurs de l'âme contemporaine. L'oiseau s'est posé sur la branche, il attend un souffle qui favorisera son élan. La doctrine bergsonienne, c'est pour eux le souffle à la faveur de quoi s'orientera le nouvel effort, tout pratique, et qui cherche à étreindre des réalités. »

Et je concluais en ces termes : « D'un tel point de vue, reconnaissons que les résultats acquis sont déjà plus qu'encourageants. Le dilettantisme anarchique d'un Anatole France et ses élégantes modulations sur la flûte, qui avaient tant d'action sur la jeunesse aux environs de l'année 1900, n'au-

raient plus aucune chance de se faire écouter aujourd'hui. Je ne sais si je me trompe, mais je crains, pour cette gloire mondiale et disproportionnée, une terrible volte du destin. Honneur à ceux qui peuvent ainsi penser, et qui, devant les menaces de l'étranger, ont repris conscience de leur devoir, comme des moyens par où ils pourront travailler à l'unité du pays. Pour eux ce sera la plus précieuse de toutes les cultures, la meilleure de toutes les disciplines, car elle saura les mettre en garde contre les surenchères d'une démagogie qui nous a tant opprimés, et elle rendra impossible le retour aux affaires de la sinistre bande qui fut le cauchemar et la honte de ces dernières années » (1).

*
* *

Je n'ai jamais visé au rôle de prophète. Pourtant, je suis plus heureux d'avoir écrit ces quelques lignes à la date de 1913, que tout le restant du volume, car la tragique grandeur des événements auxquels nous assistons vient y imprimer le sceau de l'authenticité et ces jeunes noms, tout auréolés de sang et de gloire, les Charles Dumas, les Charles Péguy, les Ernest Psichari, rayonnent au martyrologe de la pensée française. C'est dans un senti-

(1) *Figures et Questions de ce temps : La Jeune génération.*

ment du même ordre que j'y ajoute le nom d'un homme de ma génération : cet Albéric Magnard, qui, avec une sorte de Don Quichottisme à la française — car Don Quichotte est bien plus français qu'espagnol — provoqua le destin, et courut à une mort certaine, pour avoir la joie de « descendre deux Allemands ! » Tout cela c'est évidemment du « beau travail » et le plus triste, c'est qu'on soit obligé de l'appeler ainsi ! Mais il le faut bien, puisque, si ce n'était eux, ce serait nous... Et puis, comme le disait devant moi mon ami Maurice Donnay, avec une subtile profondeur : Ce dont je leur en veux le plus, c'est d'avoir éveillé en moi les bas instincts, les instincts de haine, en moi qui n'ai jamais connu que l'instinct d'amour et me détourne du chemin pour ne pas écraser une fourmi !... Oui, mon cher Donnay, vous avez bien raison — et d'ailleurs l'accent de votre œuvre est un gage suffisant à nos yeux — notre orgueil à nous autres Français, c'est en toute circonstance, de réagir à l'encontre des brutes germaniques asservies sous le talon de leur Kaiser ! Mais n'importe, il faut, à l'heure présente et pour une fois, connaître et cultiver la solidarité de la haine, faute de quoi nous serions perdus. Nous aurons bientôt fait de reprendre ensuite nos traditionnels usages d'oubli et de générosité, qui sont à ce point dans notre sang que nos adversaires eux-mêmes les proclament. Evidemment

deux brutes teutonnes d'un côté, et Albéric Magnard de l'autre, cela ne fait point équilibre aux plateaux de la balance ! N'importe, le geste du musicien « descendant ces deux Allemands » avec la certitude de l'issue finale, c'est une leçon symbolique qui doit rester gravée dans notre mémoire.

*
* *

Qu'il ait été accompli par un intellectuel de ma génération, j'y attache d'autant plus de prix, car voilà un geste plus expressif encore que celui des hommes qui, dans la tranchée, exaltés par la certitude de la victoire, voient se dessiner à mesure, sous leurs yeux, la ligne-frontière par où seront restituées à la France ses limites naturelles. Ceux-là vivent dans l'état d'héroïsme, si j'ose dire, c'est-à-dire dans cette exaltation particulière que doit donner la continuité de l'effort tendu vers un but qui ne peut leur échapper et nulle griserie ne saurait remplacer celle du succès, à l'heure surtout où l'on sent que le formidable enjeu, ce n'est rien moins que le salut du pays et sa grandeur à venir ! Il a là une sorte d'exaltation de l'âme, un état lyrique que nous ne connaîtrons jamais, nous autres qui n'aurons pas participé à la marche en avant, que nous pouvons cependant nous représen-

ter par sympathie imaginative, en songeant à cette magnifique définition que donnait le poète Henri Heine, du Patriotisme français :

« Le Patriotisme du Français consiste en ce que son cœur s'échauffe, qu'il s'étend, qu'il s'élargit, qu'il enferme dans son amour, non pas seulement ses plus proches, mais toute la France, *tout le pays de la civilisation*. Et quelle importance ce mot ne prend-il pas aujourd'hui ! Le Patriotisme de l'Allemand, au contraire, consiste en ce que son cœur se rétrécit, comme le cuir par la gelée, qu'il cesse d'être un citoyen du monde, pour n'être plus qu'un étroit Allemand. »

*
* *

Il est au moins piquant de voir avec quelle abondante générosité nous gratifiait de ses louanges un poète de l'ancienne Allemagne, celle du Romantisme et des Ballades, un siècle à peine avant que les durs réalistes de l'Allemagne contemporaine se missent à escompter le triomphe du Pangermanisme qu'ils déduisaient de l'affaiblissement causé par nos divisions intérieures ! L'issue de la guerre ne saurait, à l'heure présente, faire de doute pour personne, sauf pour ceux qui, voulant s'aveugler comme les perdreaux dans le sillon, espèrent par là se soustraire au flot humain qui bientôt va les emporter ! Pour notre pays, cepen-

dant, il ne faudrait pas que le bénéfice de la guerre fût exclusivement matériel, et puisque l'adversaire lui-même reconnaît que chez nous, ce qui l'emporte c'est l'*élément psychique*, nous devrons tenir à honneur de lui donner raison.

Parler d'ores et déjà d'une réforme possible, d'une amélioration de nos mœurs politiques, tout le monde s'accordera à juger cela prématuré, et cependant, chacun le sent à part soi, il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de changé. Dans quel sens ? se demandent les hommes politiques, au profit de qui ? — car le profit est toujours ce qui les intéresse le plus, et dans cette nation incorrigiblement idéaliste qu'est la nôtre, ils sont les seuls à ne point juger les choses sous l'angle du désintéressement. Voilà ce que chacun voudrait savoir. Mais nul ne se hasarderait au rôle de prophète, car il aurait trop peur de voir un jour ses prédictions ruinées, anéanties par l'imprévu des circonstances. La seule piste qu'il nous soit permis d'indiquer, c'est celle que nous marque déjà la tendance des jeunes générations auxquelles, pour la plus grande part, nous devrons la victoire, et d'un tel point de vue, qui est bien celui où nous devrons nous placer, le tableau achevé ne pourrait être que la réalisation de l'esquisse précédemment tenue sous nos yeux.

*
* *

Que les magnifiques exemples de courage et d'abnégation donnés, que dis-je : prodigués sur tout le front de la bataille, n'aient pas leur vertu contagieuse, leur retentissement immédiat sur la vie de demain : voilà en tous cas ce qui semblera une invraisemblable hypothèse. Comme une flamme continue détruit les germes morbides dans une région contaminée, la brûlante ardeur de cette généreuse jeunesse aura sa vertu purificatrice et nous-mêmes, hommes de la pleine maturité, nous nous en trouverons tout rajeunis. Ainsi par un renversement de l'habituel ordre des choses, devrons-nous de la gratitude à ceux qui sont venus au monde plus tardivement que nous ! Et le dernier geste du gouvernement deviendra expressivement symbolique. On sait comment celui-ci, plus catégorique et plus courageux que les diverses sections de l'Institut, et d'accord en cela avec l'unanimité des membres du conseil de l'Ordre, a décidé de rayer des contrôles de la Légion d'honneur, les brutes teutonnes qui y figuraient et y eussent apporté désormais une note infamante ! Rien n'est plus propre que cette décision à donner un rehaut de prestige à une distinction qui, depuis quelques années, avait perdu beaucoup de sa signification par la façon dont elle était attribuée..., et sou-

haitons que le traditionnel insigne de l'honneur ne figure plus sur la poitrine de gens comparables à tels de ceux que nommément on ne peut désigner ici, mais que chacun connaît, dans notre monde littéraire surtout, pour leurs tares morales et leurs tendances anti-françaises.

# Un Prophète de l'Allemagne

## Le Prince B. de Bülow

Nul n'est prophète en son pays, dit la Sagesse des Nations. Et nous savons par expérience que cette vieille sagesse collective a presque toujours raison. Une fois de plus, l'occasion s'offre à nous de nous en convaincre, en une circonstance solennelle, la plus solennelle et la plus grave que la France ait traversée depuis la guerre de 1870.

Qu'on relise ou qu'on lise, si on ne l'a déjà lu, — car c'est un sujet qui appelle la méditation — le volume qui, sous ce titre, la *Politique allemande*, parut quelques mois avant la guerre, avec cette signature : Prince de Bülow. Chacun sait que son auteur dirigea, comme chancelier de l'Empire, la politique extérieure allemande et qu'il suffit à cette tâche de 1897 à 1909, ce qui n'était pas une petite affaire sous le contrôle ombrageux et trépidant du demi-fou qui, à cette époque,

était déjà son maître. Je dis qu'il suffit à sa tâche, puisqu'il parvint à se maintenir douze années à ce poste de premier plan, où constamment l'image et les services éclatants du fondateur de l'unité allemande proposaient à l'opinion un modèle redoutable. Pendant ces douze années, une de ses tâches essentielles, pour ne pas dire la principale, fut de contenir l'agitation de celui que son illustre parent Edouard VII, qui avait toujours des jugements appropriés aux situations, appelait le *valeureux Capon*. Si le prince de Bülow écrit un jour ses Mémoires, — et sans doute les écrira-t-il en vue d'une publication posthume qui, j'imagine, se fera plus facilement en Italie ou en France qu'en Allemagne, — nul doute qu'on y trouve les traits les plus singuliers touchant cette période de la politique allemande à laquelle il participa, qui ne fut guère, en réalité, que la politique personnelle de Guillaume, et dont il eut à se dégager finalement, quand il lui fallut, sous peine d'être compromis lui-même, désavouer un des gestes les plus fous de son impérial maître, qui, cette fois, dépassait la mesure.

Depuis lors, le Prince de Bülow, qui, désormais, ne voulait plus être rien d'officiel, ayant été le second personnage de l'Empire, et ne pouvant devenir le premier, vit à Rome, « ce musée de toutes les grandeurs déchues, comme l'appelle Renan, ce rendez-vous de tous les meurtris du monde,

souverains détrônés, politiques déçus, penseurs sceptiques, malades et dégoûtés de toute espèce. » Il y vit, partageant ses loisirs entre l'exercice du cheval, qu'il aime passionnément, et les méditations sur la politique qu'il a dirigée durant douze années. Le résultat de ces méditations se trouve condensé dans le saisissant ouvrage auquel la Grande Guerre de 1914 confère un regain d'actualité et où certains de ses jugements nous apparaissent comme une prophétie à brève échéance.

*
* *

Et d'abord,et par-dessus tout, ce qu'il faut le plus admirer dans ce livre, c'est la liberté avec laquelle l'auteur parle de son pays. Pourquoi ne pas dire la vérité à ceux que l'on aime, si brutale qu'elle doive être, et penser qu'on les sert mieux avec des mensonges et des flagorneries ? Ah celui-là, certes, n'est pas militarisé ! Il n'appartient pas au vil troupeau d'esclaves qui courbent l'échine devant le maître, n'attendant qu'une indication de lui pour faire le geste commandé ; ou peut-être maintenant prend-il sa revanche de l'avoir trop longtemps courbée et d'avoir enfin licence de se redresser de toute sa taille ? Les familiers du Prince pourraient nous renseigner à ce sujet. En voilà un qui ne s'illusionne pas sur les défauts de son pays et qui

n'est point hypnotisé, comme certains de nos Français, limaçons recroquevillés dans leur coquille, par la grandeur et par l'invincibilité allemande !

Le premier de tous, et qui a son immédiat retentissement sur la Politique, c'est l'insuffisance psychologique du peuple allemand, qui apparaît jusque dans ses philosophes, et précisément fut observée par ceux-là d'entre eux qui, échappant à l'intensive culture allemande, eurent leur pensée tout imprégnée de la nôtre : les Schopenhauer, et les Nietzsche. Lisez et méditez ces jugements du chancelier allemand où chaque parole est aujourd'hui comme un trait cinglant pour la nation qui se croyait invincible :

— « Nous autres Allemands, par notre maladresse politique, par les déformations et la confusion de notre vie nationale intérieure, nous n'*avons que trop souvent trahi* les *succès de nos armes*. Par notre *politique intérieure mesquine* et à courtes vues, nous nous sommes rendu impossible pendant des siècles une politique étrangère féconde...

« Le défaut de sens politique impose des limites étroites aux possibilités d'action, même d'un savoir politique très étendu... Mais il coulera beaucoup d'eau sous nos ponts jusqu'à ce que les faiblesses et les défauts innés de notre tempérament politique disparaissent. Cependant le *Destin* qui, au su de tous, est un *Mentor distingué* mais *coûteux*, pourrait bien entreprendre de nous éduquer au point de vue politique, c'est-à-dire par le dommage que ne cessent de nous

faire à nouveau les faiblesses inhérentes au caractère de notre peuple. »

Et le Prince de Bülow ajoute plus loin, dans ce chapitre saisissant où tout est à méditer sur la Politique intérieure :

— « Le sens politique est le sens des *généralités*. C'est celui-là précisément que les Allemands n'ont pas... Il est dans le tempérament allemand d'exercer son énergie surtout dans le *particulier*, de placer l'*intérêt général après l'intérêt plus restreint*, plus directement saisissable. C'est là ce que vise Gœthe, dans sa cruelle phrase souvent citée, que l'*Allemand est capable dans le détail*, et piteux dans l'ensemble. »

Quel lumineux et prophétique commentaire font ces phrases rapprochées, sous la garantie du plus illustre des Allemands, aux illusions de l'Allemagne touchant la Belgique, à ses erreurs touchant l'Angleterre qui, sans doute, avec le recul des années apparaîtra comme la grande conductrice des événements, et touchant la Russie à laquelle Guillaume, dément couronné, faisait la plus grossière et la plus gratuite injure, le jour où il retenait captive l'Impératrice douairière ! Et quelle revanche aussi pour le Chancelier disgrâcié que la suite des événements, à l'heure où dans la campagne romaine, il en médite le cours au pas cadencé de son cheval ! Si patriote soit-il, le prince de Bülow ne put manquer de savourer l'amer-

tume des notations qui s'inscrivaient sous sa plume, quelques mois seulement avant que les événements vînssent leur imprimer un caractère de prophétie.

La sagesse et la largeur de vues de cet homme éminent sont, tout entières, impliquées dans cette sorte de déclaration de principes qu'on lit au chapitre intitulé : *Programmes de Parti* : « C'est un fait, corroboré par toutes les expériences, que le véritable intérêt national n'a jamais pu être trouvé dans la seule voie d'un parti. Cet intérêt se trouve toujours entre les voies de plusieurs partis. Il faut tirer la bissectrice des forces. Un ministre, quel que soit le parti de ses préférences personnelles, cherchera le véritable compromis entre toutes les justes demandes des partis. Quant à moi, je n'ai jamais pris au tragique le reproche de manquer de principes politiques. Je l'ai même, à l'occasion, considéré comme un éloge, car j'y trouvais l'aveu que la raison d'Etat était ma boussole. »

*
* *

A quelque race qu'il appartienne, qu'il soit Germain ou Latin, Anglo-Saxon ou Slave, le propre de l'homme supérieur est d'avoir des vues d'ensemble sur la vie. C'est la seule condition qui lui permette de sortir de sa spécialité, toujours étroite par rapport à la complexité des choses, et par là de les dominer. Il apparaît bien, à la lecture de ce

livre, que le Prince de Bülow fut un des rares Allemands qui, spécialisés dans l'ordre des réalités de la Politique, témoignèrent de cette vision d'ensemble leur permettant de les juger. A la lecture de ce livre, on a constamment l'impression de l'homme qui cherche le point culminant d'où il pourra, sous son regard tenir les perspectives et scruter l'horizon. S'il se trompe sur l'Italie, qu'il devrait pourtant bien connaître, qu'il a toutes raisons de connaître, mais toutes raisons également de ménager (1) : si, dis-je, il s'abuse sur elle, peut-être volontairement, lorsqu'il parle « de la *loyauté des facteurs dirigeants de l'Italie* », comme il voit juste, en revanche, dans ses considérations sur les rapports de l'Allemagne et de l'Angleterre, quand, au nombre des conditions nécessaires au maintien de l'équilibre anglo-allemand, il place les deux suivantes : « *Ne mettre entre l'Angleterre et l'Allemagne rien d'irréparable.* Ne pas provoquer l'Angleterre et ne pas courir après elle. » La provocation — qui ne le voit en l'occurrence ? — ce fut la violation de la neutralité belge, maladresse irréparable, puisqu'en outre de l'injure qu'elle constituait

(1) On sait qu'en dehors de la raison *politique*, puisque l'Italie faisait partie de la Triple-Alliance à la date de la publication du livre, l'auteur avait en outre une raison d'ordre *intime*, puisqu'il avait épousé une Italienne, la Princesse de Camporeale, belle-fille de l'homme d'Etat italien Minghetti.

à l'adresse de l'Angleterre, elle l'invitait à utiliser des circonstances qui, jamais, au cours de son histoire, ne s'étaient présentées aussi favorables pour l'affirmation de sa puissance et l'extension de sa grandeur commerciale ! Comment cet homme, si subtil et si fin, tout Allemand qu'il soit, n'eût-il pas senti que la véritable rivale, et par conséquent, l'ennemie économique de l'Allemagne, c'était l'Angleterre qui avait ses intérêts commerciaux directement visés par elle, et que la France, à l'heure des règlements définitifs, en dépit des haines héréditaires, ne pouvait être qu'un appoint dans la partie économique qui se jouerait un jour !

*
* *

Elle se joue depuis plus de trois mois, la formidable partie. La France y a donné sa mesure dans des proportions que l'Allemagne ne pouvait soupçonner en son ensemble, et que seules quelques intelligences d'élite, comme le Prince de Bülow, surent pressentir en en précisant les raisons. Et voilà bien le point où l'ouvrage sur la Politique allemande prend un intérêt supérieur à nos yeux ! Etre apprécié par les membres de sa famille, cela ne tire pas à conséquence; mais être jugé à sa juste valeur par un étranger, et — faut-il le dire ? — un ennemi, surtout quand celui-ci témoigne d'une pénétrante lucidité, comme l'ancien chancelier de

Guillaume, voilà qui prend une singulière valeur ! Plus clairvoyant que tant de Français mal inspirés, ou tels étourneaux de chez nous dont le tremplin politique était tantôt dans les salles des Congrès de la Paix, tantôt dans la salle-à-manger du *Hohenzollern*, où d'ailleurs il les pouvait juger puisqu'il les y rencontrait, le Prince de Bülow n'hésite pas à écrire que « le *trait caractéristique du peuple français étant de placer les besoins psychiques avant les besoins matériels* », c'est « une niaiserie maladive que nourrir l'espoir de pouvoir ramener la France à une réconciliation réelle et sincère, tant que nous n'aurons pas l'intention de rendre l'Alsace-Lorraine. »

Ah ! le beau brevet d'Idéalisme que nous tenons là et délivré par l'adversaire ! Comme à l'heure présente, les circonstances lui viennent imprimer sa valeur ! C'est un livre que tous les Français cultivés devraient lire, non pas au pouce, mais la plume à la main, car il n'en est pas de plus réconfortant pour qui sait réfléchir, et si les Professeurs allemands méritent d'être chassés de nos Académies, le Prince de Bülow a maintenant tous les titres requis pour y occuper une place d'honneur, ayant bien parlé de la France ! Je demande un siège pour lui, tout au moins à la Section des Sciences Morales et Politiques. Je m'en voudrais de ne point détacher la page entière que pourra

bientôt relire avec fruit le troupeau des Intellectuels allemands inclinés sous la férule vacillante du maître, trop tard pour eux, mais jamais trop tard pour nous !

— « La Politique de revanche des Français est soutenue par une foi inaltérable en l'indestructibilité des forces vitales de la nation. Ce dogme se base sur toutes les données de l'histoire de France. Aucun peuple n'a chaque fois réparé aussi vite que les Français les suites d'une catastrophe nationale ; aucun n'a retrouvé avec la même aisance le ressort, la confiance de soi et l'esprit d'entreprise après de cruels mécomptes et des défaites qui semblaient écrasantes. Plus d'une fois la France parut définitivement abattue par des ennemis extérieurs, si éprouvée par des bouleversements intérieurs que l'Europe crût qu'elle avait cessé d'être dangereuse. Mais chaque fois, la nation française se redressait devant l'Europe en un très court délai, avec sa vigueur d'antan, ou un accroissement de forces, pour disputer par de nouvelles luttes la suprématie sur le continent et remettre en question la répartition des puissances en Europe! »

*
* *

Voilà donc ce que l'Allemagne, affolée par son Impérialisme matérialiste, elle qui, toujours, plaça les besoins matériels avant les besoins psychiques, aveuglée par sa mégalomanie, n'a pas voulu comprendre, ce dont elle expiera durement les conséquences ! Rude leçon, qui lui est annoncée par un de ses compatriotes, par un des successeurs de

celui qui, de ses mains puissantes, avait édifié le monument de cette fameuse unité qui bientôt ne sera plus qu'un souvenir ! J'ignore quels sont, à l'heure présente, les sentiments intimes de M. le Prince de Bülow, et rien ne me permet de douter qu'étant un bon Allemand, un Allemand patriote, comme nous sommes de bons Français, il n'éprouve quelques inquiétudes, d'autant plus justifiées qu'elles sont plus raisonnées, sur l'avenir de l'Allemagne. Qu'il ait vu si juste, et avec tant de profondeur, les tares secrètes dont était travaillé un pays aveugle pour tout ce qui n'est pas la force matérielle ; qu'il ait, par ailleurs, si heureusement mis en lumière les vertus essentielles de l'adversaire, celles qui suppléèrent à tous les manques — et Dieu sait s'il y en eut de notre part ! — cela doit tout de même l'angoisser un peu dans sa hautaine retraite (1) ! Une seule considération peut être de nature à émousser la pointe de ses regrets — car l'homme reste toujours l'homme, surtout s'il est doublé d'un auteur — c'est d'avoir signalé, avec une vue prophétique des événements, quelques-uns des nuages qui s'amoncelaient sur la terre allemande et d'être apparu aux yeux de tous comme la vigie à l'œil aigu, dont les services devenaient gênants, parce qu'ils étaient trop clairvoyants !

---

(1) L'article porte la date de décembre 1914.

## Le Prestige de la Victoire

Durant une des visites, instructives autant qu'émotionnantes, où m'entraîna l'Œuvre des *Trains de Blessés*, j'assistai à la scène suivante : c'était quelques jours après la retraite de von Kluck, par conséquent au début des victoires de la Marne. Le major de service, s'adressant à une dame infirmière de la Croix-Rouge qui, manifestement, était « du monde » avec une tendance à le trop souligner, prononça ces simples paroles : — « Voici, Madame, un blessé dont il faudrait laver les pieds. » L'infirmière eut un mouvement de recul, ou, pour être indulgent, d'hésitation : — « Eh bien ! Madame, observa simplement le major, si cet homme avait les pieds propres, *sans doute ne seriez-vous pas là où vous êtes !* »

Dans cette brève, mais expressive réplique, le médecin avait eu l'art de ramasser toute la situation. Et je n'ai pas besoin de dire qu'un semblable avertissement n'eut pas à se répéter souvent, ayant

assisté à l'un des plus beaux, à l'un des plus réconfortants spectacles qu'un Français ait pu voir au cours de cette affreuse guerre : cinq cents Parisiennes de tout âge, défilant sous mes yeux, toutes plus dévouées les unes que les autres, plus courageuses, plus décidées à payer de leur personne, — j'ai dit : de tout âge, puisqu'il y avait là des jeunes filles de dix-huit ans et des aïeules de soixante-dix — et j'ajoute : de tout rang, puisque s'y coudoyaient des cuisinières et des duchesses. Si je ne craignais d'être accusé de tendances démagogiques, je dirais que les cuisinières égalaient les duchesses, si elles ne les surpassaient ; car à une telle heure, une femme qui doit gagner son pain et vient se proposer pour un service gratuit, est évidemment plus méritante qu'une autre, sans souci du lendemain. Ne dressons pas de palmarès, et concluons : c'étaient toutes des Françaises !

Pères, frères, maris, parents à un degré quelconque de ces nobles Françaises, qui dépensent à pleines mains les trésors de leur cœur, ce sont ces héros éprouvés par le feu qui, ayant échappé aux risques mortels du front, seront appelés, par une sorte de décret nominatif, à « refaire l'opinion française », cette opinion, que notre devoir à tous est de travailler comme une matière rare ! Comment pourrait-il en être autrement ? Ayant été à la peine durant des mois, comment pourraient-ils

ne pas se trouver à l'honneur ? Et vous imaginez de quel prestige ils seront auréolés le jour où, victorieux, ils reviendront au poste qu'ils occupaient avant la guerre dans l'existence civile ! Inconnus avant elle, ou, du moins, noyés dans la masse, désormais ils auront un *nom* : ils auront été les participants à la Grande Guerre, et les *anonymes* désormais, ce seront les autres, ceux que l'âge ou les circonstances auront retenus loin de l'ennemi.

Faut-il ajouter qu'une telle observation s'applique à toutes les classes de la société, chacune dans sa sphère propre, et avec les moyens d'action qui lui sont particuliers ? Je pense qu'on me comprend, sans insister davantage. Depuis le paysan qui, d'une démarche plus assurée, posera le pied sur *son* sillon — ce sillon que sa constance et sa valeur devant l'ennemi auront contribué à préserver de la souillure étrangère et à maintenir français — depuis ce simple paysan qui en tirera un prestige inégalable dans le sein de son Conseil municipal, jusqu'à l'homme de haute culture : médecin, savant, écrivain, qui aura couru des risques identiques sous la mitraille de l'ennemi, et de qui l'opinion sera écoutée avant toute autre dans les conseils de sa profession, tous auront une influence décisive sur la direction des affaires, et leur voix, — prenez-y garde vous tous qui, jus-

qu'à la folie mystique avez la religion de l'égalité, — ne comptera plus pour une unité, mais pour cinq, pour dix, que sais-je ! pour un chiffre qu'à l'heure actuelle nous ne saurions fixer.

Et c'est précisément parce qu'à l'heure actuelle ils ignorent de quel coefficient il faudra multiplier ces unités, oui, c'est bien cette incertitude qui crée l'état d'inquiétude que nous discernons chez ceux qu'il nous faut qualifier encore de ce titre : les *Derniers Politiciens de France*. Car il y a encore toute une catégorie d'impénitents, de qui la mentalité, douloureusement retardataire, résiste avec énergie aux leçons de la Guerre et semble bien n'avoir pas évolué d'un pas quand les autres se pliaient aux circonstances ! Tardigrades entêtés qui demeurent sur leurs positions quand tous les autres ont marché ! Comme ils nous semblent vieux et déjà marqués pour la déchéance, eux qui furent seuls à ne point observer la trêve généreuse des partis, à concevoir des idées de profit à l'heure où tous les autres n'en imaginaient que de sacrifice ! Ah ! que ne donneraient-ils, ceux-là, pour *savoir*, pour la connaître, cette belle *Inconnue*, à laquelle, comme les plus passionnés des amants, ils subordonneraient leur destin ! Aux deux pôles extrêmes on les voit, qui, d'un identique mouvement d'approche, tentent d'exploiter la situation, chacun avec ses armes propres. Et le geste est

intéressant, beaucoup moins cependant par les conséquences qu'il peut avoir que par la signification immuable qu'il implique ! Mais qu'ils y prennent garde ! ils ne tiennent point en mains — ils ne l'auront même pas à la fin de la guerre — la valeur de l'*Inconnue* qui, seule, pourrait leur permettre de faire la *preuve* de leur opération, comme on dit en arithmétique !

*
* *

Au résumé, cette erreur de jadis qui dégoûta tant de Français d'exercer leur droit de suffrage, et qui consistait à placer, dans un plateau de la balance le vote d'un imbécile ou d'un alcoolique, dans l'autre celui de Taine ou de Pasteur, en ajoutant : « Ils auront une identique action sur la direction des affaires publiques », cette erreur va trouver son correctif, que vainement on lui cherchait, et le meilleur de tous, dans la fatalité d'événements qui, à la façon d'une force naturelle, emporteront comme fétus de paille toutes les combinaisons de couloirs et toutes les petites manigances auxquelles, si souvent, se réduisait la politique de notre pays.

Croit-on, par hasard, que les yeux ayant assisté aux spectacles grandioses et tragiques de la Guerre, ces yeux en qui se seront reflétées des images inoubliables, n'en demeureront pas im-

pressionnés pour la vie et ne sauront pas communiquer à qui les approchera quelque chose du frisson sacré, frisson d'horreur et de vengeance, qui les aura traversés? Par quel prodige ces âmes pourraient-elles rester les mêmes que celles demeurées au foyer, et qui n'ont que la puissance de l'imagination sympathique pour se hausser à ce niveau !

Je disais, en une autre circonstance, et je ne m'en dédis pas, qu'un des devoirs les plus urgents des Français n'ayant participé à la guerre que de leurs bonnes volontés unies, ce sera de vivifier cette sorte de communion d'âmes entre combattants et non-combattants qui doit contribuer à l'exaltation du sens national.Et le meilleur moyen me semblait être une visite, une sorte de pieux pélerinage aux régions dévastées de notre territoire. Tous ceux qui, déjà, purent le faire, visiter Senlis, Soissons ou Reims, emportèrent de cette démarche un ineffable souvenir. J'y voyais, — faut-il le rappeler ? — une efficace médication préventive contre ce mal français : la *faculté d'oubli*, où les plus clairvoyants des Germains, un Henri Heine, un Frédéric Nietzsche, discernaient justement une conséquence de notre générosité naturelle.., toujours la suite du mot historique de Fontenoy ! J'y vois, en outre, un motif déterminant de nous serrer davantage les uns contre les

autres à l'heure des comptes suprêmes, quand, lassés par la longueur et l'atrocité de la lutte, nous serons tentés de mollir, de ne plus écouter la voix des morts qui nous crieront : *Rappelez-vous !* Entre ceux-là et les vivants, il faut que l'harmonie survive à la durée des hostilités, et la seule façon d'y atteindre, c'est de la vivifier, de l'entretenir, non par des *idées* — car l'Idée n'est qu'un substitut, insuffisant en la circonstance — mais par des *images* associées en commun !

L'*Unité de vision*, c'est ce qu'il faut de tous nos efforts créer et maintenir parmi les âmes qui eurent cette fortune de se sentir rapprochées par l'imminence du danger. C'est dans ces conditions seulement que l'effet survivra à la cause, et qu'un meilleur équilibre moral succédera à la grande crise dont fut agité tout le corps social. On comprendra alors cette interversion logique et nécessaire des *valeurs* que certains habiles déjà, parmi les intéressés au maintien du *statu quo*, voudraient s'efforcer de cacher, comme si l'attitude du perdreau, dissimulant sa tête dans le sillon, avait jamais détourné le flair du chien une fois mis sur sa trace !

A suivre de près le cours des événements, à voir la façon dont ils se sont enchaînés et continuent de se lier entre eux, on ne peut écarter cette idée du rôle prépondérant tenu en de telles

circonstances par la psychologie collective. Combien Taine, s'il vivait encore, trouverait, dans la guerre actuelle, une confirmation de ses chères théories, et combien nous, ses disciples, qui, à certaines heures, avons pu douter de leur valeur, nous percevons aujourd'hui les fortes raisons qu'il avait d'y rester fidèle ! Un écrivain de mes amis, voyageant à l'étranger durant la période qui précéda cette guerre, me racontait le trait suivant : Un jour qu'il se trouvait assis, à table d'hôte, auprès d'un Allemand, celui-ci, qui avait lié conversation, lui demanda : « — Quelle est votre profession, Monsieur ? — Je suis homme de lettres. Et vous-même ? — Moi, fit l'autre en se rengorgeant, *je suis espion.* » Il avait prononcé ce mot du ton dont un de nos compatriotes aurait dit : « Je suis sénateur ou membre de l'Institut. »

Quelle lumière, quelle triste et pourtant éclatante lumière une pareille réplique jette sur les événements actuels! Surtout si on la rapproche des instructions militaires données, voilà plus de cent ans, par leur maître et leur éducateur à tous, le Grand Frédéric, d'où l'on peut extraire le trait suivant :

— « Si l'on ne peut trouver aucun moyen dans le pays de l'ennemi pour avoir de ses nouvelles, il y a un autre expédient, quoique dur et cruel. On choisit un riche bourgeois, qui a des fonds de terre, et une

femme, et des enfants; on lui donne un seul homme travesti en domestique, qui possède la langue du pays. On force alors ce bourgeois d'emmener le dit homme avec lui et d'aller au camp ennemi sous prétexte d'avoir à se plaindre des violences qui lui ont été faites, et on le menace en même temps très sévèrement, que s'il ne ramène pas avec lui son homme, après qu'il se sera assez longtemps arrêté au camp, sa femme et ses enfants seront hachés en pièces et ses maisons brûlées...! Je fus contraint d'avoir recours à ce moyen... et il réussit. »

Rien de nouveau, sous le soleil, c'est le cas de le dire, puisqu'à cent-cinquante ans de distance, la mentalité germanique témoigne d'une saisissante unité. A ce trait reconnaissons le digne aïeul de celui qui, par tous les moyens, prépara l'invasion de la Belgique, et à qui tous les moyens furent bons ! Guillaume chasse de race et la seule différence avec son illustre ancêtre, c'est qu'il a su moderniser ses ressources et perfectionner son outillage. Le Grand Frédéric formulait la théorie de l'espionnage *pendant* la guerre; Guillaume applique celle de l'espionnage *avant* la guerre, ce qui est une façon de marquer le progrès, tout en affirmant une indéniable hérédité.

*
* *

Il était réservé à une race, sur le compte de laquelle tous s'étaient abusés, de donner au

monde, d'abord stupéfait, puis, finalement, indigné, la mesure exacte de sa félonie, et, par là, de se mettre au ban de l'univers civilisé — quand j'écris : une *race*, je me trompe, puisqu'aujourd'hui à la germanique il faut joindre la turque, justement apparentée à la première — et venant ainsi prêter la main à la liquidation générale qui, par l'épée, mettra fin aux deux problèmes angoissants pour le monde : la question germanique et la question d'Orient. Ainsi, par le plus expressif et le plus heureux des contrastes, où les croyants au surnaturel ne manqueront pas de voir le doigt de Dieu, le triomphe définitif appartiendra à ceux qui, dans l'œuvre de mort se seront montrés les plus respectueux de la vie et, en dépit de toutes les provocations à la violence suscitées par un adversaire implacable, auront rehaussé de leur humanité le prestige même de la victoire.

---

## L'Institut de France et la Guerre

Si l'on put constater quelque flottement au début dans ce groupement officiel des *valeurs* françaises, il ne faut l'attribuer qu'à l'imprévu des circonstances, à la soudaineté des événements, à une sorte de saisissement qui trouva ses membres insuffisamment armés contre une agression morale de bandits enrégimentés, qui, dans l'ordre intellectuel, s'apparentait aux crimes que leurs doctrines avaient rendus possibles. A cela rien d'étonnant, si l'on veut bien réfléchir ; car l'Institut, comme tous les corps fortement appuyés sur de vieilles traditions, et qui de celles-ci tirent l'essentiel de leur prestige, n'y renonce pas aisément. C'est dire qu'il se déplace lentement, qu'il ne connaît pas les soudaines volte-face, les brusques interversions qu'exigeaient des circonstances sans précédent, pour répondre à l'unanimité du sentiment national ! D'un tel point de vue, ne l'oublions pas, l'heure de la Coupole *retarde* forcément un peu sur l'heure française. L'Institut *consacre*, ne l'oublions pas non plus, il ne découvre jamais, et de lui on pourrait dire ce que Brunetière disait du recueil

qu'il dirigeait : « Nous sommes un organe de consécration, non d'initiative. »

Ce fut donc avec regret que l'opinion française, montée au ton des événements qui la sollicitaient en commandant son orientation, vit un directeur de l'Académie des Sciences, qualifier de *culture* en l'opposant à la nôtre, les méthodes d'organisation militaire et administrative qui permirent à l'Allemagne de songer à l'asservissemt du monde. Et la réalité nous fait croire qu'il répondait bien au sentiment du grand nombre de ses confrères, puisque ceux-ci ne trouvèrent point en eux l'élan nécessaire à rayer de leur annuaire des membres correspondants dont le nom seul est un déshonneur pour qui les avoisine (1) ! Mais, ne le savons-nous pas depuis longtemps ? la culture scientifique, surtout dans l'ordre mathématique, et la rectitude de l'esprit ne vont pas toujours de pair, et l'une ne saurait jamais être le substitut de l'autre ! C'est ce que sentirent très vivement et, disons-le, très noblement, les membres de l'Académie des Beaux-Arts, qui, dans une séance mémorable, ont décidé de rejeter loin d'eux, avec tout le mépris qu'ils réclament, les Hans Thoma et autres tudesques qu'ils auraient dû commencer par n'y jamais ad-

(1) L'article porte la date de décembre 1914.

mettre. Pour ce beau geste il sera beaucoup pardonné à une compagnie dont le recrutement n'est pas toujours très-éclatant, mais qui, d'une impulsion patriotique, a vibré ce jour-là avec l'ensemble des âmes françaises et, par là, gratifié de son hommage les soldats qui combattent pour protéger la France !

Comme l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences Morales compte pas mal d'anonymes, ou, tout au moins, de noms médiocrement expressifs, en face desquels la mémoire, même des gens cultivés, n'évoque pas, du premier coup, les titres des ouvrages qui justifièrent pour eux les honneurs de la Coupole. Chez elle aussi se manifesta quelque flottement au début des hostilités et même une regrettable abstention dans l'attitude à tenir vis-à-vis des correspondants teutons. Heureusement, cette défaillance trouva son correctif dans le discours énergique où son président Henri Bergson jeta le cri d'horreur et d'indignation que l'opinion attendait de la collectivité de ses membres. C'est trop peu dire que l'illustre philosophe déduisit les raisons précises de son indignation : il tint au juste le rôle du chevalier qui protège les faibles... entendez ceux qui n'osent pas avoir une opinion par eux-mêmes. Ce discours était l'*acte* nécessaire et que nous attendions. J'ajoute que cette

protestation de la *Pensée* française en la personne d'un de ses représentants les plus autorisés, avait été préparée par le saisissant article où M. Emile Boutroux avait démonté le mécanisme de la force germanique.

*
* *

M. Boutroux parlait en son propre nom, avec l'autorité surérogatoire que confère par le monde le titre de membre de l'Académie Française. Il n'y a pas à aller là-contre, car c'est un fait d'évidence et qui a toute sa valeur, même par delà les frontières : l'Académie Française rehausse d'un prestige particulier des gloires authentiques, et elle suffit parfois à créer des valeurs qui, sans elle, n'auraient qu'un semblant d'existence. Il n'est pas indifférent de le dire à une heure où la France a besoin de toutes ses forces, matérielles et morales. D'où la très haute importance d'une parole solennellement prononcée sous la Coupole par un académicien qui engage toute la Compagnie.

D'autant plus grande cette importance, quand celui qui parle est un Secrétaire perpétuel. La parole de M. Etienne Lamy est toujours grave, sévère, marquée de cet accent, qui ne se confond avec aucun autre, et qui est celui de l'homme habitué à envisager les choses du point de vue religieux. Non pas que M. Etienne Lamy soit incapable de

souplesse et de charme ; tout au contraire — et j'ai eu récemment l'occasion de le montrer (1). M. Lamy est un féminin, toujours ouvert au génie de la Femme ; seulement il ne l'admet que rehaussé de pudeur, et tirant sa séduction de cette pudeur même. Si je ne craignais de l'effaroucher un peu en inscrivant le nom de Renan à côté du sien, je lui appliquerais cette belle définition du maître-écrivain : — « L'homme qui prend la vie au sérieux et emploie son autorité à la poursuite d'une fin généreuse, voilà l'homme religieux. L'homme frivole, superficiel, sans haute moralité, voilà l'impie. » Et ce pourrait être aussi, ce devrait être l'épigraphe du beau discours où, retraçant à larges traits les successives étapes de notre littérature, pour insister particulièrement sur la moderne, il a vigoureusement déduit les raisons pour quoi les sanglantes épreuves de la Guerre ne peuvent manquer de retentir sur la production, en éliminant les germes morbides dont une certaine mode l'avait infectée ! M. Etienne Lamy a prononcé de fortes paroles : il a formulé un pronostic conforme à toutes les vraisemblances, et qui nous donne de grands espoirs pour l'avenir.

C'est à des conclusions identiques, sous une

(1) Voir, dans la série des *Figures de ce temps*, l'article où j'ai tenté de fixer les traits de cette intéressante et noble figure.

forme très différente, qu'est arrivé M. Maurice Donnay, dans un morceau oratoire où tout était conçu en vue de la péroraison. On sait que M. Donnay est un timide, comme presque tous les émotifs, et sa main tremble visiblement en tenant les feuillets du discours, cependant que l'esprit réagit en lui pour comprimer les battements de son cœur. Comme tous les émotifs, il a de violentes réactions et cette audace particulière, celle des timides, qui parfois va plus loin que celle des audacieux ! Il n'a pas craint de la montrer, en s'attaquant courageusement à certaines tares morales qui, dans l'ordre politique, furent la honte de ces dernières années. Il n'a pas craint de donner son opinion hautement, en termes crus, dans un milieu où d'habitude on ne la présente qu'enrobée de formules atténuantes et de périphrases habiles. Il se trouve qu'en s'exprimant ainsi, il a eu l'oreille de son public. Lorsqu'il parla « du procès scandaleux qui se termina par un acquittement cynique », l'unanimité de la salle vibra avec lui, et si l'on mesure le consensus universel à cette unanimité, si l'on néglige la dangereuse *faculté d'oubli* qui est un de nos vices français, on jugera justement que l'acquitté d'hier qui reste le flétri d'aujourd'hui, agira prudemment en maintenant quelque distance entre son lieu de résidence et le milieu où jadis il opérait.

*
* *

Il serait injuste de ne point ajouter à ces noms, puisqu'aussi bien d'ailleurs il s'insère dans le cadre académique, mon cher et illustre ami Maurice Barrès, qui, dans une campagne saisissante, autant que continue, est arrivé à faire l'accord de toutes les opinions sur les principaux sujets sollicitant l'attention. Mieux qu'aucun autre, il a prouvé que tous les mobilisés ne sont pas sur le front, et qu'une pensée généreuse et toujours en éveil peut être une forme bienfaisante et même indispensable de l'action. Que cet artiste incomparable de la forme, habitué jusqu'alors à atteindre la perfection, dans son œuvre de lettré, à travers le jeu d'épreuves successives, ait su plier sa manière aux exigences redoutables de l'article quotidien, voilà déjà un beau résultat. Mais qu'en outre, écrivant dans une feuille qui ne brille pas précisément par le libéralisme et la largeur des idées, il ait pu y maintenir, y imposer l'autorité de sa manière et de son indépendance, voilà qui est plus saisissant encore. De ce tour de force littéraire, voulez-vous le merveilleux secret ? Tout simplement il n'a eu qu'un objectif : faire l'accord entre tous sur ce terrain : la conscience nationale !

Au résumé, en dépit de quelques défaillances fâcheuses, attribuables, j'imagine, à une timidité d'esprit assez fréquente chez les intellectuels, et que leurs auteurs regrettent sans doute aujourd'hui, la France peut être fière, aux yeux du monde, de ses écrivains et de ses penseurs ! Quel contraste et quelle antinomie glorieuse, quand plus tard le recul indispensable permettra d'écrire l'histoire, avec l'attitude des Intellectuels d'outre-Rhin, militarisés pour une besogne d'opprobre et de destruction ! Tous ou presque tous, ils ont compris qu'ils avaient à combattre, avec leurs armes propres qui sont la plume et la parole, parallèlement à ceux qui, dans la tranchée tiennent en main le fusil ou le sabre. Ils ont compris également qu'ils prenaient leur position, leurs responsabilités par conséquent, sous les regards du monde et pour l'édification des neutres, de ce qui subsiste encore comme neutres, dans l'univers civilisé ! Belle attitude à tenir, surtout quand elle est dictée par l'élan d'une âme française ! Mais je suis injuste en écrivant ce mot : attitude, car il pourrait impliquer quelque artifice. Et nous devons penser que c'est du plus profond de leur âme, avec la pleine conscience de son devoir spirituel, que l'intelligence française s'est mobilisée, quand tout le corps social lui en donnait l'exemple, sans distinction de sexe et de rang !

# Les Deux Pôles de l'Ame humaine

En ces derniers temps, une des plus grosses préoccupations de l'opinion fut la suivante : comment les Alliés se conduiront-ils le jour où, cessant de combattre l'Allemagne sur leur territoire, ils livreront bataille sur le sien ? Et l'on voit assez à quel ordre de sentiments variés cette question répondait ! Pour les uns, c'était un juste espoir de vengeance — cette vengeance plus suave au cœur de l'homme que l'amour même — l'espoir dont ils se bercent que la loi du talion sera appliquée, non point en tout, grand Dieu ! mais au moins pour les réquisitions et les contributions de guerre et je ne jurerais pas qu'il n'y eût encore d'autres espoirs cachés ! Pour d'autres — et c'est le plus grand nombre, faut-il le dire à l'honneur des Français? — cette question répondait à une préoccupation secrète, à savoir que les Alliés pussent donner au monde, qui a les yeux fixés sur eux, la preuve

vivante que la civilisation, ce sont eux qui la représentent, tandis que la Barbarie, ce sont les autres !

La plus expressive réponse, ce fut l'attitude du général russe auquel il fut donné de pénétrer le premier dans une ville allemande. Comment n'être pas frappé par la valeur d'un tel document ? On peut résumer en ces termes sa proclamation : « Vos habitants, disait-il, ont tiré sur nos soldats. Notre droit strict serait d'user de représailles. Pourtant, nous n'userons pas de ce droit, et si la population se soumet aux règles de l'occupation, elle ne sera pas inquiétée. » — Et cela, ce n'est pas seulement l'indice de la civilisation, s'opposant à la barbarie..., c'est autre chose encore : la preuve qu'aux deux pôles de l'Humanité figurent deux catégories d'êtres qui s'opposent en un contraste saisissant : les âmes royales d'une part, et de l'autre, « les âmes pétries de boue et d'ordure », comme disait La Bruyère.

Quelle humiliation, pour nous autres latins, que n'être pas sûrs de figurer dans la première catégorie ! Très finement, un ami me faisait observer, par une distinction de la plus subtile analyse : « Ce dont j'en veux le plus aux Allemands, c'est d'avoir développé en moi les instincts de haine et de férocité..., en moi qui, jusqu'ici, ne me connaissais que des instincts d'amour ! » Reprenons l'idée et poussons-la plus avant dans ses conséquences qu'au

premier abord elles n'apparaissent ! Voici à peu près ce qui s'y trouve sous-entendu :

Par ma nature intime et sans doute aussi grâce au bienfait de ce christianisme que nous portons dans nos veines mêlé à notre sang, je me croyais parvenu à ce degré de civilisation où les tendances nobles sont tellement prépondérantes qu'elles nous illusionnent nous-mêmes au point de nous faire croire qu'elles ont anéanti les contraires, et qu'en nous plus rien ne subsiste de la brute primitive ! Il y a là une fierté, un orgueil assez comparable à ce que l'âme éprouve sous l'influence de l'émotion esthétique, quand un poème exquis ou une divine musique a fait jaillir des larmes dans nos yeux, ces larmes dont on a dit magnifiquement « qu'elles ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, mais bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait, et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur terre, d'un paradis révélé ! »

Tel est donc le point où mon orgueil d'homme se croyait arrivé... Et vous êtes venus me prouver, vous Teutons, en éclairant les parties obscures de ma conscience, que toute cette *humanité* dont j'étais si fier, n'est, somme toute, qu'un *vernis* dissimulant une puissante animalité primitive, toujours prête à reparaître, escortée de ses plus bas instincts, ceux

de haine et de vengeance, de rapine et de destruction, que je croyais à jamais déracinés en moi !

*
* *

On conçoit que des événements de cette gravité, s'abattant sur la vieille Europe à la façon d'un cyclône dévastateur, aient engendré quelque dépression chez tels optimistes irréductibles qui croient à l'excellence de la nature humaine. Le peintre Eugène Delacroix, qui fut un grand esprit en même temps qu'un grand artiste, et qui, sans doute, ne fut un grand artiste que parce qu'il était un grand esprit, croyait fermement à l'irréductibilité foncière de la nature humaine : « — Je me souviens fort bien, disait-il, que, quand j'étais enfant, *j'étais un monstre*. La connaissance du devoir ne s'acquiert que très lentement, et ce n'est que par la douleur, le châtiment, et par l'exercice progressif de la raison, que l'homme diminue peu à peu sa méchanceté naturelle »

Ainsi, comme le fait justement observer son biographe Baudelaire, le grand peintre marquait un retour à l'idée catholique, lui sceptique, ou, tout au moins, indifférent en matière de religion. Et l'explication catholique, c'est celle que Pascal indique dans sa fameuse phrase, si souvent rappelée, faisant allusion au péché originel : « Rien ne nous

heurte plus rudement que cette doctrine, et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses formes dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

Pascal vivait à une époque où le Dogmatisme théologique tranchait toutes les difficultés. Depuis lors, l'esprit humain qui s'est affranchi de liens désormais trop étroits, se retrouve en présence de problèmes identiques, pour la solution desquels les meilleurs cerveaux admettent que nous sommes en présence d'un Inconnaissable, qui dépasse les limites de notre entendement. Le Dogmatisme catholique *affirme*, comme c'est sa raison d'être et son intérêt temporel. L'esprit simplement religieux, sans attache confessionnelle, *s'incline* devant les origines qu'il se reconnaît impuissant à pénétrer. Est-il besoin, d'ailleurs, de rechercher une raison métaphysique à cet expressif contraste des deux natures : les natures royales et les natures bestiales ? Ne suffit-il pas d'une explication historique ou d'une explication ethnique ?

*
* *

Voyez les traits successifs que nous livre la chro-

nique dans une sorte d'*Au jour le jour*, alternativement repoussant ou sublime. Ici, c'est l'affreuse coopération d'une horde teutonne, précipitant au milieu de meules enflammées des femmes et des enfants... Mais là, c'est un petit soldat français recueillant un bébé abandonné, l'emportant avec lui comme la mère la plus vigilante, et n'ayant de cesse qu'il ne l'ait mis à l'abri du danger et confié à des mains sûres ! Ici, c'est le meurtre, l'incendie et le viol, avec les complications qu'un effroyable sadisme vient ajouter à la bestialité ! Et puis en face, se dresse l'image inoubliable du jeune soldat breton, resté seul de son bataillon décimé, et qui s'enfuit dans la nuit glacée en serrant sur son cœur la hampe sacrée du drapeau ! Petit soldat de 1914, dont le nom, hélas ! périra tout, mais de qui le geste demeure inoubliable, c'est à toi que la France devra la victoire, car, si naïf sois-tu, sous ta capote bat le cœur d'où partent les impulsions héroïques, le cœur qui fait les grandes choses ! Et l'âme inquiète, l'âme qui doute de sa céleste origine, se demande avec angoisse ce qui doit l'emporter dans la balance : ou bien la douleur, l'humiliation qu'une créature à face humaine puisse descendre si bas, ou bien la joie et la fierté qu'elle puisse s'élever si haut ! N'avais-je pas raison d'écrire que ce sont là les deux pôles extrêmes de l'âme humaine ?

*
* *

Le fruit inappréciable de cette lutte épique aura été d'opposer en pleine lumière une double catégorie de créatures à face humaine, portant le nom d'hommes, mais n'y ayant pas des droits égaux, et cela non plus seulement dans le domaine individuel, mais aussi dans l'ordre collectif. Et comment ne pas évoquer ici la figure de Gobineau et son fameux essai sur l'*Inégalité des Races humaines ?* Le principe de son idée était juste et sans doute y avait-il quelques éclairs de génie dans cette cervelle fumeuse modelée par un impénitent germanisme. Mais combien d'erreurs dans la mise en œuvre et quel douloureux démenti les événements se chargent d'apporter à son application ! Combien surtout il eut tort de repousser les autres facteurs du développement humain, la religion par exemple, et l'individualité des grands hommes ! Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'idée, mais simplement de l'indiquer — et le prodigieux développement de la race japonaise marque assez ce qu'il y avait d'insuffisant dans ses vues ! A l'issue de cette guerre — c'est pour cet idéal qu'avant tout nous combattons — le monde entier qui suit les phases de la lutte, et non pas seulement les neutres, de qui la neutralité est, jusqu'ici, contestable, mais ceux encore qui, à aucun titre, ne sau-

raient prendre part à l'action, le monde entier, dis-je, saura opposer, dans un saisissant contraste, les races justement qualifiées royales, et dignes de ce nom parce qu'elles auront incarné la civilisation, à celles que guette l'inévitable déchéance, parce que de leurs propres mains elles ont signé cette déchéance !

# Le Devoir des Intellectuels

Une idée sort d'une autre, logiquement, implacablement ; par conséquent un développement se détache d'un autre, comme un fruit mûr de la branche qui trop longtemps l'a porté, avec la même nécessité. Quand je notais la conclusion de mon étude sur l'Institut et la Guerre, j'indiquais déjà ce que pourrait être le *Devoir* des Intellectuels. Le thème se trouvait marqué, que je rappelle aujourd'hui, sur quoi il ne reste plus qu'à développer les variations. Au résumé, disais-je, en dépit de quelques défaillances fâcheuses, attribuables sans doute à la *timidité* d'esprit, et que leurs auteurs doivent aujourd'hui regretter, la France peut être fière de ses écrivains et de ses penseurs, Tous, ou presque tous ont compris qu'ils avaient à combattre avec leurs armes propres, qui sont la plume et la parole,parallèlement à ceux qui dans la tranchée tiennent le fusil ou le sabre. Ils ont

compris également qu'ils prenaient leurs positions, donc leur responsabilité, sous les regards du monde et pour l'édification des neutres, de ce qui reste encore comme neutres dans l'univers civilisé.

Voilà un point de vue fécond : celui de la timidité des Intellectuels, dès qu'ils sont mis en face de l'action nécessaire. On le constate, on l'a constaté mille fois ; jamais on n'aura eu l'occasion de le remarquer plus souvent qu'au début de cette guerre, où les plus « aplatis » furent presque toujours les plus cultivés. Mais constater un fait, ce n'est pas l'expliquer. Je crois qu'il trouve sa raison, du moins la principale, dans une sorte de phénomène de *Dédoublement*, assez commun chez l'homme qui pense et se regarde penser et qui, au moment d'agir, se regarde agir pareillement, en même temps qu'il esquisse le geste nécessaire. Et c'est cette absence de dédoublement qui, dans l'action, fait la force des simples, des impulsifs, par opposition avec les défaillances des raisonneurs et des analystes. Chez les impulsifs la période de *délibération* est inexistante, ou à peu près nulle : l'image qui produit le déclanchement de la volonté se confond avec l'acte, ou tout au moins avec le geste initial. Tout intellectuel est, plus ou moins, un analyste, c'est-à-dire un homme chez qui la

période de *délibération*, première phase de l'acte volontaire, tient une place prépondérante. Il voit les circonstances, le pour et le contre de son acte... il discute avec lui-même. Et cela est si vrai que la surabondance de l'analyse, que l'excès de discussion avec soi-même, produit l'irrémédiable sécheresse, une impuissance en face de l'action qui a un caractère rigoureusement tératologique !

On a cité le *cas* d'Amiel qui, à force de se regarder penser, était arrivé à ne plus pouvoir agir et presque à ne plus pouvoir penser. Les hommes de ma génération eurent en eux quelque chose de cet Amiel, beaucoup de ce qu'il avait... à plus forte raison ceux de la précédente ! Il y avait de cela chez Paul Bourget qui, dans ses beaux *Essais de psychologie* demeure un disciple brillant, mais somme toute, un *disciple* des analystes qui le précédèrent et qui se sont refusés à la vie active, les Leconte de Lisle, les Taine, les Renan..., et faut-il ajouter : Amiel. Dans sa seconde évolution, Bourget n'est pas plus original, car là encore il est un *disciple* direct (1), et plus rigoureusement inspiré encore, de Balzac, Le Play, de Maistre, de Bonald. Seulement, comme il met ses pas dans les pas d'hommes d'action, ou tout au moins qui théorisent

(1) J'ai tenté de développer ce point de vue dans mon Portrait de Bourget (*Figures et Questions*).

en vue de l'action, il prend lui-même figure d'écrivain d'action. Il y eût de cela chez Maurice Barrès, le Barrès des premières œuvres, et sa grande originalité fut justement de comprendre, dès la première jeunesse, que le vrai correctif pour lui, c'était de se plonger dans la vie ; que la vie politique, même celle des pires années du Dreyfusisme, ce serait le bain de Jouvence qui raviverait ses forces. Le beau contraste psychologique de cet idéologue passionné pour l'action, parce qu'il voit en elle le contre-poids nécessaire, celui de son Sturel et de son Rœmerspacher des *Déracinés* n'est pas autre chose que l'illustration de cette idée. Rœmerspacher en est resté au stade de Taine par sa position devant la vie active, tandis que Sturel indique déjà l'étape accomplie par la jeune génération. Par là, je l'ai déjà dit précédemment. Barrès fut le précurseur, l'annonciateur de cette génération que nous admirons aujourd'hui pour sa virile énergie et dont la mentalité eût paru méprisable à quelques-uns de nous, voici une quinzaine d'années. Ils ne connurent pas la timidité intellectuelle, ayant réduit l'analyse au minimum.

Ce qui est rare, ce qui est très rare, c'est l'affirmation d'une énergie parallèle à la faculté d'analyse. Ce fut le cas de Stendhal par exemple, donnant le fameux exemple de sa barbe rasée durant la retraite de Russie et se présentant dans une

tenue impeccable devant l'intendant Daru, cependant qu'il continue d'être l'observateur lucide et implacable du mécanisme de son âme. L'anecdote est-elle vraie ? je l'ignore. L'important, c'est qu'elle apparaisse vraisemblable, et qu'elle cadre avec ses héros imaginaires, Julien Sorel et Fabrice del Dongo : voilà une des raisons, je pense, pourquoi Frédéric Nietzsche l'admirait tant ; c'est aussi pour quoi il présente une figure si originale, si vraiment *unique*, en contraste avec le groupe des Romantiques français d'alors. Il est un homme d'action, ou il pourrait l'être, si les circonstances s'y prêtaient, tout en demeurant un artiste et un lettré.

Par là nous tenons le premier Devoir des Intellectuels, qui sera, dans l'avenir, de ne plus se *refuser à l'action*. La question présente de nombreux aspects, et ce n'est pas en un bref article qu'on lui fera justice.Mais déjà nous indiquions le principal, quand nous disions en 1913 : « D'abord ils entendent participer à la vie politique du pays, moins par une ambition qui, somme toute, serait légitime,que par conviction de l'erreur où glissèrent leurs aînés, en déléguant leurs pouvoirs à la bande des démagogues et des politiciens qui mirent la France à deux doigts de sa perte. » Cette phrase était vraie quand, la première fois, je l'écrivais en 1913. Ils préparaient tout simplement, en le rendant

possible le beau mouvement de défense auquel nous assistons aujourd'hui. Combien plus saisissante à l'heure actuelle, si nous vérifions la profondeur de l'abîme où nous avons failli glisser pour n'avoir point appliqué le grand principe : « *Primo vivere... deinde philosophari* » ! De quel prix nous aurions pu payer cette abstention coupable ! Cependant que les plus distingués de notre génération, ceux que désignaient leur valeur et leur rang social pour conduire les affaires du pays, abandonnaient ce soin à une majorité d'incapables qui, eux, ne discutaient pas sur les moyens, mais allaient droit au fait, la désagrégation des services se faisait et le fonctionnement de la machine s'altérait chaque jour. Nous assistions, impuissants, à ce régime de l'incompétence, à cette camaraderie dans l'Etat, qui attribuait les places les plus considérables à ceux qui étaient le moins désignés pour les occuper, quand ils n'en étaient pas les plus indignes, et nous pouvions voir des chefs de parti, flanqués d'une nombreuse clientèle, en coquetterie manifeste avec ceux-là même qui d'un coup de poignard dans le dos auraient voulu nous assassiner ! Le vrai défaut de la cuirasse française, il était-là, et c'est par là que l'adversaire tentait d'introduire son arme.

De telles causes de faiblesse, qui auraient pu

nous conduire à la ruine irréparable, trouvèrent, Dieu merci, leur compensation et leur correctif dans les richesses inaltérables de la race, dans cette faculté unique de rebondissement qui est le propre de l'âme française, dans ce qui fait la France éternelle, autant qu'indispensable à l'avenir de l'Humanité. Profonde vérité d'âme, entièrement méconnue de nos adversaires, parce qu'une race, comme un individu, ne comprend que ce qui déjà se trouve chez elle en germe : c'est l'idée qui sort victorieuse du conflit européen, et c'est la reconnaissance de cette idée qui commande l'orientation de tous les hommes de pensée parmi les neutres. Un personnage célèbre dont j'étais loin d'admirer, avant la guerre, les tendances intellectuelles, mais qui a bien mérité de notre pays pour la campagne active qu'il mène en notre faveur dans la presse américaine, Théodore Roosevelt a dit en termes impressionnants : « La France a occupé, dans le monde moderne, une position aussi unique que la Grèce dans l'antiquité. Si elle était brisée ou abattue, ce serait aujourd'hui une perte aussi grande que la perte qui fut soufferte par le monde quand le génie créateur des Grecs disparut avec leur pouvoir politique et leur grandeur matérielle. *Le monde ne saurait se passer de la France.* »

Belles et nobles paroles qui sonnent aujourd'hui

comme le talisman de la victoire ! Mais ce n'est pas assez de vaincre... il faut encore profiter de la victoire. Quand celle-ci aura été assurée, il faudra songer à l'organiser. Ce ne peut être alors — l'âme française n'étant souveraine qu'en période de crise — ce ne sera que par l'utilisation raisonnée des forces sociales, sans abstention ni ménagement. Ainsi nous assurerons à notre pays le rang qu'il doit occuper. Et la première organisation qu'il faudra lui appliquer, ne l'oublions pas, c'est cette organisation politique par où si longtemps il a pêché et qui représentera le plus impérieux devoir où il faudra que collaborent ses Intellectuels.

# La Hantise de la Force Allemande

Quand plus tard, beaucoup plus tard, la guerre européenne étant terminée depuis plusieurs années, et réglées les questions essentielles qui s'y rattachent, on voudra écrire l'histoire de cette période mémorable, on se trouvera en présence d'un fait de psychologie collective qui s'imposera à l'attention : la hantise de la force allemande. Cette hantise, on la savait réelle... mais pouvait-on l'imaginer aussi forte ?

Et d'abord, comment ne pas reconnaître qu'elle répondait à une réalité... à quelle puissante réalité ! Une nation qui, sur un front d'une telle étendue, résiste aux efforts combinés de trois peuples, affirme par là une formidable organisation, sur laquelle notre erreur commune fut de n'être pas suffisamment documentés. L'esprit de discipline et de hiérarchisation à tous les degrés qui constitue l'assise même de la puissance germanique, donne toute leur valeur de rendement aux rouages d'une machine qui fonctionne comme

automatiquement. Quand je dis : *notre erreur*, je n'entends pas excepter de la critique un seul des Alliés. Erreur de la France rencontrant de telles résistances dans tout un parti pour le vote de la fameuse loi de trois ans qui, seule, pouvait lui donner le nombre nécessaire... Erreur de la Russie qui, en dépit de ses masses profondes de soldats, paya longtemps, malgré son héroïsme, la faute de n'avoir pas construit en assez grand nombre les voies ferrées nécessaires à leur rapide déplacement. Depuis combien de temps les Allemands seraient-ils repoussés de Pologne, et y auraient-ils même pénétré, si ces voies ferrées avaient existé ?... Erreur de l'Angleterre elle-même, obstinée depuis des siècles dans cette conviction traditionnelle, ayant force de dogme, que la mer constituait pour elle la plus solide, la plus inexpugnable défense. Et la voilà contrainte de reconnaître la fausseté de cette conception, et sous la pression des circonstances, de voter des mesures qui, voici seulement un an, n'eussent pas trouvé une voix pour les soutenir ! Chacune des puissances alliées, sauf l'héroïque Belgique et la non moins héroïque Serbie, peut donc aujourd'hui faire son *mea culpa* d'imprévoyance sur des points essentiels que l'ennemi entrevoyait comme autant d'éléments de succès pour ses armes, dont il escomptait l'avantage dans ses combinaisons. Tout

cela est bon, tout cela est utile à dire, parce qu'il ne sert à rien de masquer ses erreurs, surtout quand la force des événements les met en pleine lumière, et parce que, au surplus, il serait maladroit de diminuer des adversiares qui luttent avec une telle opiniâtreté.

Par une sorte d'application de la loi des compensations, à notre défaut commun de prévoyance s'est opposée chez les neutres, moitié instinctive, moitié raisonnée, une hantise pareillement commune de la force allemande. J'ai dit que cette hantise reposait à la fois sur l'instinct et sur le raisonnement. L'Instinct d'abord, corroboré par l'éducation. Quelques-uns de ces neutres, comme les Etats scandinaves, eurent leur mentalité tellement marquée, tellement imprégnée de culture allemande, qu'il leur est difficile de penser en dehors de ce cadre, et que l'échec décisif des peuples germaniques leur apparaît une sorte d'échec personnel. Tels autres, comme les Etats-Unis, se sont laissés à ce point envahir par l'immigration allemande — quinze millions d'hommes au chiffre des dernières statistiques — que celle-ci y représente véritablement un Etat dans l'Etat, et par sa propagande crée un courant ininterrompu d'opinion dont il est impossible de ne pas tenir compte. C'est là, appliquée en grand, la méthode d'invasion, d'infiltration progressive, que nous

avons constatée en France, et qui nous fut si préjudiciable. Je crois avoir noté ici que, dans une seule maison de Paris, que j'ai toutes raisons de connaître, sur cinq locataires importants, on comptait trois Allemands et un Autrichien.

Pourtant, l'instinct et l'éducation combinés ne peuvent suffire à expliquer cette hantise de la force allemande qui se manifeste si évidente chez certains neutres : il y faut encore le raisonnement, et le raisonnement, on voit assez où il aboutit : il est renforcé par la suite des images que maintiennent sous leurs yeux les atrocités commises en Belgique et dans le nord de la France. A en juger par la façon dont ils se comportèrent dans ces deux pays, et sur laquelle il ne saurait plus y avoir aucun doute, qu'adviendrait-il de nous le jour où, ayant pris parti pour les Alliés, nous nous retrouverions en face d'une Allemagne victorieuse! Psychologie bien humaine, aussi vraie pour l'individu que pour la collectivité. C'est le mécanisme de la terreur, sur quoi repose toute la politique extérieure de l'Allemagne, et qui est un moyen d'action comme un autre, bien approprié à sa mentalité, plus puissant que les autres, songent-ils, puisque leurs intellectuels l'ont exalté comme la ressource suprême, et cela dès le début de la guerre !

Seulement, qu'ils y prennent garde, toute mé-

daille a son revers, et puisqu'il est démontré aujourd'hui que les hommes ont la plupart de leurs réflexes comparables à ceux des animaux, l'apologue fameux du coup de pied de l'âne pourrait bien trouver ici une application nouvelle, plus saisissante que jamais on ne la vit ! Le jour où les petits Etats, opprimés par la terreur des représailles, sentiront l'heure proche où pour l'Allemagne doivent s'accomplir les destins, ils ne verront dans les circonstances qu'une occasion irremplaçable de revanche contre un terrorisme trop longtemps et trop impatiemment supporté. Dût même leur intervention tardive ne leur rapporter que des résultats problématiques à l'heure des règlements de compte, chacun voudra figurer à son rang, et d'autant plus vindicative contre la bête agonisante sera la ruade suprême qu'elle aura été précédée d'une plus longue attente et d'alternatives plus angoissantes d'espoir et de crainte.

# Chauvinimse et Patriotisme

La fameuse Déclaration signée par les *Intellectuels* Teutons, qui a soulevé l'indignation du monde civilisé, comme les actes de leurs soldats avaient suscité son horreur et sa haine durables, a placé, pour la maintenir longtemps dans le courant de l'actualité, la question des frontières du Chauvinisme et du Patriotisme. Les Intellectuels des autres pays, Russes, Italiens, ont tenu à protester, par un groupement serré de leurs *valeurs* et de leurs *renommées* — termes qui ne sont pas nécessairement équivalents — contre ce prodigieux factum d'orgueil et d'entêtement germaniques : celui qui consiste à persévérer dans son erreur, alors même qu'on la reconnaît. On pourra juger regrettable que l'Institut de France, qui figure une part de l'intellectualité française et doit à un prestige ancien sa vertu représentative, n'ait pas tenu à cœur de manifester plus énergiquement contre une attitude inacceptable : on retrouvera dans sa longue

abstention ce sens un peu exagéré de la « mesure » en tout qui est une des qualités, mais aussi un des défauts de notre génie latin. Imaginons, par impossible, que nous autres, Français, nous ayions eu l'humiliation de voir nos armées commettre sur la terre étrangère des sacrilèges comparables à ceux de Louvain et de Reims — et je ne cite que les plus illustres — est-ce que nous n'eussions pas rougi d'être Français ? Est-ce que nous eussions approuvé le geste affreux de ces commandants d'armée, prescrivant la destruction systématique des plus rares merveilles du monde civilisé ? Non seulement les Intellectuels allemands approuvent le geste, mais encore ils l'exaltent. Sans doute l'explication en est-elle dans la constitution même de leur esprit, dans cette hiérarchisation, cette domestication de la pensée qui, dans l'ordre spéculatif aussi bien que dans l'ordre administratif, militarise les cerveaux et annihile les personnalités en vue de l'effort commun ?

*
* *

Ici encore, nous autres, Français, nous avons été abusés par une vue trop simpliste, trop superfi-

---

(1) Voir notre précédente étude : *Quelques traits de l'Ame Française.*

cielle des réalités. Le même mécanisme qui nous rendait aveugles devant ce prodigieux travail d'espionnage organisé à la façon d'un ministère d'état et s'exerçant dans toutes les branches de l'activité, nous abusa pareillement sur les traits essentiels de la psychologie nationale. Je me rappelle qu'au temps de ma jeunesse, entre ma dix-huitième et ma vingt-huitième année, voyageant fréquemment en Allemagne et surtout en Bavière où, disciples de Taine et de Renan, nous allions nous retremper aux sources germaniques, la fréquentation des Intellectuels munichois m'avait conduit à établir une sorte de contraste entre ces deux mentalités : la prussienne et la bavaroise ! Munich demeurait à mes yeux la ville de l'art, la ville de tous les arts, où l'on voit, dans un décor un peu truqué, il est vrai, mais, somme toute, assez agréable, une Pinacothèque aux écoles multiples, une Glyptothèque avec de beaux fragments d'antiquité..., où l'on entend de belle musique. Car je m'y arrêtais tous les deux ans, au retour de Bayreuth, et combien de Français confiants, avec moi, y allaient consommer leur bière à la Brasserie Royale entre deux actes de *Tristan*.

Que tout cela est loin, rendu plus éloigné encore par la solennelle grandeur des événements qui se succèdent ! Les faits se sont chargés de démontrer la fausseté de mon point de vue, puisque, du-

rant la première partie de la campagne de France et de Belgique, régiments bavarois et prussiens se comportèrent avec une identique sauvagerie, puisqu'en outre, nous trouvons, au bas du manifeste, autant de noms bavarois que des noms prussiens. Il paraît d'ailleurs — et c'est un trait de leur psycho logie qui m'avait échappé — que les Bavarois sont connus pour leur violence. « On dit qu'ils sont lents à se décider, mais qu'une fois déchaînés, ils ne connaissent plus rien. En 1870, de Moltke, qui les connaissait, eut soin de les mettre en avant ». Ce sera, en tous cas, la flétrissure et la honte éternelle de ces créatures domestiquées, à l'échine souple, au dos toujours tendu, toujours prêts à rectifier l'alignement comme leurs soldats dans le rang sous le plat du sabre de leur supérieur hiérarchique ! Mais quoi ! le plus fameux de leurs Intellectuels, celui dont ils se réclament sans trêve, Gœthe lui-même ne leur donnait-il pas l'exemple, dans une illustre circonstance, rapportée par les biographes du *flamand* Van Beethoven, quand celui-ci reprochait durement à celui-là de courber l'échine devant les Princes : — « Rois et Princes, disait fièrement Beethoven, peuvent bien faire des professeurs et des conseillers secrets. Ils peuvent les combler de titres et de décorations. Mais ils ne peuvent pas faire de grands hommes, des esprits fiers s'élevant au-dessus de la fiente du monde. »

*
* *

Est-ce là une raison pour rejeter à jamais, comme indigne d'occuper notre attention, toute production d'ordre matériel ou moral, dès l'instant qu'elle porte l'estampille allemande ? Je me rappelle, et toujours me rappellerai que, dans la période où Paris fut menacé par l'investissement des hordes barbares, j'étais accablé d'insomnies, aggravées d'hallucinations qui me faisaient assister, comme à autant de réalités, à des scènes d'horreur, lesquelles eûssent pu tout aussi bien devenir des réalités. Un seul médicament me faisait dormir..., et c'était un produit allemand, devenu de plus en plus rare. Un jour que j'en demandais dans une pharmacie, je crus que le regard du tenancier allait me foudroyer. — « D'abord, m'empressé-je de lui répondre, je ne suis pas tenu de savoir que c'est là un produit germanique. Et puis, quand bien même je le saurais, si c'est le seul qui m'apporte un soulagement, ne serais-je pas stupide de m'en priver ?. » — Est-ce que les Français vont renoncer au merveilleux Salvarsan d'Ehrlich — vulgo 606 — parce que ce chimiste, aussi ingénieux comme chimiste que maladroit comme Allemand, n'a pas hésité à apposer sa signature au bas du fameux manifeste ? Le demi-Fou casqué qui préside aux destinées de l'Empire a donné des or-

dres au bataillon de ses Intellectuels militarisés pour la circonstance... Comment pourraient-ils ne pas s'aplatir devant celui que son oncle, Edouard VII, appelait lui-même un dément ! A la date où les travaux de Koch sur la tuberculose n'avaient point encore abouti, rappelez-vous le trait fameux de Guillaume prescrivant à l'inventeur d'appliquer sa méthode en tout état de cause, et la lutte que dut soutenir l'illustre bactériologiste pour échapper aux conséquences néfastes, néfastes pour les malades autant que pour lui-même, de la folie impériale !

Le raisonnement n'a-t-il pas une identique valeur dans l'ordre moral et intellectuel ? Parce que Siegfried Wagner, héritier indigne d'un grand génie et d'un grand nom, qui avec son illustre père, ne présente que la ressemblance caricaturale du nez et du menton — nez d'aigle chez un oison — parce que, dis-je, Siegfried Wagner a, lui aussi, signé le manifeste, rejetterons-nous en bloc le monument wagnérien ? J'écrivais un jour dans la *Revue Bleue*, après la première représentation des *Barbares* de M. Camille Saint-Saëns — lesquels Barbares n'étaient d'ailleurs pas les Teutons — qu'il y avait plus de musique, plus de *vraie musique*, si l'on entend par là ces qualités essentielles qui, de l'œuvre se dégagent comme un parfum du flacon, dans un lied de Schumann ou un nocturne de

Chopin, que dans les cinq actes des *Barbares*. Cette vérité évidente que ne contredira nul musicien, en est-elle moins une vérité aujourd'hui, parce que les hordes teutoniques ont dévasté sept ou huit de nos départements ? Elle ne serait contestable qu'aux yeux de ceux qui jugent la valeur d'un artiste d'après son grade dans l'ordre de la Légion d'honneur. Les palinodies du jeune Siegfried, qui tira une partie de ses revenus des prodigieux succès remportés en France par l'œuvre de son illustre père, la ridicule et méprisable *Capitulation* elle-même, signée par ce dernier, empêcheront-elles que, dans le passé comme dans l'avenir, *Tristan* ne soit la plus haute et la plus angoissante expression du délire d'amour, comme *Parsifal* est le plus haut symbole moderne du mysticisme chrétien... Il faut que M. Saint-Saëns s'y résigne — et les élucubrations de sa critique seront impuissantes là-contre — son œuvre sera depuis longtemps sortie de la mémoire des hommes que *Tristan* et *Parsifal* brilleront encore au ciel de l'art d'un immortel éclat.

Voilà ce qu'il faut bien comprendre... ce qu'il faut sentir..., non point, grand Dieu, pour restituer aux Teutons un rang quelconque dans notre amitié, comme l'imaginait M. Anatole France — cela, nous ne l'admettrons jamais — mais pour marquer simplement notre supériorité sur ceux-là

même qui prétendaient ensevelir l'adversaire sous des ruines fumantes. Que notre culture gagne davantage, qu'elle tire un meilleur profit d'une communion directe avec des œuvres d'essence latine..., cela, c'est une autre question et qui vaut d'être discutée dans le détail ! Après la guerre de 1914 — celle que nous appellerons la *Grande Guerre* par opposition avec la *Guerre* tout court, celle de 1870 qui, au dire de ses témoins conscients pouvant aujourd'hui comparer, ne fut qu'une *idylle* auprès de l'autre,— il est évident que l'œuvre wagnérienne aura de rudes assauts à subir, et moi-même, tout le premier, qui fus un de ses plus chauds partisans, j'aurais aujourd'hui quelque pudeur à applaudir Wagner, tout en proclamant son génie. Il me semble pourtant que je vois mieux, et plus loin que tels autres, quand je ne subordonne pas mes jugements à l'influence déformatrice des événements actuels.

# La Gravité de l'Ame Française

C'est toujours comme le plus sensible et le plus exact des baromètres qu'il convient de suivre les oscillations de la presse germanique, car, en vertu d'une unanimité curieuse, les interprétations qu'elle tire des événements nous deviennent plus précieuses, comme signes avant-coureurs d'avenir, que les communiqués les plus sincères de notre état-major et ceux-là même de nos alliés qui n'ont jamais menti. Une question se pose qu'il faut élucider : comment se fait-il que la censure de Berlin, qui de près suivait toutes choses au début, laisse passer des commentaires qui ont tout l'air d'un aveu angoissé ? Arrogante, hautaine, méprisante, ne doutant pas un instant de l'issue finale, durant les huit premiers mois des hostilités, la presse germanique donne l'exemple d'une brusque interversion pour se faire tout à coup modeste, équitable et proclamer bien haut la puissance d'adversaires que, tout à l'heure, elle méprisait.

A cela deux raisons, semble-t-il. La première.

c'est un désir, fort compréhensible, de préparer dans leur empire l'opinion de la bourgeoisie et du peuple aux pénibles rappels à l'ordre que les événements leur annoncent et qui s'accumulent au ciel germanique comme autant de nuages sombres envahissant l'horizon. J'ai dit : la bourgeoisie et le peuple, car depuis longtemps leur état-major sait à quoi s'en tenir. Il s'agit donc de compenser l'effet des mensonges organisés et du bluff formidable dont la classe dirigeante a sans trève bercé l'opinion.Seconde raison, toute physiologique celle-là, et tenant aux réactions intimes de leur tempérament, aussi certaines, aussi précises, pour n'être pas toujours discernables, que celles de l'organisme sous l'influence de tels agents thérapeutiques qui le secouent violemmment ! Ces réactions, elles sont essentiellement allemandes, inhérentes à leur nature : ce sont celles de la lâcheté héréditaire qui fait que rien ne les rend braves comme la pensée de pouvoir abuser de plus faibles qu'eux; qu'en revanche rien ne les déprime comme de sentir qu'ils ont affaire à plus fort qu'eux. Arrogants et grossiers avec les faibles, plats et obséquieux avec les forts, âmes de valets, pour tout dre, même chez les plus titrés et les plus décorés — le manifeste des intellectuels en fait foi — tel est leur signalement. Et certes des représentants de cette catégorie, ils n'en ont pas le monopole...,

et nous la connaissons aussi chez nous, mais seulement à titre individuel, tandis qu'au delà du Rhin, c'est une marque de la collectivité. Il y a beau temps d'ailleurs que la sagesse des nations et notre propre génie ont stigmatisé ce trait dans l'adage fameux : « *Oignez vilain, il vous poindra... Poignez vilain, il vous oindra* ». En ce sens quel affreux vilain est l'Allemand !

La lâcheté, voilà donc le signalement, le plus caractéristique, et peut-être le plus saisissant de l'âme allemande, telle que nous la proposent en sa laideur les événements actuels. Et je ne saurais oublier ce trait, noté voici quelques années à l'une des gares d'arrêt de notre beau midi, cette Provence aux flots bleus, si lamentablement envahie et souillée depuis tant d'années par leur présence, par leurs hôteliers, par leurs commerçants, par leurs parvenus de toute catégorie (1). Comme je m'apprêtais à descendre du wagon où j'avais voyagé avec un Allemand, qui, des pieds à la tête étalait sa race, avec sa chaîne d'or à breloques tirée sur son ventre et ses diamants aux doigts, le butor héla un porteur de si grossière façon, que je ne pus contenir mon indignation — « Dites-donc,

(1) Je rappelle que M. Gustave Le Bon a, jadis publié un article prophétique sur *La Conquête de la Côte d'Azur par les Allemands*, (*Revue Bleue*, numéro du 26 mai 1906).

m'écriai-je, est-ce que par hasard vous vous croyez chez vous pour oser parler ainsi à cet homme ! » — Faut-il ajouter que dès l'instant le Teuton fila doux !

*
* *

Donc les Allemands, comme s'il s'agissait de préparer chez eux l'opinion, veulent bien reconnaître que les Français sont de sérieux adversaires. On se rappelle l'article du *Tag* de Berlin, et son aveu qui sonne comme un cri d'angoisse : — « Nous pensions que la France était corrompue, qu'elle avait perdu le sens de la solidarité nationale. Nous constatons maintenant que les Français sont des adversaires formidables. Ceux qui nous ont conduits à toutes ces erreurs, à tous ces faux calculs, à toutes ces méprises, ont assumé un lourd fardeau de responsabilités. »

Et l'angoisse apparaît plus manifeste encore dans tel catholique organe de Vienne qui, après la prise de Przemisl et l'invasion de la Hongrie, invoque la Vierge, « suprême ressource de l'Autriche à l'encontre des armées russes ». Avec les Autrichiens on peut s'attendre à tout, et pourtant, faut-il le dire ? nul ne s'attendait à voir la Vierge en cette affaire, car du seul point de vue de la logique du croyant, on comprend assez mal, chez

la protectrice des faibles et des orphelins, sublime et tendre figure issue de l'imagination catholique, ce rôle d'intercession en faveur de bandits qui affirment, comme premier article de foi, l'assassinat des vieillards, le viol des femmes et l'anéantissement des enfants jusque dans le sein de leur mère (1) !

Que voilà donc des aveux dépouillés d'artifice, des aveux expressifs, lourdement appuyés, et comme jamais nous n'en eussions fait, nous autres, aux pires heures de découragement, à supposer même que l'armée de von Klück eût été plus rapprochée de nous que jamais on ne la vît ! Mais chaque peuple trahit son âme par ses manifestations extérieures, comme chaque individu d'ailleurs, et depuis longtemps nous le savions que l'Allemand manquait d'élégance et de doigté.

*
* *

Retenons-en pourtant ce qui, d'un tel aveu fait une date, et ce que, dans ces articles, il importe de fixer : la constatation par l'adversaire de notre sérieux et de notre gravité, l'affirmation, en une cir-

(1) On trouverait encore d'autres documents pour faire nombre. Nous n'avons retenu ici que les plus expressifs.

constance solennelle — car quoi de plus solennel que les premières angoisses du désastre approchant ! — d'une attitude qui, jusque dans l'élément civil fut un des plus beaux spectacles qu'ait donné la France, depuis le début des hostilités. Tandis que la grossièreté allemande et le fond impur d'une race abjecte qui a trouvé son ultime expression en soulignant de ses ricanements l'angoisse des victimes se débattant sous le feu de ses torpilles ; tandis que cette grossièreté célébrait en ripailles nocturnes, les communiqués de victoire et la marche sur la Capitale... de notre Paris, de cette ville où les Allemands avaient vu la moderne Babylone, l'attitude grave et pensive faisait un cortège de sympathie douloureuse, mais ferme, au deuil des mères, des épouses et des sœurs, qui, voilées de crêpes, avaient à pleurer un disparu ! Et l'on se demandait en vérité où le spectacle était le plus héroïque et le plus réconfortant..., sur la ligne des tranchées où nos soldats préparaient l'œuvre de libération, en faisant de leur corps un rempart aux murailles sacrées de Paris, ou bien parmi ces chères et nobles femmes qui affirmèrent leur courage civique et cet art souverain de refouler les larmes qui viennent aux yeux dans les heures de trop grande tristesse, en substituant aux douleurs individuelles l'image du risque collectif !

Pauvres observateurs en vérité, comme nous l'avons déjà tant dit, comme leurs propres écrivains le leur ont répété — ceux qui étaient pénétrés de la culture latine, les Gœthe, les Heine, les Schopenhauer et les Nietzsche — misérables psychologues, qui se croient sûrs de leur affaire parce qu'ils ont mené leur enquête dans la tribune publique des Assemblées parlementaires ou aux répétitions générales de nos théâtres du boulevard, où la comédie des politiciens accrochés à leurs sièges et le masque fardé de quelques filles, leur paraissaient des documents irréfutables sur l'état d'âme de la Nation ! Il me souvient d'avoir vu, et toute ma vie je me rappellerai le facies inoubliable d'un de ces espions à gages,qui faisait les beaux jours d'un recueil international publié à Paris, et qui se dilatait d'aise dans les tribunes du Parlement comme d'ailleurs aux répétitions générales de nos théâtres, chaque fois qu'un document nouveau lui fournissait un trait qu'il croyait plus démonstratif de notre affaiblissement moral ! Combien il eût été intéressant de saisir à la poste, avant leur départ pour Berlin, les commentaires que ce triste personnage expédiait à son journal pour entretenir l'opinion allemande ! Mais voilà, ce sont des choses qu'en France nous ne pouvons nous décider à faire, parce qu'un idéalisme impénitent nous encombre de scrupules qui doivent bien amuser l'adversaire !

*
* *

Ces bandits exerçaient leur action avec une audace et une licence qui nous surprennent aujourd'hui, parce que nous demeuronstoujours la *Douce France*, de qui l'âme essentielle répond au charme de ses paysages, le pays où la sociabilité est le signe distinctif de la race, où la bienveillance à l'égard de l'étranger atteint, si elle ne les dépasse, les limites du ridicule. Faut-il que ce soit le fond de notre mentalité française — je n'ai pas dit *latine*, car d'autres Latins ne la possèdent pas au même degré — pour qu'au début de la guerre l'opinion ait toléré qu'on attribuât le nom d'une avenue au chef d'un parti de qui les doctrines coupables, si elles eussent prévalu, n'auraient abouti à rien moins qu'à faire de nous des Allemands dans le bref délai de l'attaque brusquée — doctrines criminelles, je le répète, parce qu'elles étaient pleinement conscientes de leur but, en dépit du nuage de chimères qui embrumaient ce cerveau de tumultueux bavard ! Faut-il qu'à l'heure actuelle il persiste encore, pour qu'aujourd'hui, après tout ce que nous ont appris des documents certains, cette même opinion puisse tolérer, en place d'une haine commune, cette sainte haine qui nous doit rapprocher — véritable ciment de l'union sacrée,

et que le Christ lui-même n'eût pas désavouée — les insinuations non moins criminelles d'un parti qui ose parler de réconciliation possible, en affirmant des visées de socialisme international dont on ne discerne que trop le but intéressé, et qui, pour des oreilles françaises, rend un son si faux à l'heure tragique que nous vivons !

## Soyons durs

Il faut le prendre à notre compte, ce mot qu'ils eurent l'impudente audace de diriger contre nous — tel un revolver braqué sur la victime qu'on espère réduire ! Et avec quelle joie nous l'inscrivons, maintenant que nous tenons la certitude de la victoire ! Oui, soyons durs, c'est-à-dire qu'aucune considération amollissante de pitié chrétienne, même pas et surtout pas de sensiblerie socialiste, ne vienne affaiblir les justes représailles qui les attendent ! On sent déjà, à de certains signes, à des documents qui circulent, à des tentatives de pression morale, à des ligues qui se préparent dans l'ombre et voudraient exercer une action occulte, on sent je ne sais quel souffle amollissant qui passe sur nous autres civils et travaille à orienter l'opinion dans le sens d'un arrangement possible et prochain.

Evidemment, ces gens-là n'ont pas d'imagination. Jamais ils ne se sont représenté, dans leur réalité tangible, les horreurs de l'invasion, telle

que la connurent nos régions du Nord et la Belgique. Ils n'ont pas entendu résonner à leurs oreilles le bruit lourd des bottes teutones frappant le pavé de nos villages, ni les cris d'horreur des victimes groupées comme un vil bétail sur le rebord du talus au bas duquel, quelques minutes après, vont être enfouis leurs cadavres. Ils n'ont pas davantage entendu les supplications des enfants et des femmes violemment arrachés à leurs pères et à leurs maris, ni la suffocation des pauvres êtres livrés aux immondes fantaisies des Barbares. Tout cela ne compte point pour eux, non plus que les angoisses des infortunés marins se débattant au-dessus des flots, parmi les ricanements des bandits qui insultent à leur sort ! Gageons qu'ils n'ont nul fils au front, nulle femme risquant d'être livrée au bon plaisir de la soldatesque allemande. Et puis, je le répète, ils n'ont pas d'imagination, et peut-être avez-vous observé que cette défaillance des facultés représentatives favorise étrangement la bienveillance, et ce qu'ils appellent les sentiments humanitaires !

Ils sont encore assez nombreux, bien que jusqu'ici on ne les discerne pas par groupes, sauf dans l'équipe socialiste. Ils découvrent un peu de cette mentalité neutre que M. Romain Rolland chérit entre toutes, et à laquelle il donne de fréquents témoignages dans les colonnes du *Journal*

*de Genève*. Et ce qu'il y a de dangereux, de redoutable dans leur cas, c'est que ces gens-là ont tout l'air d'être mûs des meilleurs sentiments, et que leur travail latent, si par malheur il venait à triompher, n'atteindrait à rien moins qu'à annihiler le plus formidable effort qu'une sainte cause ait jamais soutenu pour la libération du monde !

*
* *

Dieu merci, l'Angleterre est avec nous — et c'est le gage certain des indispensables représailles, auxquelles notre légendaire Idéalisme n'eût pas spontanément incliné. Bon pour les pays qui entretiennent une froide neutralité, de songer à la fondation d'organes internationaux qui masquent simplement un désir, peut-être encouragé en secret, de passer l'éponge sur les mois écoulés ! Tant pis pour les écrivains français ou dénommés tels (1) qui s'y laissent prendre et par là marquent bien qu'ils

(1) La *Revue de Paris* affirme que M. Romain Rolland a donné son adhésion à la fondation d'un certain organe international qui tendrait à préparer un rapprochement intellectuel avec les Allemands. De M. Romain Rolland, je n'en suis pas surpris, après ses articles inconvenants du *Journal de Genève*. La même attitude est attribuée à M. André Gide et j'avoue que mon étonnement est plus grand. M. Ernest Lavisse a bien marqué le *non possumus*, qui doit être la réplique à ces messieurs.

n'ont retenu de la France que les avantages précis qu'ils s'y trouvaient. Donc, l'Angleterre est avec nous, elle qui ne pardonne pas — et les Allemands le savent bien — l'Angleterre qui eut raison de l'Empereur, le seul vrai, le nôtre, celui en face duquel leur Kaiser n'est qu'un pitre de bas étage !

Je me rappelle comme hier — la date n'en est d'ailleurs pas si éloignée — cette tragique nuit du mois d'août, qui précéda le vote de la Chambre des Communes sur la participation anglaise au Conflit européen. J'avais senti l'importance, *morale* autant que matérielle, de cette précieuse collaboration — et ce fut une nuit affreuse, surtout pour un imaginatif, de qui les idées s'imposent avec une hantise hallucinatoire — nuit toute agitée d'une angoisse patriotique que chacun comprendra. Car j'entendais à la lettre les lourdes bottes teutonnes rythmant la marche des soldats à travers les rues de la capitale, et j'assistais effectivement aux horreurs qu'ils n'eûssent pas manqué d'y commettre !

Pour moi, la collaboration de l'Angleterre dans l'œuvre des Alliés, c'était d'abord l'assurance que la mer serait gardée, là où nous étions impuissants à le faire, c'est-à-dire pour la protection de nos côtes de la Manche. Mais c'était quelque chose de plus important encore et qui, d'ailleurs, en

découlait comme de sa cause un effet : cette autre certitude tirée de l'intuition psychologique, qu'à l'heure du règlement définitif, la fameuse prescription des Allemands, le : *Soyons durs* qu'ils ont prononcé comme un axiome de guerre, leur serait retournée implacablement. Car, de notre côté, je l'avoue, mon espoir n'était pas grand !

Il faut qu'ici je fasse ma confession : avant la guerre, je ne me sentais qu'une sympathie médiocre pour l'Angleterre : une ignorance coupable de sa langue, un tempérament très tranché de latin, peut-être encore d'autres motifs obscurs, ou que je n'arrivais pas à discerner... autant de raisons me mettant en garde contre un peuple de qui les réactions m'apparaissaient en tout contraires aux nôtres : entre eux et nous, je voyais comme l'abîme de deux façons de sentir différentes... et je crois bien, Dieu me pardonne ! qu'il m'est arrivé de dire, peut-être même d'écrire, qu'entre un Allemand et un Anglais, mon choix ne saurait être douteux. Des souvenirs très-précis de jeunesse, de nombreux voyages en Allemagne, surtout en Bavière, des convictions wagnériennes enracinées..., autant de circonstances atténuantes que je m'empresse d'invoquer à ma décharge !

Faut-il ajouter que, dès les premiers jours de la guerre, j'avais trouvé mon chemin de Damas, et ce fut alors une interversion bien justifiée des

points de vue ! Au prix de la haine en effet, que vaut l'amour pour rapprocher des êtres ou des groupements d'êtres, surtout cette haine sainte qui trouve sa justification et sa noblesse, approuvée par Dieu même, dans la conscience du Devoir accompli et la révolte du Droit outragé ! *La Haine emporte tout*, dit notre ami Barrès, et comme il a raison ! C'est peu de l'indiquer. Il en faut encore préciser les causes psychologiques, dont il se charge de marquer l'essentielle : « Elle dote de certaines beautés les êtres; comme elle nous amène à fournir notre maximum d'énergie dans une direction unique, elle nous donne forcément sur d'autres points d'admirables désintéressements. »

*
* *

Rarement il me fut donné de sentir, comme à cette heure, la puissance de l'énergie solidaire pouvant unir deux peuples, à la façon d'un ciment sacré : celle qui, depuis quelques mois, fait des Anglais nos frères, qui atteindront à l'amour par la communion d'une même et sainte haine ! Ah ! les Allemands le sentirent bien, si mauvais psychologues soient-ils, et le jour où la Chambre des Communes prenait la décision qui complétait le tryptique de l'Alliance, ce jour-là les clairvoyants d'entre les Teutons, ceux qu'on ne mène

pas à l'abattoir à la façon d'un troupeau, sentirent toute la gravité de leur cas. Au surplus, que pouvaient-ils attendre d'un peuple sur le compte duquel ils avaient marqué leur sentiment et leurs intentions avec la cynique franchise que l'on connaît : — « Le nid central et le siège de toute l'hypocrisie du monde, qui est sur la Tamise, doit être détruit. Point de respect pour les tombeaux de Shakespeare, de Newton et de Faraday ! On ne peut avoir de vraie paix avec un voleur des grands chemins, tant qu'il n'aura pas péri ou qu'on ne l'aura pas détruit. La lutte contre ce bandit est plus encore qu'une lutte pour l'existence et l'honneur du Vaterland ; elle est une croisade pour affirmer l'existence de l'honnêteté sur la terre » (1).

La suite des événements s'est chargée de nous montrer comment ils comprenaient ces mots : l'honneur et l'honnêteté ! et comme, par une sorte de providentielle complicité, les misérables ont accumulé des crimes qui, renchérissant à mesure, plus encore que des crimes, étaient aussi des fautes et de lourdes fautes. D'abord stupéfait, puis

---

(1) Telle est la délicate appréciation de l'Allemagne sur l'Angleterre, sous la plume du Dr Glenard, un de leurs Intellectuels, signataire du manifeste fameux. Et voilà les misérables que notre Institut eut si longtemps la naïveté de ménager !

indigné, le groupe des Neutres assista à l'accumulation de ces horreurs qui éloignaient de la cause allemande les dernières sympathies et dessillaient les yeux des plus prévenus. Dieu sait s'il fallut du temps et si l'opinion américaine, autant que celle des pays scandinaves, fut longue à se déclancher ! A l'heure présente, c'est une chose faite, car les derniers soutiens moraux de l'Allemagne ont compris à quel abîme leurs premières illusions les pourraient entraîner !

L'Angleterre qui, elle, n'eut jamais d'illusions, et qui est d'ailleurs le pays le plus lucidement réaliste de la terre, continue son effort, parallèle au nôtre, avec le calme et le sang-froid qui composent la force essentielle de cette race. Dès le début des hostilités, elle marquait sa volonté implacable d'en finir une fois pour toutes avec la bête enragée que figure à ses yeux le militarisme germanique. Et elle en finira ! Plus encore que de ses soldats, elle nous appuie, nous réconforte de son exemple et d'une volonté que rien ne peut briser. Moins éprouvée que nous, moins directement à coup sûr, puisque son sol n'a point été souillé, elle saura écouter, plus attentivement que nous, la voix des morts qui crie vengeance et qui s'élève de nos sillons. Certains diront peut-être que son attitude est commandée par l'intérêt exclusif et cette occasion unique, depuis longtemps

attendue, d'anéantir un adversaire qui lui disputait le commerce du monde et eût été sans pitié si la fortune des armes lui avait souri ! Qu'importe le mobile ! Le résultat seul mérite de nous intéresser. Je n'ai jamais visé au rôle de prophète et dans cette circonstance je le voudrais moins que jamais. Gageons pourtant qu'à l'heure décisive des comptes, quand l'ennemi terrassé demandera grâce, en face d'une France toujours accessible à la pitié, et surtout d'un parti socialiste qui verra la meilleure réclame électorale dans les doléances d'une sensiblerie coupable, l'Angleterre se dressera implacable, justement implacable, pour retourner à l'Alllemagne le fameux : *Soyons durs*, et traquer la bête fauve jusqu'à ce qu'elle s'affaisse sur elle-même.

# Allemands contre l'Allemagne

---

Elisabeth d'Autriche, Impératrice errante, ou bien encore, comme l'appelait notre ami Barrès : Impératrice de la solitude — à qui son époux, François-Joseph, avait apporté en cadeau de noces un de ces souvenirs qu'on n'oublie pas —, professait un tel culte pour le délicieux Henri Heine qu'elle s'était mis en tête de lui faire élever une statue sur la grand'place de sa ville natale, qui était Düsseldorf. La difficulté, c'est que Düsseldorf dépendait du bon vouloir de Guillaume, qui gardait un ressentiment au poète des pages lyriques par lui consacrées à l'*Empereur*. Car l'Empereur, pour Heine, c'était le seul qui eût droit à ce titre, c'était l'unique, c'était le *nôtre*, qu'il exalte dans son fameux *Tambour Legrand*. On sait comment le souhait de l'Impératrice Elisabeth vint se heurter à la rancune implacable de Guillaume, et comment celle-ci fit élever la statue de Heine dans sa retraite de l'Achilleion à Corfou. Après la mort d'Elisabeth, Guillaume, à son tour,

devint propriétaire du fameux palais, et certains critiques racontent que le principal but de Guillaume en acquérant l'Achilleion, fut de pouvoir, de son socle déboulonner, si j'ose dire, l'image du poète anti-allemand auquel il conservait une inexpiable rancune.

*
* *

Si j'ai cité cette anecdote, c'est qu'elle m'est apparue comme la plus belle illustration du thème saisissant dont je me propose de développer ici les variations... à savoir l'énormité des erreurs psychologiques qui, de tout temps, furent propres à la mentalité germanique, d'une façon générale..., leur *insuffisance psychologique*, qui se retrouve jusque dans leurs philosophes, Kant et Leibnitz. Dirai-je que ce fut une des causes, et sans doute la principale, pour quoi cette puissante organisation, administrative et militaire, sans doute la première du monde, en est aujourd'hui au point où nous l'observons. Voyez et rapprochez leurs erreurs de psychologie, ces erreurs qui furent à la base de toute leur diplomatie, et que leurs services d'espionnage, ne surent pas compenser.

Pour la France, ils avaient, — nul de nous ne le conteste, — la plus merveilleuse organisation matérielle qui se puisse concevoir, et nous avions

commis cette faute lourde de nous laisser envahir par l'élément teuton au point que, l'autre jour, dans une seule maison de Paris, je constatais qu'à la date du 28 juillet, veille de la déclaration de guerre, sur cinq locataires, il y avait trois Allemands ! Mais ces espions, si documentés fussent-ils, si habiles à *repérer* nos positions *matérielles*, demeuraient complètement obtus en ce qui touche nos positions *morales*, et comme l'a écrit le souverain maître en l'art de la guerre, Napoléon : « L'élément moral est pour moitié dans le succès ». Ces espions pouvaient donc renseigner leur gouvernement sur les lacunes évidentes de notre armement... Mais, en les documentant aussi sur nos divisions intérieures, ils y voyaient pour eux la principale chance de succès ! Les événements ont prouvé magnifiquement jusqu'à quel point leur erreur fut grande !

Pour l'Angleterre, ils pensaient que la vision de l'intérêt *immédiat* qui semble commander toute la politique anglaise, suffirait à écarter de la lice le champion britannique. Ils ne songeaient pas, les malheureux, qu'il est quelquefois utile d'écarter l'intérêt immédiat et précis, pour attacher ses regards sur des positions plus lointaines, et qu'en tout cas, et même du seul point de vue des *affaires* britanniques, mettant à l'écart toute question de sentiment, l'Angleterre tenait une occasion

sans pareille et qu'elle ne retrouverait plus, de réduire à néant, ou tout au moins d'amoindrir le commerce allemand, pour se substituer à lui ! Quelle seconde et formidable erreur de calcul !

Pour la Russie, leurs vues n'étaient pas moins étroites, et ils ajoutaient à la mesquinerie de ces vues, cette stupide et gratuite injure, dès le début des hostilités, qui consistait à retenir prisonnière l'impératrice douairière de toutes les Russies : injure que le tzar Nicolas ne devait jamais pardonner à Guillaume.

Ce sont ces faits rapprochés qui donnent un accent prophétique au jugement porté sur eux par un de leurs meilleurs hommes d'Etat, le prince de Bülow, qui, pendant douze années, fut associé à la politique de Guillaume, le second successeur de Bismarck, associé, dis-je, à cette politique personnelle de Guillaume II, dont il eut à se dégager finalement, on se rappelle de quelle façon retentissante, quand il lui fallut, sous peine d'être compromis lui-même, désavouer un des gestes les plus fous de son impérial maître, qui, cette fois, dépassait la mesure : Voici en quels termes, il s'exprime — tous les mots de cette déclaration sont à méditer :

« — Nous autres, Allemands, par notre maladresse politique, par les déformations et la confusion de notre

vie nationale intérieure, nous *n'avons que trop souvent trahi les succès de nos armes!* Par notre politique intérieure mesquine et à courte vue, nous nous sommes rendu impossible pendant des siècles une politique étrangère féconde. Le défaut de sens politique impose des limites étroites aux possibilités d'action. Mais il coulera beaucoup d'eau sous nos ponts jusqu'à ce que les faiblesses et les défauts innés de notre tempérament politique diparaissent. Cependant, le *Destin*, qui, au su de tous, est un mentor distingué mais coûteux, pourrait bien entreprendre de nous éduquer au point de vue politique, c'est-à-dire par le dommage que ne cessent de nous faire les faiblesses inhérentes au caractère de notre peuple.

*
* *

Songez que ce jugement d'un des premiers hommes d'Etat de l'Allemagne a paru à la veille de la guerre, et, si l'on rapproche sa date de publication des événements qui suivirent, quel saisissant caractère de prophétie ne revêt-il pas à nos yeux ! Le prince de Bülow est un réaliste, et un réaliste qui voit clair, grâce à une culture internationale, où les éléments italiens viennent assouplir ce qu'il y aurait de trop rude dans la vision germanique. Encore n'est-ce qu'un *homme politique*, et les hommes politiques discernent les choses *analytiquement*, *discursivement*, en démontant les rouages un à un, tandis que pour posséder les ensembles, il n'y a que les poètes —

j'entends ceux qui ont cet état de *grâce* que donne le Génie. Nous allons donc maintenant écouter sur eux-mêmes la voix de leurs poètes, et des plus grands qui aient paru depuis le début du XIX[e] siècle.

Le plus grand de tous d'abord, celui dont ils ont l'audace de se réclamer, même les Teutons d'aujourd'hui, ce Gœthe qui, s'il vivait de nos jours, n'aurait, certes, pas de plus grand souci que de troquer sa nationalité contre la nôtre. Il y a de lui une phrase lapidaire, comme on en trouve dans ses conversations avec Eckermann, qui est citée par le prince de Bülow dans son livre : la *Politique allemande*, à l'appui de ses dires, et qui est la suivante :

« L'Allemand est *capable* dans le *détail*, et *piteux* dans l'ensemble ! »

Quel jugement plus cruel, et plus terrible que celui-là ! Surtout si l'on songe que, dans sa pensée, celui que le grand olympien de Weimar oppose à l'Allemand, c'est le génie français dont il est lui-même tout imprégné, et auquel à tout instant il rend hommage.

*
* *

Mais j'ai hâte d'arriver à celui qui, le plus, nous intéresse, à celui dont l'œuvre a été l'inspiratrice

de mon sujet : au délicieux et charmant Henri Heine, que les hasards de la Destinée firent naître à Düsseldorf, en pleine Allemagne, mais qu'une sorte de décret nominatif avait marqué pour être un Français d'adoption et le plus parisien des Français. S'il me fallait détacher de son œuvre les extraits caractéristiques qui marquent ses prédilections, un article n'y suffirait pas. Je ne toucherai donc qu'aux pages les plus frappantes, à celles qui iront droit au cœur de mon sujet.

Vous connaissez tous ce délicieux génie, suave et ironique à la fois, tendre et rieur, dont le symbole visible nous apparaît un visage souriant, mais tout trempé de larmes. Nul esprit cultivé n'ignore les strophes immortelles de l'*Intermezzo* qui l'expriment tout entier et traduisent les enchantements et les perfidies de l'Amour, éternels comme l'Amour lui-même, et qui valent aussi bien sous le ciel de Düsseldorf que sous le ciel de Paris ! Un tel homme était fait pour trouver le plus merveilleux accord entre sa nature intime et notre génie français. En fait, il fut l'ami de tous ceux qui, à l'époque romantique, firent la gloire de notre pays : il le fut de Théophile Gautier, d'Alfred de Musset, d'Eug. Delacroix, de Berlioz, et je ne cite que les étoiles de première grandeur.

Ce qu'il faut observer, c'est le coup de foudre de cette union d'amour avec la France. Henri Heine arrive à Paris, venant de Düsseldorf, au mois de mai 1831, c'est-à-dire au lendemain de la première d'*Hernani*, et voici ce qu'il écrit :

— « J'y entrai par la porte monumentale du boulevard Saint-Denis, arc-de-triomphe érigé primitivement en l'honneur de Louis XIV, mais qui dut servir ce jour-là à glorifier la joyeuse entrée d'un poète allemand dans Paris. Ce qui m'imposait le plus, c'est que tout le monde parlait français, cette langue qui est chez nous la marque distinctive des gens de qualité! Ici, le peuple entier est donc d'aussi bonne compagnie que chez nous la noblesse. L'urbanité et la bienveillance se lisaient sur tous les visages. Que ces hommes étaient polis, et que ces jolies femmes étaient souriantes ! Si quelqu'un me bousculait par inadvertance, sans me demander pardon aussitôt, je pouvais penser que c'était un de mes compatriotes; et si quelque belle montrait une mine rechignée et aigrelette, j'étais sûr qu'elle avait bu du vinaigre, ou qu'elle savait lire Klopstock en original. Je trouvais tout on ne peut plus amusant. Le ciel était si bleu, l'air si doux et si généreux! Et avec cela brillaient encore par-ci, par-là, les feux du soleil de juillet. »

Ne l'oublions pas. C'est un poète qui parle, bien que dans ces pages, il écrive en prose ; mais la prose de Heine égale ses plus beaux vers. Et si je parais faire une restriction en disant :

« Voici un poète qui parle », c'est que, par un privilège sans second, les poètes voient les images du monde réel se refléter dans le miroir enchanteur et toujours grossissant de leur esprit. J'ajouterai : c'est un poète amoureux, qui a subi le coup de foudre dès sa première rencontre avec celle qu'il aime..., notre pays en la circonstance — car le propre de l'amour est de gratifier qui l'éprouve d'une indulgence inépuisable pour celle qui en est l'objet. Je ne jurerais pas que la réalité du Paris de 1831 fût exactement conforme à l'image que s'en formait l'auteur de *l'Intermezzo*. Mais tel lui apparaissait-il, et ce tableau, vous le sentez, est moins fait pour lui-même que *contre* quelqu'un : ce quelqu'un c'est l'Allemagne. A ce titre, il nous intéresse par-dessus tout !

Voyons si la tendresse de Heine fut fidèle a celle qu'il avait élue d'un si bel élan d'enthousiasme, car il ne suffit pas qu'un amour soit brûlant, encore faut-il qu'il soit durable, et vous savez que certains psychologues désenchanteurs, je le reconnais, mais assez perspicaces, sont d'accord pour affirmer que les mariages de passion ont le grave défaut habituel de n'offrir que de médiocres garanties de durée.

Le voici donc à Paris, en contact avec l'esprit français, avec ce qu'il y a de plus brillant dans l'esprit français. Comment va-t-il en dégager

l'essentiel ? Toujours, on retrouve sa note d'ironie, sa délicieuse fantaisie, mais si expressive, que toute l'essence psychologique s'en dégage, et par contraste aussi, sans qu'elle soit indiquée autrement que sous le voile de l'allusion, celle de l'Allemand :

« — Je suis certain que les morts s'amusent beaucoup plus à Paris que les vivants chez nous. Quant à moi, si je savais qu'on pût exister à Paris en qualité de spectre, je ne craindrais plus la mort. Je prendrais seulement mes mesures pour être enterré au Père-Lachaise, afin de pouvoir faire mes apparitions à Paris entre minuit et une heure. Quelle heure délicieuse ! Et vous, mes compatriotes, quand vous viendrez à Paris après ma mort, et que vous verrez mon spectre errer la nuit par les rues, ne vous effrayez pas : je ne serai pas un revenant terrible, à la triste manière allemande, mais un spectre parisien, qui revient pour son plaisir ! »

Il n'ironise pas toujours... Plus exactement, par la loi des contrastes, qui équivaut, en littérature, à celle des ombres et des lumières en peinture, Henri Heine utilise l'ironie à travers son œuvre pour mieux nous faire sentir les pages graves et profondes :

« — Combien les légendes populaires de la France sont belles, éclatantes et claires, comparées aux légendes de l'Allemagne, ces tristes enfantements, pétris de sang

et de nuages, dont les formes sont si grises et si blafardes, et l'aspect si cruel! »

Et quand il veut donner un jugement d'ensemble sur notre littérature française, c'est en faisant un retour à son ironie cinglante et en l'appliquant aux cuistres de sa nation en général, à Guillaume Schlegel en particulier :

« — Nous vîmes avec joie et orgueil notre belliqueux compatriote démontrer aux Français que toute leur littérature classique ne vaut rien, que Molière est un bouffon et un farceur, et non pas un poête; que Racine a également bien peu de valeur, et qu'en revanche, nous autres, Allemands, nous sommes incontestablement les Dieux du Parnasse. Son refrain était toujours que les Français sont le peuple le plus prosaïque du monde, et qu'il n'y a pas du tout de poésie en France. »

*
* *

Dans ces divers morceaux, bien expressifs pourtant, l'Allemagne n'est visée qu'indirectement. Ce que nous sentons, sous les traits de la sympathie accordée au génie français, c'est, avant tout, la prédilection marquée d'un esprit libre de toute attache — car n'oublions pas que Heine est d'origine sémite — et qui prend nettement position. C'est peu, cependant, pour lui, que de préciser ses sympathies : il faut qu'il marque ses antipathies. Nous allons voir avec quelle force !

Dans la période où il composa ces pages sur l'Allemagne, le poète n'appartenait à aucune confession : il était loin encore de la fameuse évolution qu'il accomplit à la fin de son existence, sous l'action de la souffrance et qui, du sceptique enivré de la joie de vivre, devait faire un croyant, et un croyant qui proclame son erreur à la face du monde. Il était donc alors dans le meilleur état d'esprit pour juger en toute liberté, puisqu'il ne se rattachait à nul dogme. Quelle singulière valeur cela donne à la déclaration suivante et à la conclusion qu'elle amène sur l'état de la psychologie allemande !

« — Vous le savez, dit-il, je ne suis point partisan du catholicisme. Le protestantisme fut pour moi plus qu'une religion..., ce fut une *mission*... Et pourtant, je dois à la vérité de dire que dans les *Annales du Papisme*, jamais je n'ai trouvé de misères pareilles à celles de la *Gazette évangélique* de Berlin. Les mauvais tours les plus louches des moines, les plus mesquines taquineries de couvents sont choses nobles et généreuses auprès des exploits chrétiens de nos orthodoxes et piétistes dans leur guerre contre les rationalistes.

Ah !... c'est bien l'histoire de tous les temps que Heine nous retrace là, c'est plus particulièrement l'esprit de toutes les querelles religieuses dont souffrirent les plus grands et les plus purs, depuis Jésus jusqu'à Spinoza. « Les communions

religieuses, a dit magnifiquement Renan, berceaux bienfaisants de tant de sérieux et de vertus, n'admettent point qu'on ne se renferme pas exclusivement dans leur sein ; elles ont la prétention d'imprégner à jamais la vie qui a pris chez elles ses commencements. Elles traitent d'apostasie la légitime émancipation de l'esprit qui cherche à voler seul ». Mais ce serait peu faire l'observation s'il ne touchait au fond même de la psychologie qui la commande — car sous chaque manifestation extérieure de l'être il y a une cause psychologique qui la détermine et qui en apparaît bien l'ultime raison. Ici, c'est la *doctrine de haine*, que l'on trouve au fond de ce peuple qui ne connaît point l'amour. Ecoutez ces paroles saisissantes, qui prennent un singulier relief, tout leur relief à la date où nous les rappelons, éclairées à la lueur sinistre des incendies ordonnés par leurs chefs à travers les régions dévastées de la France, de la Belgique et de la Pologne russe :

« — Vous n'avez aucune idée, vous autres Français, de la haine qui éclate en de telles occasions; mais les Allemands sont plus rancuniers que les peuples d'origine romane. Cela tient à ce qu'ils sont idéalistes jusque dans la haine. Nous ne nous fâchons pas pour des choses futiles, comme vous le faites, pour une piqûre de vanité, pour une épigramme, pour l'oubli d'une carte de visite. Non, nous haïssons chez nos ennemis ce qui est le plus *essentiel*, le plus *intime*, la *pensée*. Vous

*êtes prompts* et *superficiels* dans la *haine* comme *dans l'amour*. Nous autres, Allemands, nous *détestons radicalement* et d'une manière durable. »

Il existe un adage fameux qui dit qu'on n'est jamais trahi que par les siens ! Et, certes, le jour où H. Heine écrivait cette page, il mettait à nu le fond même de la mentalité germanique. Mais qu'il est beau, le rôle du *poète*, lorsque dans une vision synthétique des choses, assez semblable à celle que nos aviateurs peuvent avoir du vaste territoire qui s'étend sous eux, il embrasse les ensembles, lorsqu'il se confond avec la mission du prophète et qu'il s'égale à lui. Prophète, Heine ne l'était-il pas, le jour où, sous le vernis apparent de la civilisation, ou, pour employer leur affreux mot, de la *Kultur*, il dévoilait la férocité des primitifs instincts par où ils s'apparentent à la brute :

« — Le Christianisme a adouci, jusqu'à un certain point, la brutale ardeur batailleuse des Germains. Mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera à nouveau la *férocité* des anciens combattants, *l'exaltation frénétique* des Bersekers que les poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire. Thor se dressera avec son *marteau gigantesque* et *démolira* les *cathédrales gothiques*. »

Les progrès de la civilisation ont fait des pas de géants, depuis les temps lointains de Thor, et même depuis ceux plus rapprochés de Heine, modifiant les moyens d'action, mais non pas l'âme humaine. Ce n'est plus au marteau que l'on travaille, car les pièces de 420 s'y sont fort avantageusement substituées, et la besogne n'en est faite que plus rapidement — témoins Ypres, Louvain, Soissons et Reims.

*
* *

Si nous en avons fini avec Henri Heine, ce n'est point que la matière soit épuisée— il s'en faut — c'est que notre place est limitée et qu'il nous faut passer à d'autres qui requièrent impérieusement nos soins, car il paraîtrait invraisemblable qu'une nation riche de grands hommes comme l'Allemagne n'eût point trouvé parmi eux des esprits assez clairvoyants et assez équitables pour démêler la psychologie foncière de la race.

Au premier rang de ceux-ci et tout à côté de Heine, il faut citer Nietzsche. Commençons par le replacer dans son vrai cadre en réfutant une opinion facile et un peu vulgaire, qui a cours sur lui et ne tend à rien moins qu'à fausser l'idée qu'on s'en doit faire. En France on a beaucoup trop pris l'habitude de considérer en Frédéric Nietzsche, le

théoricien du *surhomme*, et, par une conséquence logique, de ne voir en lui que l'apôtre, sinon l'initiateur des doctrines de force brutale qui eussent fini par triompher dans le monde et par asservir les éléments latins aux germaniques si les événements ne s'étaient chargés d'y mettre bon ordre.

Il y a là, faut-il le dire, une singulière étroitesse de conception. Sans doute Frédéric Nietzsche a été le théoricien du surhomme ; si ce point de vue a surtout frappé, c'est que par sa nouveauté il violentait l'opinion, et qu'à l'instar de certaines femmes, l'opinion ne déteste pas d'être brusquée : auprès d'elle c'est même là une des meilleures conditions de succès. Mais combien d'autres éléments de richesse intellectuelle y avait-il en Frédéric Nietzsche ! Il y avait d'abord en lui un poète, un grand poète — un homme qui, vivant en perpétuelle communion avec la nature, et ayant pris l'habitude de penser, non point, comme tant de gens de lettres, entre les quatre murs de leur cabinet de travail, ce qui rétrécit les idées, mais dans la riche atmosphère des paysages alpestres, s'en était trouvé tout vivifié, exalté si je puis dire jusqu'à une sorte d'état dionysiaque, et ayant adopté comme observatoire sur le monde, les sublimes plateaux de l'Engadine, y avait contracté l'habitude d'embrasser des ensembles. C'est là tout justement le contraire des individus de sa race, si

l'on en croit Gœthe, puisque Gœthe nous déclare que « l'Allemand est excellent dans le détail, et piteux dans l'ensemble !

Chez Nietzsche, il y avait en outre, — et c'est par là sans doute qu'il est le plus original — une admirable culture gréco-latine, superposée au fond germanique que nous entendons bien ne pas méconnaître, la culture qui inspira ce prodigieux livre : *L'Origine de la Tragédie*, et qui permit à cet esprit libre de porter sur son pays les jugements les plus indépendants et les plus cruellement ironiques, plus ironiques encore et plus durs que ceux de Heine.

Pour s'en convaincre, il suffira de lire ce jugement sur l'*âme allemande* qui est à la base de tout, car, en cela, Frédéric Nietzsche est un élève de notre cher et illustre Taine qu'il admirait et voyait dans la psychologie —, qu'elle soit déductive et, comme telle, fruit de l'observation ou purement intuitive et par là, plus saisissante encore — l'assise de toute littérature.

Ecoutez ceci, qui vaut la peine d'être détaillé et médité dans toutes les nuances :

« — L'âme allemande est, avant tout, composite, d'origines multiples, faite d'éléments ajoutés et accumulés, plutôt qu'elle n'est vraiment construite : cela

tient à sa provenance. Un Allemand qui oserait s'écrier : « Je porte, hélas ! deux âmes en moi », se tromperait d'un joli chiffre d'âmes... L'Allemand est à son aise, parmi les *voies furtives* qui mènent au *chaos*, et comme toute chose aime son symbole l'Allemand aime les *nuages* et tout ce qui est *indistinct*, *naissant*, *crépusculaire*. *L'incertain*, l'embryonnaire, ce qui est en voie de transformation, de croissance, lui donne l'impression de la *profondeur*. L'Allemand lui-même *n'est pas...*, il *devient*, *il se développe...*, idée aujourd'hui souveraine, et qui, alliée à la bière allemande et à la musique allemande, est en train de *germaniser* l'Europe entière... »

Il n'est pas un mot de tout celà qui ne soit à détacher, à méditer, à rapprocher des événements actuels. Mais voici mieux encore :

« — La *lourdeur* du savant allemand, son manque de *délicatesse* sociale, s'allie déplorablement bien à une acrobatie interne et une audace d'agilité redoutable. Voulez-vous voir l'*âme allemande* grande étalée..., jetez un coup d'œil sur le *goût* allemand, l'*art* allemand, les *mœurs* allemandes. Quelle indifférence de *rustre* à l'égard de toute espèce de goût ! Quel mélange de ce qu'il y a de plus noble avec ce qu'il y a de plus vulgaire ! *L'Allemand traîne son âme* ; il traîne longuement tout ce qui lui arrive. Il digère mal les événements de sa vie.. La *profondeur allemande* n'est souvent qu'une *digestion pénible* et *languissante...* Il est sage pour un peuple de laisser croire qu'il est profond, qu'il est *gauche*, qu'il est *bon enfant*, qu'il est honnête, qu'il est malhabile — il se pourrait qu'il y eût à cela plus que

de la sagesse..., de la profondeur. Et enfin, il faut bien faire honneur à son nom : on ne s'appelle pas impunément; das *tiusche Volk*, das *taeusche Volk*: le *peuple qui trompe.* »

Ah ! le sanglant portrait, où il semble qu'avec son pinceau, l'artiste ait voulu souffleter le modèle, et qui prend aujourd'hui toute sa valeur expressive ! Quelle satisfaction intérieure, quelle volupté de l'esprit n'eût-il pas goûté, le solitaire de Sils Maria et des hauts plateaux d'Engadine, s'il avait vécu assez longtemps pour voir la confirmation de sa prophétie, et comme il se comprend qu'un tel homme et qui pensait avec cette liberté n'ait pas fait une carrière de *herr Professor* dans le pays où plus que partout la servilité et les flexions de rein sont la condition du succès ! A cela il dut vite renoncer... Mais à cela aussi il devra la durée de son œuvre !

Pourtant, comme s'il craignait que son portrait ne fût point assez *poussé*, que la ressemblance ne fut point rigoureusement exacte, Frédéric Nietzsche y ajoute un trait nouveau qui lui donne son accent *moderne* et auquel seront sensibles tous ceux qui voyagèrent en Allemagne ces vingt dernières années et qui assistèrent au triomphe du *Kolossal* en tous genres qui marque le goût allemand.

« — L'Allemand amoncelle autour de lui les formes, les couleurs, les produits et les curiosités de tous les

temps et de toutes les zônes, et produit ainsi ce modernisme de foire bariolé, qu'à leur tour ses savants définissent comme « *ce qu'il a de moderne en soi* ». Et il demeure lui-même tranquillement assis au milieu de ce tumulte de tous les styles! Mais avec ce genre de culture, qui n'est, en somme, qu'une flegmatique insensibilité à l'égard de la culture, on ne peut pas vaincre des ennemis comme les Français, qui possèdent, eux, une véritable culture productive, quelle qu'en soit la valeur, et que nous avons imitée en toutes choses, généralement avec beaucoup de maladresse. »

Je ne sais pas si quelque fervent admirateur de Frédéric Nietzsche, comme l'Impératrice Elisabeth l'était de Henri Heine, eut l'idée, comme celle-ci de faire élever dans la province de Saxe, son pays d'origine, une statue au penseur de l'*Origine de la Tragédie*, qui certes la mérite. Mais ce que je sais bien, c'est que les quelques lignes précédentes eussent amplement suffi à le noter comme *indésirable* par les autorités de son pays, surtout si, en face du premier volet du Dyptique qui est le portrait de l'Allemand, on prend soin de disposer le second, celui du Français.

« — Aujourd'hui encore, la France est le refuge de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée que l'on trouve en Europe, et reste la grande école du goût; mais il faut savoir la « découvrir », cette France du goût. Qui en fait partie, prend soin de se tenir caché. Voici qui exprime parfaitement la curiosité naturelle aux Français, leur richesse inventive dans ce

monde d'émotions délicates : je veux parler d'Henri Beyle, ce précurseur, ce divinateur admirable qui, d'une allure à la Napoléon, parcourut en Europe plusieurs siècles d'âme européenne, démêlant et découvrant cette âme. Il fallut deux générations pour le joindre, pour deviner quelques-unes des énigmes qui l'obsédaient et le ravissaient, lui, cet étonnant épicurien et ce curieux interrogateur qui fut le dernier grand psychologue de la France. »

S'il est exact de dire — et peut être n'est-ce pas tout à fait notre avis — que Stendhal fut le dernier psychologue de la France — j'ajoute même que Nietzsche ne pensait pas toujours ainsi, puisqu'il rendait témoignage à Taine au titre d'élève de Stendhal et par conséquent de psychologue, — il faut bien reconnaître qu'après Schopenhauer, Frédéric Nietzsche, fut le dernier observateur de l'Allemagne, où on les remarque mieux que chez nous, parce qu'ils sont moins nombreux.

Cette page est aussi un hommage aux qualités de l'âme française, qui sous l'action du danger, atteignent à leur pleine expression, puisque, suivant une formule déjà employée au cours de ces pages, « le *Risque*, pour nous autres Français, c'est le plus puissant des toniques, — celui auquel nous devons la victoire, plus encore qu'à l'excellence de notre canon de 75.

# La Guerre et la Littérature de Demain [1]

---

*Allocution de* M. Bergson.

Quand le directeur de la *Revue Bleue*, M. Paul Flat, m'a fait l'honneur de m'inviter à venir présider sa conférence, je lui ai répondu : « Vous n'avez pas besoin, mon cher Directeur, d'un président ; mais je viendrai, quand ce ne serait que pour rendre publiquement hommage à votre talent, à la haute inspiration morale de ce que vous écrivez. Cette inspiration, nous la retrouverons, j'en suis sûr, dans la conférence que vous avez l'intention de faire sur un des aspects de la question que M. Léon Bourgeois, l'éminent organisateur des conférences de l'*Alliance*, a eu l'heureuse idée de poser : « *La vie de demain* ».

Que sera la France de demain ? Elle sera, soyez-

(1) Conférence donnée à l'Alliance d'Hygiène sociale le 23 avril 1915, sous la présidence de M. Bergson.

en convaincus, ce que nous voudrons qu'elle soit ; car l'avenir dépend de nous, il est ce que le font les libres volontés humaines. Il est temps d'en finir avec des théories arbitraires qu'on a, je ne sais pourquoi, qualifiées de scientifiques : le cours de l'histoire serait régi par des lois inéluctables ; une intelligence suffisamment vaste, connaissant l'intensité et la direction des forces actuellement imprimées à l'humanité, pourrait calculer les événements futurs comme on calcule une éclipse de soleil ou de lune. Non ; une intelligence, si vaste fût- elle, qui posséderait le détail de toutes les causes élémentaires agissant aujourd'hui sur chacun des hommes, serait incapable d'en déduire la configuration de l'avenir, parce que tout dépendra des chiquenaudes imprévues, imprévisibles, que viendront donner, quand il leur plaira, où il leur plaira, dans la direction choisie par elles, des volontés libres, créatrices de leur propre destinée et de celle de leur pays.

Toutefois, la liberté n'est pas le caprice. Un homme a beau pouvoir prendre des décisions imprévues : il persévérera, un certain temps au moins, dans sa ligne de conduite s'il a réfléchi avant de s'y engager. A plus forte raison en sera-t-il ainsi de tout un peuple. Ici la prévision est possible dans une certaine mesure, pourvu qu'elle ne vise pas à une précision rigoureuse et ne pré-

tende pas à la certitude complète, pourvu qu'elle s'attache à prolonger des tendances plutôt qu'à prophétiser des événements, pourvu enfin qu'elle tienne compte, avant tout, des éléments psychologiques du problème.

Rien de plus instructif, à cet égard, que ce qui s'est passé pour les prévisions relatives à la guerre actuelle. On a fait remarquer, non sans raison, que la plupart d'entre elles s'étaient trouvées fausses. Beaucoup disaient, malgré les avertissements de quelques-uns : « La guerre est devenue impossible. Aucun chef d'Etat ne sera assez fou pour la déclarer. Fût-il victorieux, il aurait gaspillé tant de vies humaines, tant de richesses aussi, que sa victoire équivaudrait pour lui à un désastre. Quel homme oserait prendre la responsabilité de mettre le feu à l'Europe et de provoquer une catastrophe sans précédent dans l'histoire du monde ? » Cet homme s'est trouvé pourtant ; il a pris cette responsabilité, allègrement ; et non moins allègrement, il a été suivi par tout un peuple. On disait encore : « La guerre, à supposer qu'elle puisse éclater, ne pourra pas durer. Ni les belligérants, ni même le reste de l'Europe, ne supporteraient une pareille tension pendant plus de quelques semaines. » Ils l'ont supportée cependant ; voilà neuf mois que la guerre dure, et nous la

ferons durer jusqu'à la victoire complète et définitive. On disait aussi : « Les nouveaux explosifs, les armes à longue portée et à tir rapide rendront impossibles, désormais, les charges à la baïonnette. Dans les guerres futures, s'il doit y avoir encore des guerres, d'énormes distances sépareront les combattants. » Or, jamais — je ne dis pas depuis l'invention de la poudre, mais depuis l'invention de l'arc et des flèches, — jamais on ne s'est battu d'aussi près. Sur certains points du front, quelques mètres seulement séparent les deux armées ennemies l'une de l'autre. Et quant aux charges à la baïonnette, elles sont devenues si fréquentes qu'on ne peut plus, comme dans les guerres d'autrefois, leur donner des noms pour les désigner à l'admiration de la postérité ; elles sont la monnaie courante de cette guerre. Que ne disait-on pas encore ? Que le travail des champs s'arrêterait, que l'industrie et le commerce péricliteraient, que ce serait la ruine économique et financière. Rien n'a périclité, rien ne s'est arrêté : la ruine économique et financière guette nos ennemis, sans doute, mais notre situation à nous est parfaite, notre crédit intact. Sur tous ces points, et sur d'autres encore, on s'était trompé.

Pourquoi s'était-on trompé ? Regardons de près, considérons chacune des prédictions tour à tour :

nous verrons qu'on avait toujours raisonné sur les choses humaines sans tenir suffisamment compte de ce qu'elles ont d'humain.

Les armes d'aujourd'hui ont sans doute une portée bien plus grande et un tir bien plus rapide que celles d'autrefois ; et, si les choses se passaient mécaniquement, les combattants laisseraient entre eux une distance d'autant plus considérable qu'ils pourraient s'atteindre de plus loin, qu'ils courraient plus de danger à marcher l'un contre l'autre. Mais l'être humain est souple et inventif. Devant le danger devenu énormément plus grand, il a cherché et trouvé le moyen de se mettre à l'abri sans renoncer à l'offensive, sans cesser même de tenir suspendue sur l'ennemi la menace d'une attaque à l'arme blanche. De même aussi l'agriculture, l'industrie, la vie même du pays seraient compromises par la guerre si l'activité humaine et si les besoins humains étaient choses rigides, inextensibles, incompressibles ; mais les besoins se resserrent et l'activité se dilate quand il faut ; consommation et production s'adaptent à des conditions nouvelles. Il eût fallu prendre en considération, avant tout, cette élasticité de la nature humaine. On n'avait pas assez tenu compte de la psychologie de l'homme en général.

On avait encore moins tenu compte, semble-t-il, de la psychologie des nations. Si on l'eût fait, per-

sonne n'eût jugé la guerre impossible. Assurément, la guerre devait coûter cher au vainqueur lui-même, quel qu'il fût ; mais il y avait un peuple qui d'abord se croyait sûr de la victoire, et qui se disait en outre que, si cher qu'il dût la payer il y gagnerait toujours, puisqu'il arriverait par elle à la domination du monde. Sur cet unique objet, depuis un demi-siècle, il concentrait son énergie surexcitée par la cupidité et par la haine, dans une atmosphère d'orgueil et de folie. Peu lui importait de mettre le feu à l'Europe : par avance il se déchargeait de toute responsabilité en se persuadant à lui-même qu'il était le peuple élu, instrument de la volonté de Dieu sur la terre. Dans ces conditions, la guerre devait éclater. Quant à ceux qui s'imaginaient que cette guerre, si elle éclatait, serait une guerre courte, ils s'étaient trompés encore, toujours pour la même raison. La guerre ne pourrait pas être courte, parce qu'elle serait nécessairement une guerre à mort. La France sentirait tout de suite qu'elle y jouait son existence comme nation, — plus que son existence : le sort même de l'humanité, — plus que la vie d'un ou de plusieurs peuples : l'idéal de la vie, tout ce qui donne à la vie son prix, tout ce qui la rend digne d'être vécue. Oui, l'on aurait prévu tout cela, sachant ce qu'a toujours été la France ; et l'on eût prévu aussi que tous les Français seraient d'accord, unis dans la

même inébranlable résolution, quand viendrait le moment de se dresser contre les puissances du mal, pour le salut de la patrie et de l'humanité.

Eût-on prévu, il est vrai, la forme particulière que prendrait la résistance de notre pays ? Se fût-on représenté par avance l'état d'âme de nos soldats ? Ah ! cela, je ne le crois pas. On ne prévoit, de l'avenir, que ce qui ressemblera par quelque côté au passé, et l'état d'âme du soldat français est sans précédent dans l'histoire des guerres. Le psychologue qui voudrait à toute force le comparer à ce qu'il connaît déjà serait obligé de puiser ailleurs encore que dans les annales du courage militaire. Il aurait, je crois, à évoquer les descriptions que nous ont laissées de leur vie intérieure les grands mystiques, ceux qui furent de grands hommes d'action. Ils avaient traversé, sans doute, la phase de l'enthousiasme, qui aboutit à l' « extase » ; mais ce n'avait été pour eux qu'un lieu de passage : par delà l'enthousiasme, plus haut encore que la « vision de Dieu », ils avaient trouvé cet état de calme définitif où, revenus en apparence à ce qu'ils étaient jadis, parlant et agissant comme tout le monde, vaquant à leurs occupations journalières et parfois aux besognes les plus humbles, indifférents d'ailleurs aux plus grands sacrifices, ils se sentaient intérieurement métamorphosés, comme si c'était Dieu qui désormais agissait en

eux, comme si Dieu les avait, dès ici-bas, absorbés dans son éternité. Loin de moi la pensée d'identifier cet état d'âme à celui de nos soldats ! L'analogie n'est que lointaine ; il y a pourtant analogie. Ecoutons les récits, lisons les lettres qui nous viennent du front : tous évoquent des images du même genre. Pas de grands gestes, pas de grands mots ; mais un héroïsme bon enfant, simple et familier, sûr de lui-même comme si, par delà l'enthousiasme, plus haut que toutes les formes connues du patriotisme, où l'on se distingue encore soi-même de la patrie qu'on aime, le soldat français avait amené son âme à ne plus faire qu'un avec l'âme de la patrie, tirant alors, de cette coïncidence avec quelque chose qui tient de l'infini et de l'éternel, la force d'aller n'importe où, même à la mort certaine, avec un sentiment de sécurité.

Revenons alors à la question que nous posions d'abord : Que restera-t-il, demain, de toutes les énergies aujourd'hui accumulées ? Aurons-nous encore assez de force et d'élan pour porter à des destineés de plus en plus hautes la France victorieuse, rajeunie, revivifiée ? Je ne puis que répondre encore une fois : Cela dépendra de nous ; nous conserverons notre élan si nous voulons le conserver. Laissez-moi cependant ajouter : je crois que nous le voudrons.

Je crois que nous le voudrons, parce que notre

volonté ne souffrira plus du malaise qui la gênait jusqu'ici dans toutes ses entreprises. De ce mal, nous n'apercevions que les symptômes extérieurs et superficiels : il avait sa source dans les profondeurs de l'âme du pays. Vous savez peut-être que certains psychologues expliquent la plupart des troubles nerveux par quelque déception d'autrefois, par une tendance réprimée et refoulée. On en avait pris son parti, et l'on croyait même avoir oublié. C'était une inclination, ou une ambition, ou une aspiration de la première jeunesse, voire de l'enfance. Comme nous n'avions pu la satisfaire, nous avions décidé que nous ne penserions plus à elle.

Mais elle a continué, elle, à penser à nous. Installée dans le sous-sol de la conscience, elle y travaille à notre insu ; elle pousse et presse ce qui est au-dessus d'elle ; ce sont des secousses, ce sont aussi des explosions ; c'est, en un mot, toute la série des troubles nerveux, — jusqu'au jour où le médecin psychologue, ayant découvert le souvenir caché au fond de l'inconscient, l'amène à la conscience, et obtient de lui qu'il s'apaise et s'en aille. Eh bien, il était arrivé quelque chose du même genre à l'âme de la France. Elle avait eu, — il y a quarante-quatre ans de cela, — une grande déception, et elle en conservait le souvenir toujours vivant et agissant, même quand elle croyait avoir oublié. Oh ! c'était bien autre chose qu'une décep-

tion d'amour-propre ; de cette blessure-là, nous nous serions guéris. La déception était plus profonde. A voir la force se substituer au droit, l'Alsace-Lorraine arrachée à la France, le succès couronner une politique de brutalité, de ruse et de mensonge, nous en étions venus à douter presque de la justice, à douter de toutes les grandes choses que la patrie française avait toujours incarnées en elle. Et parce que nous avions cédé au doute, nous étions mécontents. Et parce que nous étions mécontents de nous, nous étions mécontents les uns des autres. Derrière les causes visibles et tangibles de nos discordes, il y avait celle-là. On l'eût découverte où elle apparaissait le moins. Oui, c'était cet idéalisme blessé, c'était ce patriotisme — si paradoxal que cela puisse paraître — c'était ce patriotisme déçu qu'on eût trouvé jusque sous l'antipatriotisme de certains déclamateurs. Mais demain le mal aura disparu. Demain la grande injustice aura été réparée, la force aura restauré le droit. C'est pourquoi je suis sans crainte pour l'avenir. La France de demain ne sera pas seulement la France victorieuse ; ce sera une France qui voudra et qui pourra conserver son élan, parce qu'elle aura recouvré, avec l'intégrité de son territoire, la confiance en elle, la confiance dans le double idéal de liberté et de justice avec lequel elle s'était toujours identifiée elle-même.

*Conférence de* M. PAUL FLAT.

Mes premières paroles doivent être pour témoigner tout à la fois ma gratitude à M. Henri Bergson, et l'inquiétude légitime que me cause ce que vous venez d'entendre. Certes je n'ignorais pas l'amitié bienveillante dont m'honore l'illustre philosophe, mais je ne pensais pas qu'elle pût l'incliner à des paroles si flatteuses pour moi. Permettez-moi donc maintenant de vous demander d'autant plus votre indulgence, en même temps que je lui adresse tous mes remerciements.

Quand l'illustre Président de votre Société voulut bien m'inviter à prendre la parole dans la magnifique série de conférences qu'il conçut justement comme un ensemble de leçons profitables et d'enseignements destinés à durer pour l'amélioraration de la race, une image s'associa aussitôt à l'idée même du sujet que je lui proposai : celle du lieu où, pour la première fois, j'avais touché moi-même devant un grand public, à une question similaire.

C'était durant l'automne de 1911. Le Congrès des *Amitiés Françaises* de Belgique — ah ! Messieurs, quelle prophétie dans ce seul titre ! — qui

se tenait à Mons, m'avait fait l'honneur de me demander un rapport sur la situation présente de de notre Littérature. A cette date, il y avait lutte encore entre les deux influences qui se partageaient la Belgique : la française et l'allemande. Pourtant l'influence française y était prépondérante, car vous pensez bien que l'admirable sacrifice de la nation-sœur a dû être préparé par un travail actif, et je suis heureux, je suis fier de pouvoir en saluer ici l'un des principaux apôtres, en la personne de mon cher et distingué confrère Dumont-Wilden, l'écrivain belge bien connu qui y travaille plus que tout autre, et dont vous avez pu lire récemment, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un saisissant portrait du Roi Albert.

A cette date de 1911, l'influence française avait donc une tendance à s'affirmer déjà. Je me rappelle avec quelle bonne grâce, avec quel élan nous fûmes reçus ! Nous fûmes trop bien reçus, trop généreusement, trop plantureusement. Car c'est, vous le savez, un des usages de la Belgique, — comme d'ailleurs, de tous nos pays du Nord — d'offrir à leurs hôtes des banquets somptueux. Dirai-je toute ma pensée ? — eh bien, oui, je vais la dire, en même temps que je proclamerai mon erreur en la confessant devant vous — une pensée de doute me vint à l'endroit d'un peuple qui semblait attacher une telle importance à la vie matérielle et

au confort physique, et cette interrogation traversa mon cerveau : De quelle façon pourrait-il se comporter à l'heure des épreuves et des sacrifices nécessaires ?

Ah ! Messieurs, voilà un doute qui, à l'heure présente, semble vraiment impie ! Et tout comme un sceptique ayant soudain trouvé son chemin de Damas, je fais mon acte de contrition ! Comment ils se devaient comporter !..., les ruines fumantes de la Belgique sont là pour l'attester, puisque ces matérialistes de surface ont donné au monde la plus magnifique leçon d'*Idéalisme* qui jamais lui ait été proposée ! Le *sacrifice* pour une idée... voilà, en effet, le propre de l'idéaliste ! et qui donc donna mieux qu'eux l'exemple d'une telle vertu, puisque l'idée de l'Honneur, — cet Honneur dont Vigny disait magnifiquement qu'il est pour l'homme ce que la Pudeur est pour la femme, — oui, l'idée de l'Honneur, si complètement inconnue à nos ennemis qu'elle leur en devient incompréhensible, aura été, somme toute, magnifiquement exprimée par la symbolique figure du Roi Albert, la grande triomphatrice de cette Guerre ! Et je dis que cela n'est pas seulement beau, mais consolant en outre, car cette idée est comme l'efflorescence suprême de la civilisation, c'est la fleur la plus désirable qui s'épanouit au sommet de l'arbre de vie, et par

conséquent ce qui triomphera avec elle et par elle, c'est cela même qui vaut la peine de vivre !

*
* *

Donc, Messieurs, ayant été invité par la Société des *Amitiés Françaises*, à parler devant elle de l'état des Lettres dans notre pays, il m'avait paru intéressant, procédant par la méthode d'*Ilotisme*, souvent plus expressive que toute autre, de montrer, non point ce qui était louable dans notre production française, mais ce qu'il fallait éviter, non point ce qui était l'expression de notre génie, mais ce qui, à mon sens, en constituait l'*antithèse*, ou, si vous préférez, le faux semblant, et comme l'expérience de huit années de critique dramatique m'avait mis en quotidien contact avec les choses et les gens de théâtre, j'avais choisi comme champ d'expérience notre littérature dramatique. Quand même je n'aurais pas eu cette raison, c'est encore notre théâtre que j'eusse choisi, car si, d'après l'expression du grand Anglais Thomas Carlyle, le plus grand Anglais qui, dans l'ordre spéculatif, ait paru depuis Shakespeare, s'il n'est pas, — c'est son expression même — « jusqu'au plus misérable roman de bibliothèque circulante que de pauvres filles salissent et ressassent dans les villages éloignés, et qui ne doive contribuer à régler res-

pectivement les mariages et les ménages de ces pauvres filles »... oui, Messieurs, si cela est exact, que penser, *à fortiori*, de l'action du Théâtre ! Le Théâtre, c'est mille, c'est quinze-cents personnes réunies chaque soir, avec cette âme collective qui se crée spontanément par le seul fait du groupement, et dont les effluves réagissent les uns sur les autres, de façon magnétique. D'où l'influence sans équivalent de la forme dramatique. Dumas fils l'avait bien senti, qui voyait dans le Théâtre un moyen d'action autrement puissant que celui de la chaire, et qui fut, en réalité, le grand prédicateur laïque du Second Empire !

Il devenait donc supérieurement intéressant devant des étrangers, — mais je me trompe en prononçant ce mot d'étrangers, puisqu'aujourd'hui tout Belge est un frère pour nous — de préciser ce qu'à mon sens, on peut appeler : le *Faux Art Dramatique* français : expression dont j'avais fait le titre même de ma conférence, d'autant plus intéressant que, par un phénomène bien connu de déformation d'optique, ce sont ces productions surlesquelles l'étranger nous juge, et sur lesquelles j'ajoute qu'il est déplorable que nous soyons jugés. L'intérêt m'en apparaissait alors d'une portée double : d'abord ces productions constituent justement l'antinomie la plus profonde et la plus sai-

sissante avec les qualités exquises et délicates correspondant à la tradition française, celles que nous aimons et que nous admirons dans Corneille, dans Racine, dans Beaumarchais, plus proche de nous, dans notre cher Musset, plus proche encore, chez Paul Hervieu, chez Henri Lavedan, chez Maurice Donnay, chez tous ceux qui forment un anneau de l'imbrisable chaîne figurant le génie de notre race. Enfin, par contraste, elles précisent le sens même de cette tradition et tout ce qui compose, tout ce qui continue de faire notre prestige dans le monde civilisé. A l'heure même où nous parlons, et dans cet effort qui consiste à dégager dès maintenant les enseignements de l'épreuve que nous subissons, il ne nous sera pas inutile de nous placer au même point de vue, nous autres Parisiens, que je faisais en 1911, devant la Société des *Amitiés Françaises* à Mons

*
* *

Je ne prononcerai aucun nom propre ici, car j'estime qu'à cette heure, en littérature, aussi bien qu'en politique, il convient d'observer la trêve des partis, nous permettant d'unir nos forces jusqu'à l'heure du triomphe final. Il y a déjà, dans cette trêve, de légers symptômes de désagrégation qu'il faut déplorer, et ce n'est pas nous, à l'Alliance

d'hygiène sociale, — j'en prends à témoin l'homme d'Etat qui la préside — non certes,ce n'est pas nous qui donnerons l'occasion des dissentiments. Je n'indiquerai donc que des courants, ou, si vous préférez, je me contenterai de marquer, dans une large esquisse, les traits saillants d'un effort dramatique où nous retrouvons, plus aisément encore aujourd'hui, bien plus aisément à l'heure où nous parlons, l'influence étrangère ! Pas plus que certains romans, faits ceux-là pour l'exportation, et dont les auteurs savent fort bien à quelle clientèle ils s'adressent, mais sur lesquels malheureusement on nous juge aussi, pas plus qu'une certaine imagerie qui s'étalait avant la guerre aux devantures des boutiques et que les ennemis de la France exploitaient habilement dans leurs feuilles gallophobes, pas plus que ces romans et cette imagerie, mais pour d'autres raisons, un certain genre de théâtre, qui malheureusement réussit trop sur le boulevard, en ces dernières années, ne représente l'esprit français et l'art français. Combien d'entre nous s'y laissèrent prendre, et furent dupes précisément de la force brutale et de l'habileté technique qui se dégageaient de ses manifestations ! Il n'est donc pas étonnant que les étrangers, un bon nombre d'entre eux, aient incliné à ce genre de séduction. J'ai tenté, jadis, de le carac-

tériser d'une façon brève et synthétique dans un portrait de celui qui, à mon sens, l'incarnait le mieux, et je demande qu'il me soit permis de le rappeler ici.

« Quelle magnifique unité dans ce théâtre, et comme on sent que l'homme qui l'a écrit ne s'embarrasse d'aucun scrupule, ni psychologique, ni moral ! En vain y chercheriez-vous des *âmes*, au sens complexe et raffiné où nous entendons le mot, c'est-à-dire un ensemble de forces diverses, celles-ci, d'ordre supérieur, celles-là d'ordre inférieur, réagissant les unes sur les autres, et dont la lutte, source de conflits passionnels, crée le suprême intérêt des œuvres d'imagination ! Je n'y vois que des *Instincts*, des *Sensations* et des *Détentes*..., et puisque les organes essentiels de l'homme ont pu être pris comme symboles de sa vie morale, rien pour le cerveau, rien pour le cœur..., tout pour le reste ! C'est un art qui vise en bas, et qui y atteint, avec quelle sûreté ! Jamais sagittaire ne fut aussi sûr de son trait ! Oh, celui-là connaît, il a approfondi, ou mieux, il perçoit d'instinct les règles de la psychologie des foules, essentielles à posséder pour qui veut faire un certain théâtre ! Il sent que les principes mauvais de l'âme humaine, toujours latents en chacun de nous et toujours prêts à s'affirmer, s'exacerbent étrangement dans

l'atmosphère d'une salle de spectacle et, par une sorte de complicité soudaine, voient leur puissance décuplée au feu de la rampe !

« Que vient-on nous parler d'amour dans ce théâtre ! Amours de fauves peut-être où, dans l'intervalle des silences, on discerne coups de griffe et miaulements ! Mais ce noble mot d'amour, qui symbolise à nos yeux le plus beau don de la personne, et physique et morale, l'oubli de soi, et le sacrifice dans le malheur, que vient-on le prostituer à de telles situations ! Que l'on supprime un instant la complicité du plaisir entre ces amants, que l'on émousse l'intensité des sensations, l'ardeur de la volupté, vous verrez ce qu'il en restera. Leurs regards n'ont pas d'autre horizon que les quatre murs du cabinet secret où vont s'attarder leurs ébats. Ses femmes, toutes ses femmes ont des sens aussi impérieux que le plus expert d'entre ses viveurs, et ce n'est pas d'elles, d'une seule d'entre elles, que l'on pourrait dire ce que Stendhal observait si judicieusement d'une certaine catégorie d'amantes : — « Quelques femmes tendres n'ont « presque pas d'idées des plaisirs physiques : elles « s'y sont rarement exposées, si l'on peut ainsi par- « ler, et même alors les transports de l'amour- « passion ont fait oublier les plaisirs du corps ».

Si j'ai voulu vous citer cette phrase exquise du plus subtil des psychologues, c'est qu'elle pré-

cise un frappant contraste avec l'esprit dont se trouve animé le théâtre qui eut un si regrettable succès au cours de ces dernières années. Eh bien, Messieurs, est-il besoin de vous le dire ? — et ce ne sera pas un des moindres résultats moraux de cette guerre — un tel art dramatique ne sera plus possible, ou si, par hasard, quelque audacieux industriel s'y risquait encore, il jetterait une note à ce point discordante qu'on ne l'y tolérerait plus. Ce serait à peu près comme dans un concert symphonique, un instrument qui joue faux et rend un son que notre oreille ne peut plus tolérer ! Il s'éliminerait de lui-même, parce que s'adressant à des âmes transformées par la vie, il n'y trouverait plus d'écho, où, plus exactement, un écho justement contraire à celui qu'on en pouvait jadis attendre !

Voulez-vous qu'en effet nous reprenions les termes mêmes par où notre analyse tenta de caractériser l'esprit de ce théâtre que l'on appela *brutaliste*, et qu'il serait plus exact encore de qualifier : *matérialiste*. *Instinct*, *sensation*, *détente*, ce sont les trois mots dont il nous semblait qu'on pût le caractériser. L'Instinct, ou plus exactement, *les Instincts*, c'est, chez l'homme, le groupe des forces primitives, rudimentaires, par où il se relie à ses frères inférieurs, et se rapproche de la loin-

taine animalité, d'où le travail des siècles a peu à peu dégagé son âme, comme la main patiente d'un orfèvre débarrasse progressivement le précieux métal de la gangue grossière qui jusqu'alors l'enveloppait. Le philosophe américain W. James définit l'Instinct : « une faculté d'accomplir certains actes, en vue de certaines fins, sans prévision de ces fins, sans éducation préalable de ces actes. »

Il en est un qui les résume tous, vers lequel tous convergent, à l'exemple du carrefour central où viennent aboutir tous les chemins de la forêt : c'est l'instinct de *conservation*, nous incitant à subordonner toutes choses à la durée de notre vie, à notre persistance dans l'être ! Or, Messieurs, quelle aura été la plus grande leçon de la guerre? Depuis le premier jour d'une mobilisation qui entraînait aux frontières et avec quel élan ! des centaines de milliers d'hommes, jusqu'à l'heure présente, où nous voyons ces corps d'armée résister à l'assaut de l'adversaire avec une endurance supérieure encore à leur élan, un mot résume et domine tout ; celui de sacrifice... *Sacrifice*, c'est-à-dire négation de l'Instinct de conservation, subordination de l'intérêt privé à l'intérêt collectif, non par résignation, certes, — cela serait trop peu, trop contraire au génie national qui s'est

retrempé à sa véritable source, trop opposé à l'âme française — mais par acceptation enthousiaste des nécessités imposées par les circonstances. Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis le dernier des soldats s'obstinant dans sa tranchée jusqu'au chef de corps qui lutte presque anonyme, c'est cette sublime idée de sacrifice, triomphe de la pensée idéaliste, qui vient opposer sa vertu exaltante aux puissances obscures et toutes matérialistes de l'Instinct.

C'est encore cette idée de Sacrifice qui épure la sensation et la transpose au plan supérieur où elle s'affine en sentiment. Il y a là tout un mécanisme psychologique qu'il serait trop long d'examiner et qui, d'ailleurs, n'est pas du ressort de cette étude. C'est assez de le constater, de voir qu'il saute aux yeux des moins avertis.

Que son retentissement doive être un fait, et un fait important dans notre production intellectuelle, c'est là une vérité qui éclate à la pleine lumière de l'évidence, puisque la Littérature, marquant l'image ou le reflet des mœurs par où s'affirme une nation, et, d'autre part, étant d'observation courante que chaque secousse politique de notre pays a suscité une orientation nouvelle dans sa production intellectuelle, il serait aussi illogique

d'admettre un effet sans cause que de supposer un instant qu'il n'y aura rien de changé dans les courants littéraires ! Oui, Messieurs, il y aura de notables changements — il ne faut pas être grand prophète pour les deviner — et si l'on m'objecte qu'en cet exposé je parle beaucoup plus de la littérature d'hier que de celle de demain, c'est que, définir l'esprit d'hier, c'est par la seule valeur du contraste, préciser celui de demain ! Les *Beati possidentes* d'hier doivent, en effet, s'attendre à de fortes déceptions : ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, nous qui avons toujours cru à la force de l'*Idéalisme* et à qui des circonstances tragiques auront donné raison. Au surplus, quel est le Français d'aujourd'hui qui voudrait se reconnaître... quel est celui qui l'oserait même, dans le triste personnage dont un certain théâtre fit le protagoniste de nos scènes du Boulevard ?

*
* *

Le mot délicieux de Stendhal, que nous citions tout à l'heure, nous devient une transition naturelle à la seconde partie de cette causerie, où je voudrais toucher, aussi brièvement que possible, à la littérature féminine, en montrant quels puis-

sants arguments s'opposent à ce que, dans l'avenir, elle se manifeste telle qu'elle apparut dans le passé, c'est-à-dire dans toute la période qui précéda la guerre !

Souvent on m'accusa d'être *misogyne*. Et je me rappelle avoir reçu des livres dédicacés par des mains féminines où je pouvais lire des appréciations de ce genre : « A M. Paul Flat..., le coupable ! » ou bien encore : « Au Misogyne Paul Flat, qui ne lira pas plus ce volume que les précédents ! » Et vous voyez assez de quelles fautes on m'accusait ! Mais j'avais la conscience bien tranquille, sachant que c'était là un reproche tout à fait injustifié. Il faut songer aussi que la situation de Directeur de Revue n'est pas toujours aisée, et qu'à vouloir satisfaire trop d'auteurs, on risque de ne pas satisfaire son public !

*Misogyne !* En vérité, je me sens si peu de goût pour l'être, que je serais bien plutôt tout le contraire ! Et volontiers je prendrais à mon compte ce mot que j'ai entendu et qui constitue l'un des plus saisissants apologues que je connaisse ! Quelqu'un à qui l'on demandait quel était l'âge auquel il aimait les femmes, répondait ce mot profond, digne d'un véritable psychologue : — « Je les aime à tous les âges ! » affirmation qui, tout d'abord, paraît digne d'un Don Juan, mais n'apparaîtra telle qu'à celui qui aura lui-même un mentalité

don juanesque ! Je n'y vois, pour ma part, que la profession de foi du véritable Féminin qui se sent et déclare apte à goûter les nuances d'âme infiniment diverses que lui propose l'observation, la fréquentation de l'âme féminine. Au pur sexuel, à l'homme à bonnes fortunes qui posa la question, la précédente réponse oppose le véritable amateur d'âmes, pour qui toute jouissance supérieure réside dans la pénétration du mystère de l'âme !

Oui, tous les âges, il faut les aimer, pour dégager la pleine signification de chacun, et parce qu'à chaque âge de la Femme, comme à chaque saison de l'année, correspond un élément de beauté qui lui est propre, et qui marque plus particulièrement son rôle et sa fonction ! Et si c'est être misogyne que d'accepter et même d'admirer cette loi de transformation que nous impose la nature, alors oui, je me déclare misogyne. Mais vous entendez bien que si, parfois, j'a pu l'être, c'est pour m'être élevé contre les tendances de certaines qui, précisément, se dérobent à leur fonction : celles, par exemple, qui, pouvant inspirer de beaux livres, préfèrent en écrire de mauvais !

Ah ! Messieurs, je ne discute pas le talent de certaines femmes, et cette attitude me convien-

drait moins qu'à tout autre, ayant consacré un volume à préciser les mérites littéraires des plus brillantes parmi celles qui se sont fait un nom dans la littérature contemporaine et que je n'hésitais pas à placer sur le même rang que nos plus illustres auteurs du sexe fort ! Ce que je discutais, à cette date déjà,— c'est-à-dire voici cinq ou six ans — ce qui me frappe aujourd'hui plus encore qu'à cette date, à raison des événements, c'est la tendance exclusive de leur littérature — et je n'excepte pas les plus brillantes — à limiter leur vision d'observatrices au culte exclusif de la *sensation*, à l'exaltation de l'*Instinct* d'amour conçu à peu près de la même façon que nous le vîmes interprété dans les œuvres du théâtre matérialiste précédemment analysé ! Je l'ai précisé autre part et ne puis mieux faire que le rappeler : « Dès l'instant qu'elle tient en main la plume, et sauf de très rares exceptions que l'on ne trouve guère qu'en dehors des œuvres d'imagination, la Femme de lettres se révèle comme un ferment d'anarchie, si bien que nous la pouvons concevoir, dans l'ordre privé, excellente épouse, mère accomplie, puis démentant, comme de parti-pris, dans ses constructions imaginaires, la valeur des vertus dont personnellement elle donna l'exemple !

Si l'on fait cet effort de rapprocher, dans une vue d'ensemble, les héros qu'avec tant d'amour

leur pinceau caressa, ce sont membres d'une même famille, avec qui vous avez fait individuellement connaissance et qui se trouvent maintenant à portée de votre main ! Quelle ressemblance psychique entre eux, si toutefois les qualités du talent qui les fixa diversifient leurs traits apparents ! De toute leur énergie, nous les avons vus démentir et repousser les instincts conservateurs de vie. Quel instinct d'ordre pourrions-nous attendre de celles qui sont à ce point esclaves et victimes de la *sensation exclusive* qu'elle est devenue la Divinité devant laquelle elles s'humilient ? L'Instinct d'ordre nous enseigne à établir une hiérarchie dans nos appétits, comme la morale à exalter les uns et à rabaisser les autres au nom d'un principe directeur. Qu'adviendra-t-il chez celles dont l'unique principe directeur est l'abandon de tout l'être ? Si bien que l'on a pu dire, et très justement, que dans la littérature contemporaine, l'homme était le seul qui consentît encore à respecter la femme ! »

Eh bien, Messieurs, je ne crois pas exagérer en affirmant que dans un avenir assez prochain, une telle littérature deviendra tout à fait impossible, pour ne pas dire *incompréhensible*, parce qu'elle rendrait un son aussi faux dans l'ordre de l'analyse que, dans celui de la synthèse, l'art drama-

tique dont nous avons tenté de restituer les traits en caractérisant ce qu'il offrait de particulièrement matérialiste.

Qu'est-il advenu, en effet ? C'est que dans cette œuvre lamentable de destruction qu'est la guerre, en toute circonstance, et plus particulièrement dans cette guerre sans précédent, la Femme a été rendue à sa véritable fonction qui est une fonction de création, de *conservation*, et comme nous le disions plus haut pour nos soldats, une école de sacrifice ! Des vertus que, depuis longtemps elle n'avait pas eu l'occasion de manifester à la pleine lumière du jour, ont apparu, à raison de la solennité des circonstances, comme ses vertus essentielles, et comme l'efflorescence de sa nature intime. Elle s'est affirmée dans sa véritable fonction en prodiguant à pleines mains les trésors de son cœur : elle a fait tout cela, et elle continue de le faire avec une générosité, une simplicité, et j'ajoute, une beauté, devant lesquelles nous autres, hommes, nous avons dû nous incliner !

Laissez-moi évoquer un souvenir personnel et qui date d'hier (1). J'ai fait partie, au début de la

(1) Devant le public de l'*Alliance*, je tenais à rappeler cet épisode avec les réflexions qu'il suscite et que l'on retrouve ici, notées dans les mêmes termes qu'en une précédente étude. Dans ma pensée elles ne font pas double emploi.

guerre, d'une œuvre dont, certes, vous avez entendu parler, qui s'appelle l'Œuvre des Trains de Blessés, et qui a pour but de ravitailler nos pauvres soldats quand ils arrivent du front dans les gares d'évacuation. C'est une œuvre admirable, la plus utile, la plus urgente, qui fut fondée sous les auspices du Syndicat de la Presse. Une de nos besognes consistait à enregistrer, à contrôler l'emploi des personnes qui voulaient bien accepter d'accompagner les blessés dans les trains, pour les soigner, de se trouver aux gares pour leur distribuer les boissons chaudes et les aliments nécessaires. Il venait à nos bureaux, 50, 60, 100 personnes par jour, depuis les aïeules de 70 ans jusqu'aux jeunes filles de 16, 18 ans. Il nous fallait bien demander à toutes, avant de leur assigner un emploi, quel était l'état de leur santé. Eh bien, par un miracle unique et que seule peut créer la suggestion patriotique, ces centaines de femmes étaient toutes merveilleusement bien portantes ! Un médecin de mes amis, à qui je contais l'histoire, me disait : « Mais alors, que deviendra notre métier ! — Rassurez-vous, lui dis-je, âme timorée, après la guerre, vos malades vous reviendront ! » Car le Risque, pour nous autres, Français, c'est le plus puissant des toniques, celui à qui nous devrons la victoire, plus encore qu'à

l'excellence de notre canon 75. Cet état d'âme de nos chères Françaises, portez-le à la dixième puissance, et vous aurez celui de nos soldats. C'est lui qui est en train de remporter la victoire, et de restituer à la France le rang qui lui est dû dans le monde et qu'elle avait perdu depuis l'amputation de l'Année terrible.

Jamais, Messieurs, je n'ai mieux compris qu'en ces circonstances, la profondeur d'un mot de Renan qui, certes, m'avait frappé quand, pour la première fois, je l'avais lu, mais dont je n'avais pas tenu encore l'illustration vivante que les circonstances faisaient passer sous mes yeux. Renan a dit : « Une femme vraiment bonne n'est jamais laide. » Et vous entendez assez qu'il fait allusion à cette beauté morale qui transfigure un visage et donne son plein sens au rayonnement de l'âme qui emporte tout !

Ainsi, par le rythme implacable de la vie et de la mort, l'une naissant de l'autre, l'essence même du génie féminin s'est trouvée grandie, épurée, rendue à sa véritable fonction..., et le jour où l'on tenterait encore de nous montrer chez la Femme les puissances exclusives de l'*Instinct*, ce n'est plus elle seulement qui, justement, protesterait, c'est nous aussi, Messieurs, nous qui l'ai-

mons pour ce qu'il y a d'idéal en elle, et qui ne la reconnaîtrions plus !

*
* *

En résumé, Messieurs, si d'une vue synthétique on embrasse les ensembles, c'est par une *renaissance*, ou si vous préférez, par une *réviviscence* de l'Ame, que se caractérisera l'effort nouveau de la Pensée française, le jour où, suivant la voie tracée par ses soldats elle aura à compléter, à parachever la tâche de reconstruction morale où l'aura engagée la puissance de ses armes ! Il y avait eu chez nous un léger flanchement, tout partiel, je m'empresse de le dire, des forces vitales, par la prédominance de quelques instincts, qui n'avait point atteint les couches profondes de la nation, mais qui eût pu constituer un danger, s'il avait duré ! Nos ennemis s'en étaient aperçus et leur ambition, toujours aux aguets, en avait tiré des espoirs que les événements sont venus contredire. Ils avaient eu le tort de généraliser trop vite : on croit si facilement ce qu'on désire !

Ah ! sur ce terrain, Messieurs, combien vite furent déçus leurs espoirs ! puisque notre défense, notre magnifique défense — et je puis bien ajouter : notre *victoire* — aura été par-dessus tout une

victoire de l'*Ame*, reconquérant d'un seul élan, à l'heure du danger, les positions morales qu'elle semblait avoir abandonnées. Et si notre succès peut justement être qualifié ainsi, c'est cette expression : *défaite de l'Ame*, qui, le mieux dans l'histoire, caractérisera la position de nos adversaires ! Puissamment armés, invincibles, semblait-il sur le terrain matériel, organisés militairement et administrativement comme aucune nation ne l'était, toutes leurs défaillances vinrent de ce côté, et par-dessus tout, le plan initial qui présida à leur agression.

Un jour que, dans la période la plus sombre de cette agression, je causais de nos angoisses communes avec l'illustre philosophe qui est assis à mes côtés et qui a bien voulu rehausser cette séance de l'éclat de son nom et du prestige de son autorité, nous arrivions à cette constatation qui domine tout en cette affaire : l'*insuffisance psychologique* des Allemands, insuffisance qui se manifeste chez leurs hommes d'Etat, que le Prince de Bülow avait constatée dans son beau livre : la *Politique Allemande*, et aussi bien — car il y a toujours unité dans la constitution mentale d'un pays — chez leurs penseurs et leurs écrivains..., exception faite, bien entendu, pour ceux qui furent tellement imbus de culture latine qu'ils étaient à

moitié français : leurs noms sont sur toutes les lèvres : Gœthe, Henri Heine, Schopenhauer et Nietzsche ! Songez que le prince de Bülow a, sur ses compatriotes, noté cette appréciation saisissante et que l'on ne connaît pas assez :

« Le sens *politique* est le sens des *généralités* ; c'est celui-là, précisément, que les Allemands n'ont pas. Il est dans le tempérament allemand d'exercer son énergie surtout dans le *particulier*, de placer l'intérêt général après l'intérêt plus restreint, plus directement saisissable. » C'eût été là une trouvaille admirable de l'homme d'Etat, si Gœthe n'avait dit avant lui : « *L'Allemand est* « *capable dans le détail*, mais *piteux dans l'en-* « *semble.* »

Oui, Messieurs, sur ce terrain de l'*Ame*, toutes leurs prévisions constituèrent une faillite gigantesque dont nous pouvons aujourd'hui, fièrement et la joie au cœur, revendiquer le bénéfice. A cette faillite de l'Ame, nous nous présenterons comme créanciers, et, j'ose le dire, créanciers *privilégiés*. Leurs espions, si documentés fûssent-ils, si habiles à repérer nos positions matérielles, demeurèrent complètement obtus en ce qui touche nos positions morales. Or, comme l'a écrit le souverain maître en l'art de la guerre, Napoléon, « l'élément moral est pour moitié dans le succès ». Ces espions pouvaient bien renseigner leur gouverne-

ment sur les lacunes évidentes de notre armement et Dieu sait s'ils l'ont fait avec surabondance. Je citais récemment, dans un article, ce mot que me rapportait un de mes amis (1). Un jour qu'il se trouvait à table d'hôte auprès d'un Allemand — cela se passait au Japon, — celui-ci, qui avait lié conversation, lui demanda : « Quelle est votre profession, Monsieur ? — Je suis homme de lettres. — Et vous-même ? — Moi, fit l'autre en se rengorgeant, je *suis espion !* » Il avait prononcé ce mot du ton dont un de nos compatriotes aurait dit : « Je suis *Sénateur* ou *Membre de l'Institut !* » Mais en les documentant aussi sur nos divisions intérieures, ils y voyaient pour eux la première chance de succès ! Les événements ont prouvé combien grande fut leur erreur. Non moins profonde était-elle quand, adorateurs exclusifs de la force matérielle, ils tenaient pour rien la force morale, ou pour si peu qu'ils escomptaient la docilité de la Belgique... et vous savez comment la Belgique sut répondre ! Insensibles à l'idée de l'*Honneur*, mais insensibles à ce point qu'ils ne peuvent même pas la concevoir, ils escomptaient aussi la neutralité de l'Angleterre et lui proposaient le marché honteux que vous vous rappelez, touchant les colonies françaises. Mais l'idée de

---

(1) Même observation que plus haut pour cette répétition d'un trait caractéristique.

l'honneur est chez nos Alliés une force directrice, et le rouge de la honte leur montait au visage à la seule pensée de l'accepter ! D'où l'intervention anglaise et ses conséquences... Les Allemands ne comprirent pas... Ils ne comprennent pas aujourd'hui même... faut-il le dire ils ne comprendront jamais...

*
* *

Pour nous, Messieurs, qui avons à tirer un enseignement profitable de ces grands exemples, et qui fûmes conviés par l'homme d'Etat qui préside cette association, à nous réunir, à nous serrer les uns contre les autres, pour en dégager les leçons, il faut que ce nous soit un motif nouveau de prendre courage et confiance en l'avenir ! Certes, la lutte aura été dure, accompagnée d'affreuses souffrances, de douleurs individuelles et de sacrifices incommensurables ! Mais ces femmes françaises dont tout à l'heure je vous parlais, nous ont donné un magnifique exemple dont il faut dégager toute la vertu expressive. Nos admirables soldats, petits par la taille, mais grands par le courage, auront préparé l'œuvre de libération en faisant de leurs corps un rempart aux murailles sacrées de Paris. Quant à vous, Mesdames, qui êtes leurs mères, leurs sœurs, leurs épouses, vous

n'y aurez pas moins contribué à votre façon par le courage civique dont vous fîtes preuve et cet art souverain de refouler les larmes qui viennent aux yeux dans les heures de trop grande tristesse, en substituant aux douleurs individuelles l'image du risque collectif !

## TABLE DES MATIÈRES

Préface .................................................... VII
Quelques Traits de l'Ame française ............ 1
Esquisse d'un Esprit nouveau .................. 15
Un Prophète de l'Allemagne : le Prince de Bülow 25
Le Prestige de la Victoire ...................... 37
L'Institut de France et la Guerre ............. 47
Les deux Pôles de lAme humaine ............. 55
Le Devoir des Intellectuels ..................... 63
La Hantise de la Force allemande ............ 71
Chauvinisme et Patriotisme ................... 77
La Gravité de l'âme française .................. 85
Soyons durs ............................................ 95
Allemands contre l'Allemagne ................. 105
La Guerre et la Littérature de Demain ........ 127

Paris, — Typ. A. DAVY, 52 rue Madame.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, PARIS (6e)

*BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE*

**Les grands traités politiques de 1815 à nos jours,** par **P. ALBIN**. Préface par M. Maurice HERBETTE. 2e édition. 1 vol. in-8. Prix ........ 10 fr.

**Le « coup » d'Agadir.** *La querelle franco-allemande. Origines et développement de la crise de 1911*, par **LE MEME**. 1 vol. in-16 ........ 3 fr. 50

**La paix armée. L'Allemagne et la France en Europe (1885-1894),** par **LE MEME**. 1 vol. in-8 ........ 7 fr.

**La guerre allemande : d'Agadir à Sarajevo,** par **LE MEME**. 1 vol. in-16 ........ 3 fr. 50
(*Vient de paraître.*)

**L'effort allemand.** *L'Allemagne et la France au point de vue économique*, par **L. HUBERT**, sénateur. 1 volume in-16 ........ 3 fr. 50

**La crise politique de l'Allemagne contemporaine,** par **William MARTIN**. 1 vol. in-16 ........ 3 fr. 50

**Bismarck et son temps.** I. *La préparation* (1815-1862). — II. *L'action* (1862-1870). — III. *Triomphe, splendeur et déclin* (1870-1898), par **Paul MATTER**, conseiller d'État, directeur au ministère de la Guerre. 3 forts vol in-8 (*Couronné par l'Institut*). Chacun ........ 10 fr.

**Bismarck (1815-1898),** par **H WELSCHINGER**, de l'Institut. 1 vol. in-8, nouv. édit. ... 5 fr.

**L'esprit public en Allemagne, vingt ans après Bismarck,** par **H. MOYSSET**. 1 vol. in-8 ........ 5 fr.

*Viennent de paraître :*

**Qui est responsable ?** par **Cloudesley BRERETON**, avant-propos et traduction de l'anglais par E. LEGOUIS, professeur à la Sorbonne. 1 broch. in-8 ........ 1 fr. 25

**Pourquoi les Germains seront vaincus,** par **J.-L. DE LANESSAN**. 1 broch. in-8 ........ 1 fr. 25

**L'Empire germanique sous la direction de Bismarck et de Guillaume II,** par **LE MEME**. 1 brochure in-8 ........ 1 fr. 25

**Les Usages de la Guerre et la doctrine de l'État-Major allemand,** par **Ch. ANDLER**, professeur à la Sorbonne. 1 broch. in-8 . 1 fr. 25

**Les Causes profondes de la Guerre** (*Allemagne, Angleterre*), par **HOVELAQUE**, inspecteur général de l'Instruction publique. 1 volume in-8 ........ 1 fr. 25

**Le militarisme allemand.** *Ce qu'il est : Pourquoi il faut le détruire*, par **Hubert BOURGIN**, professeur agrégé au Lycée Louis-le-Grand. 1 vol in-8 ........ 1 fr. 25

**La Russie et la Guerre,** par **A. RAFFALOVICH**, correspondant de l'Institut. 1 broch. in-8 ........ 0 fr. 60

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.